
UNIV.OF
TORONTO
LIBRARY

NOUVEAUX
MÊLANGES
SUR
DIFFÉRENTS SUJETS.

TOME I.

NOUVEAUX MÊLANGES SUR DIFFÉRENS SUJETS,

CONTENANT

DES ESSAIS DRAMATIQUES, PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES.

par [Jean Gaspard Dubois Fontanelle]

Hæc nugæ Seria ducent.
HORAT. *Art. Poet.*

TOME PREMIER.



A BOUILLON.
Aux dépens de la Société Typographique.
M. DCC. LXXXI.

DÉDICACE.

C'eſt le nom le plus cher à mon cœur que je voulois placer à la tête de ces foibles eſſais. Je me faiſois une douce ſatisfaction de lui conſacrer publiquement mon premier & mon dernier hommage. Il s'adreſſe à la bienfaiſance. La modeſtie qui le refuſe, impoſe à ma reconnoiſſance un ſilence pénible. Ce qu'il me coûte y met un prix. Elle me permettra du moins de lui offrir à la fois le ſacrifice & l'hommage. Ce dernier ſeroit éternel, s'il pouvoit durer autant que le ſentiment qui l'inſpire.

PRÉFACE.



PRÉFACE
DE
LA VESTALE.

Peu de tragédies ont eu une deſtinée plus ſinguliere, &, j'aime à le penſer, moins méritée que celle-ci. Son hiſtoire pourroit fournir quelques détails neufs & piquans à celle du théatre. Je me dois l'aveu qu'aucune ne fut écrite avec des intentions plus pures, &, j'oſe ajouter, plus utiles. Jamais il n'y en eut cependant de proſcrite avec plus de rigueur. Deux ordres puiſſans, le Clergé & la Magiſtrature, ſemblerent ſe réunir, l'un pour la condamner, l'autre pour la flétrir.

Etonné de cette eſpece de perſécution, je dus l'être bien davantage, lorſque je fus témoin de la tolérance qu'on eut enſuite pour deux autres ouvrages de ce genre, qui avoient en partie le même but. Deux ans après qu'on eut défendu juſqu'à l'impreſſion de la *Veſtale*, pendant qu'on puniſſoit encore des malheureux qui avoient ſpéculé ſur cette défenſe, on laiſſa imprimer & vendre *Mélanie* librement; & quatre ans après la publication de cette derniere, les *Druides* parurent ſur la ſcene où l'on n'avoit pas permis à Ericie de ſe montrer. On eut dit que cette malheureuſe *Ericie* avoit épuiſé toutes

les difficultés, & qu'il n'en restoit plus à faire. Le mérite, si c'en est un, d'avoir vu le jour la premiere, n'a pas été pour elle un avantage. J'espérois, je l'avoue, des encouragemens où je n'ai trouvé que des dégoûts.

Lorsque je voulus tenter la carriere difficile du théatre, j'y portai une disposition peut-être rare, la défiance de mes talens. Je cherchai quelques sujets assez neufs, assez intéressans pour y suppléer. Parmi le petit nombre de ceux que j'avois entrevus, je me déterminai d'abord pour celui-ci.

Mon dessein, je ne le dissimule point, a été de mettre nos religieuses sur la scene ; elles ne pouvoient y paroître décemment en guimpe & en voile; j'ai cherché dans l'ancienne Rome des vierges dont je leur ai donné le masque & les habits. Pour remplir mon objet, j'ai pris toutes les libertés que j'ai cru nécessaires ; je me suis écarté de l'histoire des Vestales pour me rapprocher de celle de nos couvens. J'ai attaqué deux abus condamnables, les vœux indiscrets, & les vœux forcés. J'ai prétendu exciter quelque pitié en faveur des victimes infortunées de l'injustice paternelle, apprendre aux peres que la nature a fixé à leurs droits des bornes au de-là desquelles leur autorité n'est plus que tyrannie. Sans penser à rendre l'état monastique odieux, sans chercher à en détourner les jeunes personnes, j'ai voulu les mettre en garde contre la séduction. J'ai tâché de présenter une morale vraie, sans doute nécessaire,

incapable de produire aucun mal, & qui pouvoit être utile.

Tel a été mon but : je ne l'ai pas perdu de vue un inſtant. Flatté principalement de l'effet moral qu'il pouvoit produire au théatre, aſpirant uniquement à me le procurer, mais ſentant que la délicateſſe du ſujet pouvoit l'en écarter, j'ai apporté la plus grande attention à éviter tout ce que j'ai préſumé devoir multiplier les obſtacles. J'ai ſacrifié des détails qui ſe préſentoient en foule : & ſi l'événement m'empêche de m'applaudir de ma circonſpection, il ne m'en fait pas repentir.

J'ai cru devoir cette obſervation à ceux qui ont traité de foibleſſe & de timidité ce que j'appelle circonſpection. Je dois auſſi une réponſe à ceux qui m'ont accuſé d'audace & de licence ; car j'ai été en butte aux jugemens les plus contradictoires & les plus oppoſés ; & ſelon les perſonnes, j'ai paru en même tems timide & hardi.

C'eſt du nom de *libelle impie* que fut qualifiée cette piece, dont, je le répete, le ſort a été fort extraordinaire, lorſque de la comédie elle eut paſſé à la police, & de-là dans les mains d'hommes graves & auſteres, conſultés pour la premiere fois, & qui ne furent ſans doute pas peu ſurpris de l'être ſur un ouvrage de ce genre. Malgré la ſévérité de leur jugement, je doute qu'ils en aient pu condamner la morale. Je croirois leur faire tort en penſant autrement. En me donnant le droit de les trouver injuſtes, ils ne m'ont pas donné celui de

l'être. Leur ſageſſe s'eſt allarmée ſans doute du tableau des paſſions dont une religieuſe eſt la victime. Je n'ai rien à répondre à cette délicateſſe. On ne penſe pas tout-à-fait dans les écoles comme dans le monde. Je n'exige pas de nos eccléſiaſtiques qu'ils connoiſſent le théatre, où ils ne vont jamais, puiſque, d'après leurs principes, ils n'y doivent point aller, & qu'ils ſentent que l'art s'exerce principalement ſur le choc de ces mêmes paſſions.

Ce qui les a révoltés, ce ſont les diſcours d'Ericie à la jeune Emire. Ils peuvent, en effet, tomber ſur la plupart de nos couvens. Ils n'ont pas vu qu'une fille forcée de ſe renfermer dans un cloître, où elle a paſſé cinq ans à ſouffrir, où ſans doute elle a ſouvent entendu les gémiſſemens de quelques-unes de ſes compagnes ſacrifiées comme elle, doit haïr ſa ſituation, empêcher, ſi elle a de l'humanité, que d'autres viennent partager ſes malheurs & ſes chaînes. Les peintures qu'elle fait ſont d'après ſes ſentimens : elle n'a que celui de ſes ſouffrances. Une religieuſe pénétrée de la ſainteté de ſon état, auquel elle eſt réellement appellée, n'y trouve que de la ſatisfaction ; ſon ame heureuſe & tranquille n'apperçoit que le bonheur autour d'elle. Si elle parle à une aſpirante, elle lui tiendra un langage différent ; elle jugera de tous les cœurs par le ſien qui eſt en paix. Ericie auroit-elle dû parler du ton de cette derniere ? J'ai fait ſûrement beaucoup de fautes dans mon ouvrage ; mais ſi j'avois fait celle-là, les comédiens ne l'auroient pas reçu, & le gouvernement

n'auroit pas eu la peine de leur défendre de le jouer.

J'ai mis dans la bouche d'Ericie les expressions que j'ai jugé convenir à sa situation ; & qu'ont-elles donc de si condamnable ? Elle dit à Emire que les filles sacrifiées par la dureté de leurs parens, vivent dans les larmes & dans le désespoir ; qu'elle doit se défier d'un instant de ferveur qui peut ne pas durer ; qu'elle ne connoît point le monde ; qu'elle le regrettera peut-être un jour ; que les passions peuvent s'éveiller dans son sein, la surprendre au milieu du calme de la solitude, & lui ôter la précieuse tranquillité dont elle jouit.

La suppression de cette scene auroit vraisemblablement rendu mes censeurs plus faciles ; mais je n'ai pas cru leur devoir ce sacrifice, parce qu'elle tient à l'exposition sur laquelle je pense qu'elle jette quelque intérêt ; & peut-être est-elle adroite, en ce qu'Ericie, sans faire aucune confidence à Emire, instruit le spectateur de l'état de son ame.

La fatalité particuliere qui a semblé diriger toute la sévérité contre moi, & ne laisser que de l'indulgence pour les autres, s'est encore manifestée ici bien singuliérement. En me faisant un crime des réflexions d'Ericie à Emire, on n'en a pas fait un à Mélanie de raconter au curé celles qu'elle a entendues dans la bouche d'une religieuse mourante, & prête à finir une vie tourmentée comme celle d'Ericie. La situation est cependant la même, ainsi que l'intention de la scene. La seule différence est qu'elle est en récit dans *Mélanie*, & en action dans

la *Vestale*. Je m'applaudis de l'avoir conservée ; & si quelque chose doit me confirmer que l'idée en étoit heureuse, c'est qu'elle n'est point échappée à l'auteur de Mélanie.

Si un personnage ne doit plus parler conformément à son caractere & à ses sentimens, que deviendra le théatre ? On mettra dans la bouche de Zayre les sermons de Lusignan. On étoit moins difficile autrefois. Les doutes de Zayre sur une foi qui lui est encore nouvelle ; les regrets d'Alzire de ce que la loi qu'elle vient d'embrasser lui défend de se donner la mort, n'ont scandalisé personne. On écoute encore, sans crier à l'impiété, cette tirade de Stratonice dans *Polyeucte :*

Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux ;
C'est l'ennemi commun de l'état & des Dieux,
Un méchant, un infame, un rebelle, un perfide,
Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,
Une peste exécrable à tous les gens de bien,
Un sacrilege impie, en un mot, un Chrétien.

On n'a pas trouvé ces invectives indécentes dans la bouche d'une payenne. Mais si *Polyeucte* paroissoit aujourd'hui pour la premiere fois, on proscriroit impitoyablement ces vers. On ne les dit encore au théatre que parce qu'on les y récite depuis long-temps. Autrefois qu'on croyoit plus, on s'allarmoit moins. Aujourd'hui l'on croit beaucoup moins, & l'on s'allarme davantage.

Supposons ce qui n'est pas, ce qui étoit très-

éloigné de mon intention ; ma piece auroit produit cet effet : elle auroit empêché quelques jeunes filles de se faire religieuses. Où seroit le mal qu'il y en eût moins ? Où est la nécessité de les multiplier ? Je ne rappellerai point ici les argumens si souvent répétés en faveur de la population ; je laisse aux célibataires le soin de décrier le célibat. Mais pourquoi renvoyer toutes les saintes dans les cloîtres, où leurs vertus ne passent pas l'enceinte de leurs murs, & sont perdues pour le monde? Qu'elles y restent, qu'elles l'édifient par leurs exemples. Une mere de famille pieuse, élevant ses enfans, les instruisant dans la religion, les formant aux mœurs, n'est-elle pas aussi respectable que la vierge qui a passé une vie inutile au fond de son couvent, occupée d'exercices édifians sans doute, qui ont pu lui être salutaires, mais dont la société n'a retiré aucun profit ? Si le goût, un attrait invincible, une grace particuliere en appellent quelques-unes à l'état religieux, ma tragédie ne les détournera point de leur vocation. Elle les avertira qu'on regrette quelquefois d'avoir pris des engagemens ; elle pourra les leur faire retarder jusqu'à ce qu'elles soient sûres d'elles-mêmes, & ceci certainement n'est point un mal.

J'en attendois encore un autre bien. Elle pouvoit effrayer les peres injustes, en détourner quelques-uns de ces barbaries qui font gémir la nature ; & ce succès auroit flatté mon cœur. J'ai du moins la satisfaction d'avoir travaillé pour l'obtenir. J'ai vu les bons citoyens rendre justice à mon but, & applau-

dir à mes efforts. Après avoir essuyé tant de contradictions, il doit m'être bien permis de m'arrêter un instant sur les consolations que j'ai reçues. Quelques-unes me viennent des étrangers qui ont bien voulu s'approprier la *Vestale* par des traductions que l'on joue dans plusieurs grandes villes d'Allemagne. Elle a obtenu le même honneur en Italie, où pendant qu'elle étoit proscrite à Paris, elle a été représentée sur presque tous les théatres, sur celui de Bologne, même dans les Etats du Pape. Elle le doit à M. le Marquis François Albergati Capacelli, qui honore les lettres & les cultive. Auteur de plusieurs pieces originales estimées, des traductions de *Phédre*, *Inés*, *D. Pedre*, &c, il n'a point dédaigné de s'occuper aussi de celles de la *Vestale*, & des deux autres drames qui la suivent. Je saisis cette occasion de lui témoigner publiquement ma reconnoissance, & le prix que j'attache à ses talens & à son amitié. Les premiers ne flattent pas moins ma vanité, que l'autre n'est chere à mon cœur.

Il eut été cruel & douloureux pour moi de ne savoir mon ouvrage accueilli que dans les pays étrangers; il m'est bien doux de reconnoître qu'il a obtenu le même avantage dans plusieurs endroits de ma patrie (1). La délicatesse & les ménage-

(1) Si la proscription que la *Vestale* essuyoit à Paris, la poursuivit dans quelques villes, elle ne put l'atteindre dans plusieurs où on la joua, & entre autres, à Toulouse, sans aucune réclamation. Récemment en-

mens qui en ont empêché la repréſentation à Paris, n'ont pas eu lieu dans toutes les provinces. Les abus contre leſquels je m'éleve y ſont auſſi communs. Il y a peu de petites villes où il n'y ait pluſieurs couvents ; & en général, ils ſont plus peuplés que ceux de la capitale. C'eſt le tombeau de preſque toutes les filles de la pauvre nobleſſe. L'orgueil aime mieux les y enſevelir, que de ſe permettre des méſalliances. On pouvoit y jouer utilement la *Veſtale* : Et ſi l'on ne m'a point trompé, elle y a produit quelquefois l'effet que je deſirois, ſans entraîner aucun des inconvéniens qu'on affectoit de craindre. En effet, on ne conduit guere au ſpectacle

---

core on l'a donnée à Rouen avec des circonſtances flatteuſes. L'hôtel-de-ville, lorſqu'il céda le terrein ſur lequel on a conſtruit la ſalle de la comédie, ſe réſerva deux repréſentations chaque année au profit des hôpitaux, & le droit d'indiquer les pieces qui ſeroient jouées ces deux jours. Son choix tomba ſur *Ericie* pour le ſpectacle du 8 Mars 1780. Elle procura aux pauvres une recette aſſez abondante pour engager le directeur de la comédie à la redonner quelques jours après à ſon profit. On trouvera de l'égoïſme dans cette note ; je ne me le diſſimule point. Mais je le répete, après les déſagréments que j'ai eſſuyés, les clameurs qui ſe ſont élevées contre moi, & que j'ai au moins le droit de trouver injuſtes, lorſque j'ai vu un Corps-de-ville reſpectable juger plus favorablement de mon ouvrage, & le croire propre à remplir ſes vues charitables & bienfaiſantes, je n'ai pu me défendre de citer un fait qui m'honore, me flatte & me conſole.

les jeunes personnes qu'on destine au couvent. C'est aux cœurs simples, faciles & sensibles, c'est aux peres que je m'adresse ; que les uns se tiennent en garde contre la séduction ; que les autres écartent la violence. C'étoit le grand objet de mon travail ; ce succès doit en être la récompense.

Après cette déclaration vraie, j'ai peu de chose à dire de la *Vestale* comme ouvrage dramatique. J'ai voulu faire une piece simple ; je ne lui ai donné que trois actes, parce que je n'ai pu en remplir davantage sans en ôter l'unité, & nuire à l'intérêt qu'elle peut avoir. Le nombre d'actes est toujours complet quand le sujet est plein. Je n'ai point abusé de la regle des vingt-quatre heures. En bornant l'étendue de mon drame, j'ai raccourci la durée de l'action. Elle commence à l'entrée de la nuit, & elle finit au point du jour.

Ma piece étoit faite pour le théatre. Je sens que c'est là seulement qu'elle peut valoir quelque chose. J'ignore combien de temps encore elle doit rester condamnée à ne paroître que dépouillée de son plus grand avantage. Je n'ai rien à ajouter sur ce sujet ; mais qu'on me permette une réflexion.

On se plaint de la décadence de notre théatre. La plupart des tragédies modernes brillent un moment sur la scene, & disparoissent ensuite pour toujours. On les accueille dans leur nouveauté ; après quelques représentations, on les oublie. Ce n'est peut-être pas à leurs Auteurs qu'il faut s'en prendre. Les entraves qu'on leur impose, les empêchent de

ſe livrer à leur génie. Oſeront-ils s'écarter des routes battues, s'exercer ſur des ſujets neufs, tant qu'ils craindront de voir leurs travaux inutiles ?

Les difficultés qui m'ont arrêté, ſont ſans doute de peu de conſéquence relativement à moi. Mais elles peuvent ſe préſenter devant un homme de génie, & l'étouffer en naiſſant. Qui travaillera avec ſuccès, quand il ſera forcé de ſe demander à chaque ligne : *Ceci n'eſt-il point trop fort ? me paſſera-t-on ce vers ?* Eſt-il poſſible alors que le dégoût ne ſe ſaiſiſſe pas du poëte ? Je le vois quitter la plume, abandonner une carriere dans laquelle il eut pu ſe faire honneur, reſter dans l'oiſiveté, s'il a de la fortune ; s'il n'en a pas, renoncer à la gloire, travailler ſans émulation, ſans plaiſir, préférer la médiocrité, qui ne connoît aucun de ces déſagrémens, & vivre oublié d'un travail obſcur.

Je ſuis bien éloigné de me flatter d'avoir les talens néceſſaires pour fournir avec quelque ſuccès la carriere dans laquelle je m'étois peut-être indiſcrétement engagé. Mais j'eſpérois de l'indulgence de la part du Public, en faveur d'un drame qui avoit quelque choſe de neuf, & des efforts que j'aurois faits dans la ſuite. J'avois entrevu quelques ſujets qui manquent peut-être au théatre ; ils ſont aſſez intéreſſants par eux-mêmes pour ſuppléer au talent ; mais les encouragemens m'ont manqué ; les dégoûts ont affoibli cette activité, ce feu qui s'éteint ſi facilement, lorſqu'on ne voit rien qui le ranime. D'ailleurs, les obſtacles que j'avois déjà rencontrés,

ſe ſeroient élevés encore ; mes ſujets, quoique d'un genre différent, n'auroient pas été plus permis que celui-ci. J'aurois pu, comme un autre, en chercher & en trouver de communs. Mais ſans génie, il eſt impoſſible de les traiter avec ſuccès ; j'en ai fait la triſte expérience. Il m'en falloit où l'on pût s'en paſſer, & où il ſuffit d'être ſenſible.



ÉRICIE

OU

LA VESTALE,

TRAGÉDIE.

Victima labe carens, & præstantissimâ formâ,
(Nam placuisse nocet) vittis præsignis & auro,
Sistitur ante aras ; auditque ignara precantem :
. . . . Percussaque sanguine cultros
Inficit in liquidâ prævisos forsitan undâ.

OVID. Metam. LIB. XV.

ACTEURS.

ARÉLIE, *grande prêtresse de Vesta.*

ERICIE, *Vestale.*

EMIRE, *jeune aspirante au culte de Vesta.*

AURELE, *grand Pontife.*

OSMIDE.

TROUPE DE VESTALES.
TROUPE DE PONTIFES, ROMAINS, PEUPLE, SOLDATS.

La scene est à Rome dans le temple de Vesta.



ÉRICIE

OU

LA VESTALE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le théatre représente le temple de Vesta ; le feu sacré est allumé sur l'autel ; il est nuit, & ce feu seul éclaire le temple. Les Vestales assemblées sont prosternées autour de l'autel.

AREL.IE, *appuyée d'une main sur l'autel.*

De l'empire Romain Déesse protectrice,
Vierge auguste, Vesta, sois nous toujours propice!

Que ces feux animés par ton souffle immortel,
Sans s'éteindre jamais, brûlent sur ton autel.
Tandis que le vainqueur & de l'Ebre & du Tage,
Porte l'Aigle de Rome aux remparts de Carthage,
Que Scipion soumet l'Africain indompté;
Dans le sein de nos murs maintiens la liberté;
Jette les yeux sur nous: ta prêtresse t'implore,
Et t'apporte les vœux d'un peuple qui t'adore.

(*S'adressant aux Vestales qui se levent.*)

Et vous, filles du Ciel, dont les cœurs épurés,
Aux devoirs, aux vertus sont ici consacrés,
Pour qui les Dieux ont fait, dans ce paisible asyle,
Loin des erreurs du monde, un sort doux & tranquille;
Rendez grace à Vesta, méritez ses bienfaits;
Son culte doit remplir & borner vos souhaits.

(*Ericie soupire.*)

Déja la nuit par-tout étend ses voiles sombres,
Et l'Aurore demain, en dissipant les ombres,
Ramenera le jour où le sage Numa
Mit l'empire naissant sous l'appui de Vesta.
L'Immortelle, en ce jour, attend de ses prêtresses,
Des esprits dégagés des humaines foiblesses.

(*Trouble d'Ericie.*)

Pour vous y préparer, rappellez vos sermens:
Rien ne sauroit briser vos saints engagemens.

(*Nouvelle marque du trouble d'Ericie.*)

Songez à ce tombeau creusé pour la Vestale,
Qui dans ce temple auguste apporte le scandale;
Que pour vous il n'est point de légeres erreurs,
Que Vesta voit & lit dans le secret des cœurs.

Son

Son œil, toujours ouvert ſur cet eſpace immenſe,
Que n'arrête ni tems, ni bornes, ni diſtance,
Pénétre également, embraſſant l'univers,
L'épaiſſeur de la terre & le cryſtal des airs;

(*Les Veſtales ſortent.*)

Allez-vous recueillir. Demeurez Ericie,
Pour veiller cette nuit, le ſort vous a choiſie.

(*Elle lui montre le Feu ſacré.*)

Conſervez ce dépôt. Songez qu'à ces autels,
La Déeſſe a reçu vos ſermens ſolemnels;
Un murmure indiſcret peut bleſſer l'Immortelle;
Tremblez, ſoumettez-vous, & ſoyez digne d'elle.

SCENE II.

ERICIE *ſeule, regardant Arclie qui s'en va.*

C'eſt ainſi qu'on me plaint!... impitoyables Dieux,
Avez-vous entendu ces ſermens odieux?...
Je les déſavouois; mon inflex ble pere
Ordonna de mes jours l'hommage involontaire.
Déeſſe, tu le ſais! indigne, hélas! de toi,
Pus-je t'offrir mon cœur, qui n'étoit plus à moi?...
Oſmide l'occupoit.... il le remplit encore;
Ici même, à tes pieds, je ſens que je l'adore!
Connoît-il la douleur qui m'accable aujourd'hui?
S'informe-t-il des pleurs que je verſe pour lui?
Donne-t-il des regrets à la triſte Ericie?
M'aime-t-il?... Ah! ce doute empoiſonne ma vie.

Je t'offenſe, Veſta! mais de mon ſouvenir,
Cinq ans entiers n'ont pû l'éloigner, le bannir.
Etouffe, anéantis cette flamme invincible;
Arrache-moi ce cœur ſi tendre, ſi ſenſible,
Et qui ne ſait qu'aimer.

SCENE III.

ERICIE, EMIRE.

EMIRE.

Le zele me conduit,
Ne me refuſez pas : ſouffrez que cette nuit
Je partage les ſoins dont vous êtes chargée.
Au culte de Veſta je vais être engagée!
De cet eſpoir flatteur que j'aime à me remplir!
Je viens, auprès de vous, apprendre à la ſervir.

ERICIE *la regardant avec attendriſſement.*

Malheureuſe!

EMIRE.

Daignez....

ERICIE.

Vous êtes libre.... Emire....

(*En ſe détournant.*)

Ainſi qu'elle, autrefois, on voulut me ſéduire.
Sa jeuneſſe imprudente aux fers vient ſe livrer;
Et tout le monde ici conſpire à l'égarer!

C'eſt ce qu'on nomme zele... Ah! votre ame ingénue
De nos engagemens, ſent-elle l'étendue?

EMIRE.

Je viens chercher ici le repos & la paix,
Avec vous, de Veſta partager les bienfaits,
Votre félicité... Vous pleurez, Ericie.

ERICIE.

Quels bienfaits!

EMIRE.

De ces pleurs que mon ame eſt ſaiſie!
Dans ce ſéjour ſacré connoît-on la douleur?
On m'a dit qu'il étoit l'aſyle du bonheur.

ERICIE.

On l'égare; je dois l'éclairer ſur l'abîme.
Non, la compaſſion ne ſauroit être un crime.
Emire.... l'on vous trompe... écoutez l'amitié;
Votre ſort m'attendrit... je cede à la pitié....
On n'en eût point pour moi... je dois un autre exemple.
Vous cherchez le bonheur... il n'eſt pas dans ce temple.

EMIRE.

O Ciel!

ERICIE.

Dans ſon enceinte habitent la terreur,
Les regrets dévorans, le déſeſpoir rongeur.
Sous le poids des devoirs toujours l'ame y ſoupire;
Un vautour éternel ſans ceſſe l'y déchire.

Les ſanglots au dehors n'oſent point s'exhaler ;
On repouſſe des pleurs, qui craignent de couler.
La vertu même, ailleurs, ſi douce, ſi paiſible,
Y fait notre ſupplice, & le rend plus terrible.

EMIRE.

Quoi, l'on ſouffre en ces lieux ! mon eſprit confondu
Ecoute, en frémiſſant, & n'eſt point convaincu..
Vous m'éprouvez peut-être ?... Ah ! pardonnez, prêtreſſe !
Rome ſait que vos jours ſont chers à la Déeſſe,
Et qu'un bonheur tranquille embellit vos momens.

ERICIE.

Rome n'eſt pas témoin de nos gémiſſemens,
Des cris du déſeſpoir, dont ces lieux retentiſſent.
On nous vante... & nos fers, ſur nous, s'appeſantiſſent ;
L'épaiſſeur de ces murs en cache à tous l'horreur...
Vous ne connoiſſez pas les ſouffrances du cœur.
Emire, croyez-moi : combien d'infortunées,
Comme vous, à Veſta, par le zele amenées,
Gémiſſant, mais trop tard, de leurs vœux indiſcrets,
Dans un ſilence affreux, dévorent leurs regrets !
Il en eſt... elles ſont plus à plaindre peut-être,
Qui victimes du rang où le ſort les fit naître,
Et de l'ambition de leurs peres cruels,
Vinrent, avec douleur, jurer à ces autels,
De ne quitter jamais cette enceinte profonde,
Tandis que tous leurs vœux les appelloient au monde,
Au monde qui pouvoit offrir ſeul à leurs yeux
Une félicité, qu'on ignore en ces lieux.
Ce temple, où doit finir leur obſcure carriere,

Entre elles & le ſiecle éleve une barriere;
On voudroit la franchir, y rentrer; mais le ciel
Oppoſe à leur retour un obſtacle éternel.
Au-delà de ce mur, qui de tout les ſépare,
Leur ame à chaque inſtant ſe tranſporte & s'égare,
Et leurs vœux vont chercher, au milieu des Romains,
Un bonheur qui les fuit, & de nouveaux deſtins;
Mais leurs jours ſont liés à ce temple funeſte;
L'illuſion s'éloigne, & le déſeſpoir reſte;
On ſent plus vivement la rigueur de ſon ſort,
Et pour briſer ſa chaîne, on appelle la mort;
La mort ſourde à leurs cris, trahit leur eſpérance.
Leurs regrets, chaque jour, s'exhalent en ſilence.
Que dis-je? L'une à l'autre a ſoin de les cacher.
Dans le monde du moins on peut les épancher
Dans le ſein d'une amie, avec ſoi gémiſſante;
Mais ici, la douleur n'eſt point compâtiſſante;
Le cœur n'y trouve pas, dans ſes troubles affreux,
Le plaiſir d'être plaint, le ſeul des malheureux.

EMIRE.

Rien ne peut m'effrayer; c'eſt mon goût, c'eſt mon zele,
Qui conduiſent mes pas aux pieds de l'Immortelle.
Le monde eſt peu pour moi; jamais ſon ſouvenir
Ne pourra, dans mon cœur, exciter un ſoupir.
Eh, quels ſont ſes attraits? Mon ame indifférente
A ſenti le néant des plaiſirs qu'il nous vante.
Les vices ſont par-tout érigés en vertus,
Le crime eſt triomphant, & les Dieux méconnus.

ERICIE.

Vous le connoiſſez peu; votre heureuſe innocence

Le peint d'après l'erreur qui suit toujours l'enfance.
La liberté, pour vous, eſt-elle ſans attraits ?

EMIRE.

Mais cette liberté, qui cauſe vos regrets,
De mon ſexe, dit-on, n'eſt jamais le partage.
Victime de la mode, eſclave de l'uſage,
Il faut prendre un époux par devoir, non par choix ;
Ramper ſous ſon pouvoir, obéir à ſes loix,
Supporter ſes défauts, honorer ſes caprices,
Le chérir, reſpecter juſqu'à ſes injuſtices.
Ah ! peut-on deſirer cet état odieux ?
La paix & le bonheur m'attendent dans ces lieux.

ERICIE.

Vous les y trouveriez, votre cœur eſt tranquille.
Sans doute à l'innocence ils offrent un aſyle !...
Mais le tems changera cet état précieux,
Et levera le voile étendu ſur vos yeux.
Jeune, dans l'âge heureux, où ſoi-même on s'ignore,
Emire, votre cœur ne vous dit rien encore ;
Vos ſens reſtent muets, tout ſert à les calmer :
La nature ſommeille... elle va s'animer.
Le tems fuit, l'âge vient, où votre ame attendrie
Sortira du repos qui la tient aſſoupie ;
Elle va reſſentir des mouvemens confus ;
Veſta, qui la remplit, ne lui ſuffira plus.
De vos premiers deſirs, inquiéte, étonnée,
Vous allez ſouhaiter une autre deſtinée.
Ce monde, qu'aujourd'hui vous trouvez odieux,
Sous un jour différent va ſe peindre à vos yeux...
Il ne ſera plus tems ; & cette ſolitude
Aigrira vos ennuis & votre inquiétude.

Que feroit-ce, grands Dieux! ſi quelque objet flatteur,
Dans cette nuit profonde, éclairoit votre cœur?
Si votre ame embraſée en appelloit une autre!
Si cette ame voloit au devant de la vôtre!...
Le trouble augmenteroit : quel ſeroit votre appui?
Vous chercheriez la paix; mais la paix auroit fui.
Je lis dans vos regards; je vous étonne, Emire.
Craignez votre innocence : elle aide à vous ſéduire.
Je vous parle un langage, en ces lieux, étranger,
Et je veux, loin de vous, écarter le danger.

EMIRE.

Quel danger inconnu peut cauſer tant d'allarmes?
Je vous entends gémir... J'en dois croire vos larmes.
Loin d'un pere chéri, qui me tendoit les bras,
Le deſir d'être heureuſe, ici guidoit mes pas....

ERICIE *l'interrompant.*

Vous me parlez d'un pere... Ah, ſans doute il vous aime?...

EMIRE.

Oui, mon projet l'afflige : il me coûte à moi-même.

ERICIE.

Emire.... il vous chérit!... vous pouvez le quitter!..
Sentez votre bonheur, ſachez le mériter :
Retournez dans ſes bras, & conſolez ſa vie.
Hélas! que votre ſort doit exciter l'envie!
Il vous aime!... ah, combien dans ces lieux de douleurs,
Des peres rigoureux font répandre de pleurs!
Les préjugés, l'orgueil, le ſexe, un droit d'aineſſe

Sur un de leurs enfans raſſemblent leur tendreſſe;
Et pour mieux l'enrichir, le conduire aux honneurs,
A ſa grandeur future ils immolent ſes ſœurs.
Cruels, il ne s'éleve en vous aucun murmure
Contre un partage affreux, dont frémit la nature!
Emire, heureuſe Emire, abandonnez ces lieux;
Du don qu'ils vous ont fait, remerciez les Dieux;
Et n'imaginez pas que vous pouvez leur plaire
En privant de vos ſoins la vieilleſſe d'un pere,
Et que cet abandon par eux vous eſt preſcrit.
Croyez-en votre cœur: cette erreur de l'eſprit,
Que la foibleſſe adopte, & la raiſon abjure,
Outrage en même tems les Dieux & la nature.

EMIRE.

Mon devoir n'eſt-il pas d'immoler tout aux Dieux?

ERICIE.

Ils veulent que l'on ſoit bon & juſte comme eux.
Eh, qui peint mieux, hélas, leur clémence immortelle,
Emire, ſi ce n'eſt la bonté paternelle?
Il faut ſervir les Dieux & chérir ſes parens.
Qu'il eſt cruel, en eux, de trouver des tyrans!

EMIRE.

Ce n'eſt qu'avec effroi que j'oſe vous entendre....
Veſta, de ces chagrins, ne peut donc vous défendre!

ERICIE.

Veſta!... Ma fille... allez... laiſſez-moi ſeule.. hélas!
Mes tourmens ſont affreux... vous ne les ſentez pas...
Ignorez-les.

EMIRE.

Verſez dans ce ſein qui vous aime...

ERICIE.

Il en eſt qu'on ne doit confier qu'à ſoi-même ;
L'impuiſſante amitié ne ſauroit les guérir.
Laiſſez-moi.

SCENE IV.

ERICIE *ſeule.*

Ciel ! qu'un cœur, que l'amour vient remplir,
A de peine à contraindre un ſecret qui lui peſe !
Quoi ! ne puis-je eſpérer que mon trouble s'appaiſe !
Me verrai-je ſans ceſſe, en proie à mes tranſports,
Reſpirant à la fois le crime & les remords !
Ton ame, heureuſe Emire, eſt encore inſenſible !
Cette jeune victime, innocente & paiſible,
Dans ce temple fatal ignorant le danger,
Vole au devant du fer levé pour l'égorger,
Careſſe le lien qui la tient enchainée,
Et ne voit que les fleurs dont elle eſt couronnée...
Du ſacrifice affreux je ſens toute l'horreur !
Ne puis-je, juſte Ciel ! adoucir ta rigueur ?

(*Elle va auprès de l'autel.*)

Par des cœurs innocens tu veux être ſervie,
Veſta, change le mien : calme ce trouble impie ;
Apporte, s'il ſe peut, dans ce ſein agité,
L'innocence d'Emire & ſa tranquillité ;
Efface un ſouvenir qui toujours me déchire ;
Oublier mon Amant eſt ce que je deſire....

Quel souhait!... qui m'eût dit, ô ciel! que mon bonheur
Seroit de le bannir aujourd'hui de mon cœur!
A quels devoirs il faut que je le sacrifie!

SCENE V.

ERICIE, au pied de l'autel.

OSMIDE.

OSMIDE, *avançant avec inquiétude, & regardant de tous côtés.*

Amour guide mes pas... oui, c'est elle...
Ericie!... (*Il s'approche.*)

ERICIE.

Osmide... où suis-je? ô Ciel!... je revois... je me meurs.

OSMIDE.

Je reviens, à tes pieds, oublier mes malheurs.

ERICIE.

Osmide!... ah, près de moi, le transport qui t'amene,
Expose mon honneur, & ta vie, & la mienne?

OSMIDE, *rapidement.*

Dissipe ton effroi... Dans cet heureux moment,
La fortune, à tes yeux, ramene ton amant.
Mon ame, sous ses maux, languissante, abatue,
Aux Dieux qui m'accabloient, redemandoit ta vue.
Las de gémir en vain, n'écoutant que l'amour,
Au fond du bois sacré, qui borne ce séjour,

Je m'avance, entraîné par l'ardeur qui m'anime.
Aux mortels aveuglés l'abord en eſt un crime :
Rien ne m'arrête ... un Dieu ſans doute m'a conduit,
A chercher un paſſage, occupé jour & nuit,
Sous d'antiques débris je vois la terre ouverte ;
Une route inconnue, à mes pas s'eſt offerte ;
J'y deſcends, & je trouve un chemin ténébreux,
Qui s'étend ſous la terre, & finit dans ces lieux.
Tes ſurveillans ſont tous occupés de la fête.
Un ami, qui m'attend, aſſure ma retraite ;
Il veille en ces détours ... Partage mon Bonheur ;
Je me vois à tes pieds, je réclame ton cœur ;
Cet amour, qui faiſoit le charme de ma vie....
Me l'as-tu conſervé ? Retrouvé-je Ericie ?

ERICIE.

Si je t'aime !... En quels lieux ?... Ah, qu'oſes-tu tenter ?

OSMIDE, *avec tranſport.*

Tu m'aimes, Ericie ! eh, qu'ai-je à redouter ?
La nuit nous ſert ; ici tout le monde ſommeille ;
Nos tyrans ſont abſens ; l'amitié pour nous veille.
Privé depuis cinq ans du bonheur de te voir,
Accablé de mon ſort, déchiré, ſans eſpoir,
Accuſant tous les Dieux, & ton barbare pere,
Déteſtant & ma vie, & la nature entiere,
Sur ces murs odieux, où tu devois gémir,
Je ne portois jamais les regards ſans frémir.
Cent fois, ſans ton danger, ta perte inévitable,
Ma main eût embraſé ce temple déteſtable.
Flottant en vains projets pour changer tes deſtins,
Sur ton pere, ſur moi, prêt à porter les mains,
De toutes les fureurs je fus long-tems la proie !...
Mon ame, en ce moment, ne ſent plus que ſa joie ;

Tout ſentiment fait place à celui de t'aimer ;
Je te vois, je t'entends... rien ne peut m'allarmer.

ERICIE.

J'ai ſenti, comme toi, les tourmens de l'abſence...
Mais dans quel tems le ciel me rend-il ta préſence?
Sous ces voiles ſacrés, & ſous ce vêtement,
J'oſe revoir Oſmide, écouter mon amant !...
O Veſta ! . . . ſort affreux ! que tu nous es contraire !

OSMIDE.

N'impute rien au ſort, n'accuſe que ton pere;
Sa dureté farouche a cauſé nos malheurs.
Le cruel, de ſon ſang, auroit payé tes pleurs,
Si mon amour pour toi n'avoit pris ſa défenſe.
Ma haine, aux Immortels, a laiſſé ma vengeance ;
J'ai ſu qu'ils ont plongé dans le fond d'un cercueil,
Ton frere, cet objet ſi cher à ſon orgueil.

ERICIE.

Quoi, mon frere n'eſt plus !... Dans ce temple liée,
De l'auteur de mes jours je languis oubliée ;
Il me laiſſa toujours ignorer ſes deſtins.

OSMIDE.

Ta pitié le condamne... Ecoutant ſes chagrins,
Cédant tous ſes emplois, il a quitté le monde ;
J'ignore où l'a conduit ſa miſere profonde.
Cachant ſon nom, ſon rang, évitant tous les yeux,
Le barbare eſt, dit-on, au ſervice des Dieux...
Qu'il aille à leurs autels expier ſa furie ;
Mais doit-il m'occuper ? ... Je ſuis près d'Ericie.

ERICIE.

Mon pere !

OSMIDE.

Tu le plains !... rappelle ſes rigueurs.

ERICIE.

Il fit mon infortune, & ... je lui dois des pleurs.
En verſant les poiſons, hélas, ſur ma jeuneſſe,
Il s'eſt privé des ſoins que lui dut ma tendreſſe.
Je l'aurois conſolé... Favorable à nos vœux,
Il n'eût point élevé ce temple entre nous deux.
Oſmide ... où ſont ces jours, où mon ame éperdue,
Sans crainte, ſans remords, jouiſſoit de ta vue ;
Où libre, auprès de toi, brûlant des mêmes feux,
Je pouvois me promettre un avenir heureux ...
Ils ſont perdus pour nous.

OSMIDE.

Non, leur cours recommence.
Crois moi, notre bonheur eſt en notre puiſſance ;
Si l'amour dans ton ame eſt encore écouté.
Mes malheurs, mes tourmens ont aſſez éclatté.
Des fiers Publicola le ſang coule en mes veines ;
Ce ſang cher aux Romains attendris ſur mes peines ;
M'aſſure d'un parti qui s'arme en ma faveur...
Si tu m'aimes encor, conſens à mon bonheur.
Le ſort, devant nos pas, en applanit la route.

ERICIE.

Ai-je pu t'oublier ? ... Je l'aurois dû, ſans doute.
Interroge ces lieux, où mon cœur déchiré,
Implorant le trépas, ſans ceſſe t'a pleuré.
A ces mêmes autels, témoins de ma tendreſſe,
Contre toi, vainement, j'invoque la Déeſſe.

OSMIDE, *avec tranſport.*

Pardonne... c'en eſt fait, ces lieux me ſont ouverts ;

Je viens te propofer d'abandonner tes fers,
De venir avec moi, fous un ciel plus propice,
De ton pere & des Dieux oublier l'injuftice...
Ofe me fuivre...

ERICIE.

Où fuis-je?... & qu'eft-ce qu'il prétend?
Songes-tu que Vefta nous voit & nous entend?

OSMIDE, *rapidement.*

Que m'importe Vefta? pour fauver ce que j'aime,
Mon cœur audacieux braveroit le ciel même...
Mais, que dis-je? les Dieux, de concert avec moi,
M'ont ouvert le chemin qui m'amene vers toi.
Rien ne peut t'empêcher de quitter cet afyle;
Un parti défórmais me devient inutile;
Ton aveu me fuffit; je viens le demander....
Approuve ... rien alors ne peut nous retarder.
Un ami m'accompagne, & mes foins vont l'inftruire.
Pour préparer ta fuite, un jour peut nous fuffire;
Demain, avec la nuit, je reviens te chercher.

ERICIE, *effrayée & courant vers l'autel.*

Qu'entends-je? ... ciel! ... Vefta! ... d'où veut-on m'arracher?
Fais defcendre fur moi tes vengeances fuprêmes,
Avant que de ce temple...

OSMIDE, *avec douleur, s'approchant d'elle.*

Et tu dis que tu m'aimes!

ERICIE.

Tu redoubles mes maux... oui, je t'aime.. cruel!
Mon cœur, par cet amour, eft affez criminel;
Y mettrois-je le comble en quittant la Déeffe?

Non, Osmide, Vesta soutiendra sa prêtresse ;
Elle me défendra du plus noir des forfaits....
Je mourrai dans ces lieux...

OSMIDE, *s'éloignant avec une fureur étouffée.*

Tu ne m'aimas jamais...
J'étois venu, rempli d'amour & d'espérance....
J'attendois un bonheur promis à ma constance...
Adieu, tu veux ma mort, ... & j'y cours.

ERICIE, *quittant l'autel, & lui tendant les bras.*

Où fuis-tu ?
Cher amant... Qu'ai-je dit ? ... Dieux !

(*Elle retombe appuyée sur l'autel.*)

OSMIDE *revenant.*

Qu'as-tu résolu ?

ERICIE *troublée, versant des larmes, & sans quitter l'autel.*

Vois ce temple, où m'enchaîne une affreuse promesse,
Je ne suis plus à moi... je suis à la Déesse...
Tu connois les sermens qui m'éloignent de toi...

OSMIDE, *avec vivacité.*

Que dis-tu? Quels sermens ? ... Ils furent d'être à moi,
Tes sermens m'ont promis une immortelle flame ;
Ce sont ceux qu'à tes pieds aujourd'hui je réclame,
Songe qu'avant Vesta j'avois reçu les tiens,
Que mes droits sont au moins aussi saints que les siens ;
Je les tiens de ton cœur ; les met-il en balance
Avec ceux que Vesta doit à la violence ?
Si tu crois que l'autel ajoute à leur valeur,
Tu juras à l'Amour : son temple est dans ton cœur,
Il conserve sur toi le même privilege.
Si ton ame, en fuyant, craint d'être sacrilege,

Tu le fus à l'Amour attesté tant de fois.
Ose rompre ta chaîne & rentrer dans tes droits ;
Ecoute ton époux, & rends-lui son amante.

ERICIE, *du ton de l'égarement & de l'effroi.*

Osmide ... vois Vesta ... terrible ... menaçante ...
Cet autel s'ébranler, ... & ce feu s'obscurcir.

OSMIDE, *avec une douleur furieuse.*

Non, ce n'est point Vesta qui t'oblige à me fuir ..
C'est ton indifférence ... infidelle Ericie ! ....
Ce jour mettoit le comble au bonheur de ma vie ;
Ton aveu pour jamais alloit nous réunir....
J'osois compter sur toi ... mais je vais m'en punir,
Mourir du désespoir qu'en mon sein tu fais naître ...
Tu m'aimas ... tes regrets me vengeront peut-être.
Si le bruit de ma mort perce jusqu'en ces lieux,
N'accuse que toi seule, & songe à nos adieux....
Plus cruelle pour moi que ton farouche pere,
Sous le poids de ces fers, que ton cœur me préfere ;
Lorsque tu ne devrois écouter que l'Amour,
Au pied de cet autel ... tu pleureras un jour.

(*Il s'éloigne & revient.*)

ERICIE.

O devoirs ! ... ô Vesta ! ... Tu l'emportes, Osmide ;
Entre les Dieux & toi, mon penchant me décide ...



SCENE

SCENE VI.

ERICIE, OSMIDE, EMIRE.

EMIRE, *cherchant Ericie à travers l'obſcurité que diſſipe à peine le feu languiſſant.*

Ah ! prêtreſſe, augmentez, ou calmez ma terreur ;
Depuis notre entretien le trouble eſt dans mon cœur...
Mais quoi, le feu languit .... il s'éteint ... ô Déeſſe !
Qu'ai-je vu ? ... Ciel ! ....

(*Elle s'éloigne ; le feu ſacré, en s'éteignant, a jetté une longue flamme qui lui a fait voir Oſmide.*)

SCENE VII.

ERICIE, OSMIDE, tous deux ſont plongés dans l'accablement le plus profond.

ERICIE, *revenant à elle, avec douleur, avec effroi.*

Voilà l'effet de ma foibleſſe...
On ſait tout.... on t'a vu.... nous ſommes découverts...
Les Dieux ſont irrités ... Oſmide ... tu me perds ...
Il faut à ſes devoirs que mon ame ſe range ;
Je trahiſſois Veſta ... la Déeſſe ſe venge ...
Je rétracte à l'inſtant....,

OSMIDE, *l'interrompant, & rapidement.*

Garde-toi d'achever.
Les Dieux à ton amant ne sauroient t'enlever.
Ce feu, qui s'est éteint faute de nourriture,
Epouvante Ericie, & lui dicte un parjure !.....
J'entends du bruit; je sais les dangers que tu cours;
Je rejoins mon ami; j'implore ses secours;
Je vais le charger seul des soins de notre fuite.
Par les mêmes détours, j'ose venir ensuite
Veiller sur tes destins, à tes dangers m'offrir,
T'arracher à Vesta, te défendre, ou mourir.

(*Il part d'un pas précipité.*)

ERICIE, *seule & dans le trouble.*

Quitte ce soin... Vesta demande une victime...

(*Elle regarde l'Autel.*)

Cette flamme expirante a révélé mon crime.
La mort est sous mes pas ... où porter mon effroi ...?
J'entends le ciel vengeur prêt à tonner sur moi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Toutes les Veſtales effrayées arrivent avec des Eſclaves qui portent des flambeaux ; Ericie troublée, cherche à ſe cacher dans la foule.

ARELIE.

Apportez des flambeaux ; parcourez cette enceinte ;
Que le crime frémiſſe ! ... ô ſacrilege ! ô crainte !
Les feux ſur cet autel ont perdu leurs clartés ;
Veſta menace Rome, & les calamités
S'annonçant au moment de ſa fête célebre,
De ce jour glorieux vont faire un jour funebre !
La trompette ſacrée, organe du malheur,
Déjà de tous côtés a porté la terreur.
Le ſommeil ſe diſſipe, & fait place aux alarmes ;
Le ſénat eſt en deuil, & Rome dans les larmes
Voit ſous ſes légions des abymes ouverts,
Et Scipion vaincu, tendant les mains aux fers...
Ecarte ce préſage, ô Veſta tutélaire !
Que le ſang criminel ſuffiſe à ta colere ...
Le pontiſe averti, va ſe rendre en ces lieux.
Nous allons voir ce juge, interprête des Dieux,
Chargé de leur vengeance & du glaive du zele.
Faut-il que de nos jours le crime ici l'appelle !

Si le coupable échappe, ô Dieux, écoutez-nous!
Contre l'audacieux, armez votre courroux....
Je le voue aux enfers : qu'ils faſſent ſon ſupplice.
Peut-être une Veſtale eſt ici ſa complice!...
Puiſſions-nous la connoître, & déſarmer le ciel!
Tombons, proſternons-nous au pied de cet autel,
Invoquons la Déeſſe, & pleurons devant elle.

(Les Veſtales ſe proſternent; Ericie ne peut cacher ſon trouble, & reſte debout).

ERICIE.

Dieux!... où fuir? où cacher ma tête criminelle?
Sous mes pas chancelans ces lieux ſemblent s'ouvrir...
Le remords m'environne... Il faut tout découvrir...

(S'avançant vers la grande Prêtreſſe).

Connoiſſez la coupable,... elle-même s'accuſe.

(Les Veſtales écoutent avec horreur, & ſe relevent).

ARELIE.

Malheureuſe!

ERICIE.

Mon cœur ne cherche aucune excuſe...
Epargnez-moi du moins le reproche, & frappez.
Oui, dans ces triſtes lieux, de mes larmes trempés,
Un mortel généreux... digne de ma tendreſſe,
Pour moi, juſqu'en ſon temple a bravé la Déeſſe.
Mais le ciel m'eſt témoin, que loin de l'attirer,
Mon ame à des ſouhaits, eut craint de ſe livrer.

ARELIE.

Téméraire! arrêtez. Dans un humble ſilence,
Du ciel qui vous condamne, implorez la clémence.
J'attends le grand pontife: à lui ſeul confiés,

Ces ſecrets doivent être avoués à ſes pieds.
C'eſt vous qui l'attirez dans ces lieux redoutables;
Il y vient ſeulement pour juger des coupables...
Son abord eſt terrible à nos cœurs accablés :
Il marque notre opprobre... Il approche : tremblez;
Craignez l'arrêt qu'il doit vous prononcer lui-même.
Prêt à le confirmer par ſon pouvoir ſuprême,
Le ſénat aſſemblé n'attend que ſon rapport.
Coupable envers les Dieux, pleurez ſur votre ſort.

SCENE II.

ARELIE, ERICIE, AURELE, VESTALES.

AURELE, *dans le fond du théatre.*

A peine revêtu de ce ſaint caractere,
Je viens pour en remplir la loi la plus ſévere!
Je dois au nom des Dieux condamner les forfaits...
Il me ſeroit plus doux d'annoncer leurs bienfaits.

ARELIE *s'avançant au-devant du Pontiſe.*

Seigneur, ſachez par qui la Déeſſe eſt trahie;
Fremiſſez ... de Veſta, c'eſt une fille impie.
Regardez de ſes feux cet autel dépouillé,
Ce temple auguſte & ſaint par le crime ſouillé.
Au milieu de ſon cours la nuit n'eſt point encore;
La vengeance des Dieux doit précéder l'aurore.

(*Elle lui préſente Ericie couverte de ſon voile, la tête baiſſée, pleine de confuſion & d'effroi.*

La voici : jugez-la; raſſurez les Romains.

Tous les droits de Vesta sont commis à vos mains.
(*Se tournant vers les Vestales*).
Nous, allons par nos vœux désarmer sa colere.
(*Elle sort avec les Prêtresses*).

SCENE III

AURELE, ERICIE. *Elle a les yeux baissés, elle semble fuir avec confusion les regards du Pontife.*

AURELE. *Après avoir suivi des yeux les Prêtresses qui s'éloignent, les portant autour de lui.*

Mon œil avec effroi parcourt ce sanctuaire.
A son aspect sacré, je sens mon cœur frémir ...
Les Dieux sont outragés, ne songeons qu'à punir.
(*A Ericie*).
Approchez.

ERICIE, *troublée.*

Quelle voix ! ...

AURELE, *sans la regarder.*

Le crime est dans le temple;
Les Romains effrayés attendent un exemple;
Je ne puis de nos loix adoucir la rigueur ...
Parlez, défendez-vous.

ERICIE *l'envisageant avec trouble.*

Dieux ! ... quel coup pour mon cœur ! ...
(*Elle le regarde encore*).
Je ne m'abuse point... c'est l'auteur de ma vie!...

(*Elle s'avance auprès de lui*).
Puniſſez ...

AURELE, *la reconnoiſſant.*

Qu'ai-je vu ? ...

ERICIE.

Votre fille.

AURELE, *avec effroi.*

Ericie!
Me trompez-vous mes yeux ? .. Dans ce temple appellé ...
C'eſt toi qui viens t'offrir à ton pere accablé...
Tu ne me réponds rien ... tu détournes la vue...

ERICIE.

Seigneur....

AURELE.

Dieux tous-puiſſants! elle eſt donc convaincue!..
(*Après un ſilence*).
Je retrouve ma fille ... il faut la condamner...
On demande ſa mort ... & je dois l'ordonner ! ..

ERICIE.

Je vois en vous mon juge! .. ah ! Seigneur ...

AURELE, *avec douleur.*

Je dois l'être...
Sous quel aſtre odieux le ciel m'a-t-il fait naître ? ..
Déſabuſé du monde, aux pieds des Immortels,
J'allois chercher la fin de mes troubles cruels.
Renonçant à mon nom, aux droits de ma naiſſance,
Inconnu devant eux, je pleurois en ſilence.
Au rang de grand Pontife élevé malgré moi,
Je dois punir le crime ... on m'appelle ... & c'eſt toi...
Mon fils n'eſt plus ... je crois qu'il me reſte une fille...

Et je vois ſon opprobre accabler ma famille ...
As-tu pû, malheureuſe ! oublier tes ſermens,
Déſobéir aux Dieux, & cauſer mes tourmens ?

ERICIE.

Ciel ! qu'entends-je ? .. A vos coups, j'offre votre victime,
J'ai mérité la mort, je ſais quel eſt mon crime...
Mais, Seigneur ... eſt-ce à vous à me le reprocher ?
Laiſſez à ma douleur le droit de s'épancher.
J'aimois, vous l'avez ſu ; votre haine obſtinée
Me força de choiſir une autre deſtinée.
Repouſſée à jamais de vos bras paternels,
Je me vis, malgré moi, liée à ces autels ;
Du plus cher des humains je reſtai ſéparée ;
Il eſt venu s'offrir à mon ame égarée ;
Vous ſavez ſi je l'aime ! ... Oſez me condamner :
Prononcez ; vos rigueurs doivent peu m'étonner ;
Mais n'accuſez que vous, ſi je vous déshonore.
Oui, j'ai voulu quitter ce ſéjour que j'abhorre,
Et rejetter un joug par vous-même impoſé ...
A cet eſpoir ſi cher le ciel s'eſt oppoſé.
Dans l'opprobre & les pleurs j'ai paſſé ma jeuneſſe ;
Mon ſort fut de combattre & de gémir ſans ceſſe.
Par vous, à tous les maux, mon cœur s'eſt vû réduit :
Leur terme eſt le tombeau ; votre main m'y conduit,
Et vos ordres bientôt vont m'y faire deſcendre....
Vos pleurs coulent... combien m'en vîtes-vous répandre,
Pour détourner des fers plus durs que le trépas !
Mon pere !.. non, Seigneur, vous ne le fûtes pas.
Mon pere, dans ſon ſein, m'eut offert un refuge ;
Vous fûtes mon tyran : vous devenez mon juge :

Ce titre à votre cœur défend de s'attendrir.

AURELE.

Grands Dieux!

ERICIE.

C'eſt vous, qui ſeul m'expoſez à périr.
De mes plaintes, Seigneur, ſouffrez la violence;
Votre fille, en mourant, ſe doit cette vengeance.
Elle attend le trépas, & reconnoît vos coups.
L'injuſtice a briſé tous les nœuds entre nous.
Sans doute l'amour ſeul à nos parens nous lie;
Leurs bienfaits ſont leurs droits ſur notre ame attendrie...
Mais vous, dont les froideurs n'ont pu ſe démentir,
Quels bienfaits de vos droits ſont venus m'avertir?
Vous, Seigneur, qui toujours à mes deſirs contraire,
Avez fait, en tout tems, diſparoître le pere?
Vous enfin, par qui ſeul je connus les malheurs,
Et dont je n'éprouvai jamais que les rigueurs.

AURELE.

Arrête... c'en eſt trop... dans mon ſort déplorable,
Ma fille... épargne-moi... ton pere fut coupable;
Tu l'es... il eſt puni de ſa ſévérité...
Ce reproche eſt affreux... mais il l'a mérité.
De mon ambition, fruit amer & funeſte!
Je me vis deux enfans... aucun d'eux ne me reſte.
J'ai préparé l'abyme où je vais te plonger,
Ericie... ah! mes pleurs ſauront bien te venger.
Ta voix, juſqu'à mon cœur retentit & m'accuſe...

(*Il va à elle.*)

A mes embraſſemens ma fille ſe refuſe!

ERICIE.

Mon pere... ah! dans quel tems me tendez-vous les bras ?
Vous me plaignez... je touche aux portes du trépas!
De mes jours presque éteints je vois la derniere heure ;
Une tombe, m'attend... il m'y jette & me pleure!..
Pleurs tardifs!.. qu'ai-je dit?.. Pardonnez mes fureurs ;
Je déchire votre ame, & j'aigris vos douleurs.
Votre fille rebelle & livrée au murmure,
Outrageoit à la fois les Dieux & la nature...
Mais leurs droits sont plus forts que mon emportement ;
Mon pere... pardonnez à mon égarement ;
J'ai voulu me venger... & je frémis de l'être.
Dans le sein paternel l'amour vient de renaître!..
Hélas!.. il fut un tems qu'il eut fait mon bonheur...
Je mourrai... j'interdis tout reproche à mon cœur.

SCENE IV.

AURELE, ERICIE, OSMIDE.

OSMIDE, *accourant avec précipitation, ayant entendu le dernier vers.*

Non, tu ne mourras point ; le pere d'Ericie,
Avant de prononcer, m'arrachera la vie.

AURELE.

Que vois-je ?

ERICIE.

Quel dessein te ramene en ces lieux ?
Une seconde fois, viens-tu braver les Dieux ?

OSMIDE.

Caché dans ces détours, prêt à tout entreprendre,
J'ai reconnu ta voix, & je viens te défendre.

(*A Aurele.*)

Regarde les effets de ta férocité,
Barbare !... sur moi seul tourne ta cruauté.
De ces fers, dont Vesta la retient enchaînée,
Je venois délivrer ta fille infortunée.
En vain, à mes efforts, elle opposoit l'autel ;
J'ai tout fait, tout tenté, je suis seul criminel.
Respecte ses destins ; que je sois ta victime.
Frappe, éteins dans mon sang la fureur qui m'a-
nime....
Est-ce le sentiment que tu dûs m'inspirer ?
Souviens-toi de quels traits, tu sus me déchirer.
De nos malheurs passés rappelle-toi l'image ;
Rappelle-toi sur-tout, qu'ils furent ton ouvrage,
Que tu m'as, de tout tems, à ta perte animé,
Que je te hais... tu sais si je t'aurois aimé !

ERICIE.

Arrête... Souviens-toi que je lui dois la vie...
Regarde sa douleur... elle le justifie.
Cruel ! pourquoi venir l'outrager, le braver,
Te perdre, t'exposer, périr sans me sauver ?
Mon pere... vous venez pour expier le crime...
. . . .

Vous ne vous trompez pas au choix de la victime;
C'eſt moi, qu'il faut punir... C'eſt mon égarement,
Qui m'a fait, à Veſta, préférer mon amant.
Hélas! il n'eut jamais conçu, ſans ma foibleſſe,
L'eſpoir de m'enlever au joug de la Déeſſe.
Je devois réſiſter... je n'ai point combattu.

AURELE *leur prenant les mains & pleurant.*

Mes enfans!...

OSMIDE *preſſant ſa main.*

Tu gémis!... Eh bien? que feras-tu?...
De tes yeux attendris, je vois couler des larmes;
Parle... tu peux, d'un mot, diſſiper mes allarmes.

(*Il quitte ſa main avec fureur.*)

Tu te tais!... je t'entends... elle eſt prête à périr!..
Tu l'ordonnes!... ce bras ſaura la ſecourir.
Rome de mes ayeux chérit toujours le zele;
Elle rappellera ce que j'ai fait pour elle.
Tu ſais ſi dans ſon ſein, Oſmide a des amis,
Si des Publicola, l'on aime encor les fils...
Je vis... je préviendrai cet affreux ſacrifice...
Tremble... Je vais...

ERICIE.

Demeure, & vois ton injuſtice.
Epargne ſa vieilleſſe: écoute-moi du moins;
Repouſſe un vain eſpoir. Je refuſe tes ſoins.
Les Dieux ont prononcé: mon pere en eſt l'organe.
Tu regnes ſur mon cœur: cet aveu me condamne.
Ma vie eſt à Veſta... je t'aime... je te perds...
Je vais finir des jours, que tu me rendois chers...
Oſmide... ſoumets-toi; réprime ta colere;

N'augmente pas mon crime, & respecte mon pere...
Chéris sa fille en lui; vis pour le consoler;
Plains-le, seche ses pleurs, ne les fais plus couler...
Sans doute je pourrois exiger davantage...
C'est pour toi que je meurs... j'ai besoin de courage..
Tu reçois mes adieux... Je ne te verrai plus.

(*Elle s'éloigne lentement.*)

OSMIDE *la suivant.*

(*Elle s'arrête, le regarde avec douleur, se détourne avec précipitation & s'en va.*)

Ericie!.. elle fuit... mes cris sont superflus....

SCENE V.

AURELE, OSMIDE.

OSMIDE, *revenant auprès d'Aurele, & avec emportement.*

Ecoute... ne crois pas que ma juste colere,
Si je perds Ericie, en respecte le pere.
Songe qu'en son amant, il lui reste un vengeur...
Mais que fais-je?.. où m'emporte une vaine fureur?
Est-ce ainsi qu'à son juge on demande une grace?..
Tu me vois à tes pieds abbaisser mon audace,
Et frémissant du coup qu'on est prêt à porter,
T'implorer pour des jours que tu dois respecter,
Pour ta fille... pour toi, descendre à la priere.
Pontife de nos Dieux, sois sensible... sois pere...

Tu pleures!... Ericie attend plus que des pleurs;
Agis, préviens sa perte, & calme mes terreurs.

AURELE.

Va, mon cœur m'a tout dit... mais mon ame
éperdue,
De ses devoirs affreux voit toute l'étendue.
Le pere ne peut plus se faire illusion...
Chargé de présider à la religion,
Il frémit... cet arrêt est un droit de sa place...
Il est armé du glaive! Il ne peut faire grace.

OSMIDE.

Quelle religion! quel devoir! quelle horreur!
Les Dieux commandent-ils le meurtre & la fureur?
Pour la religion tu prends ton zele impie...
Le cruel! il est pere, & c'est moi qui le prie!
Cet arrêt t'épouvante, & malgré ton effroi,
Tu pourrois prononcer!...

AURELE *pleurant.*

Osmide...

OSMIDE, *avec emportement.*

Laisse-moi.

Artisan de nos maux! tu vois quel précipice,
Sous ta fille & sous moi, creusa ton injustice,
Dans des tems plus heureux pourquoi me l'enlever?
Je devrois... le tems presse, & je dois la sauver.
Si c'est manquer aux Dieux, je prends sur moi le
crime.
Je puis à son malheur dérober la victime;
Jusqu'auprès d'Ericie un chemin m'est ouvert,
Tu peux y consentir: ta gloire est à couvert;

Différe feulement l'arrêt que tu dois rendre.
Je réponds de fes jours, fi tu veux le fufpendre.

AURELE *avec effort, & comme ranimant fa fermeté.*

Quel projet!.., où l'amour te va-t-il égarer?
Jeune homme... Ofmide... à qui viens-tu le déclarer?..
Dans le fond de mon cœur ton œil ne peut pas lire..
C'eft moi qui préparai le coup dont elle expire...
Ne joins pas le reproche à l'horreur où je fuis...
J'ai befoin de pitié... vois le peu que je puis.
Déjà dans le fénat les Pontifes fe rendent;
Je leur dois, fur le crime, un rapport qu'ils attendent...
Les loix n'admettent plus ni lenteur, ni délais...
La coupable elle-même accufe fes forfaits...
Le zele impatient preffe le facrifice...
On ne peut différer... Rome attend fon fupplice.

OSMIDE, *avec fureur.*

Son fupplice!... Ah! plutôt, que ces autels brifés
Tombent anéantis fous ces toîts embrafés!
Que de ce feu facré les flammes vengereffes
De l'injufte Vefta confument les prêtreffes!
Je n'écoute plus rien, & mon cœur furieux
Ofe, dans fes tranfports, défier tous les Dieux.
Oui, dût tomber, fur moi, leur foudre menaçante,
Rien ne peut m'empêcher de venger mon amante...
Que dis-je? la venger!... un foin plus important,
Celui de la fauver m'appelle en cet inftant..
Aurele, prends pitié des peines que j'endure,
Fais taire le Pontife, & cede à la nature.

(Il se jette à ses pieds.)

O mon pere !... tu l'es... tu n'oses rien tenter !
Quoi, le sort qui l'attend, ne peut t'épouvanter !
Tu pourras regarder ta fille gémissante,
S'avancer vers la tombe, y descendre vivante,
Pour la derniere fois portant sur toi les yeux,
Implorant, mais en vain, & son pere & les Dieux!
Tu pourras voir ses pleurs !... ils seront ton ouvrage..
La nature frémit à cette horrible image !..
Aurele !... quel spectacle !.. & tu le soutiendrois !..

(Aurele le regarde avec attendrissement, le releve, le regarde encore, & le quitte. Osmide reste seul.)

Il fuit !.. tout l'abandonne !.. & je le souffrirois !

(Après une petite pause.)

Je lui reste... Il suffit. Armons la violence ;
Rassemblons mes amis : qu'ils servent ma vengeance ;
Et la force à la main, revenons en ces lieux,
L'arracher au tombeau, malgré Rome & les Dieux.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

Le fond du Temple est ouvert ; il laisse voir une place qui fait partie de l'enceinte ; on y apperçoit un tertre élevé, qui est le tombeau destiné à Ericie ; l'ouverture est au dessus ; on remarque autour de larges pierres qui doivent servir à la fermer. La nuit est sur sa fin.

SCENE PREMIERE.

AURELE *seul ; il est dans l'accablement ; il s'avance sur la scene sans rien dire, leve les yeux au ciel, & recule d'horreur à l'aspect du tombeau.*

Quels apprêts ! .. ô Vesta ! la coupable est jugée..
J'ai prononcé l'arrêt... tu vas être vengée !
Nos Pontifes l'ont tous dévouée à la mort...
Pardonne-moi ces pleurs... je les dois à son sort.
En vain à s'affermir la nature s'essaye :
L'aspect de ce tombeau me confond & m'effraye.
Puis-je de mes devoirs soutenir la rigueur ?...

(*Il regarde de tous côtés avec inquiétude.*)

Osmide... quels souhaits ose former mon cœur ?
Je suis Juge, Romain, Pontife.... Je suis pere...

(*Rapidement, comme il s'étoit emporté malgré lui.*)

Il vit mes pleurs, il aime... il ſera téméraire.
Qu'il vienne, que ſes ſoins... je détourne les yeux...
Où vais-je m'égarer?... Je dois venger les Dieux...
Les venger.. ſur ma fille... ordonner ſon ſupplice!...

(*Il regarde encore.*)

Oſmide?.. Souhaiter, c'eſt être ſon complice.

(*Après un ſilence.*)

Ma fille... Ah! de quel œil pourrai-je t'annoncer
Le rigoureux arrêt que j'ai dû prononcer?...
A ſes yeux effrayés comment offrir la tombe?...
Grands Dieux!... ſoutenez-moi... je ſens que je ſuccombe.

(*Il s'appuye à un coin du théatre, & reſte plongé dans la douleur.*)

SCENE II.

AURELE, ERICIE.

ERICIE, *marche lentement & d'un air égaré.*

Où vais-je?... tout accroît les horreurs de mon ſort;
Chaque pas que je fais m'approche de la mort.

(*Elle s'avance vers ſon pere, qui tout occupé de ſa douleur, ne la voit point.*)

Seigneur... ſon trouble ajoute à ma peine mortelle...

J'ai retrouvé trop tard la bonté paternelle.

AURELE *sortant de sa rêverie, & l'appercevant ; avec un effort sur lui-même.*

C'est toi, ma fille !...

ERICIE *regarde son tombeau, se tourne vers son pere, & le lui montre.*

Ici, je dois donc expirer ?...
O mon pere !...

AURELE *en pleurant.*

Et c'est moi qui dois l'y préparer !...

(*Il retombe sur l'endroit où il étoit appuyé.*)

ERICIE.

Quelque espoir à mon cœur ne peut-il se permettre ?
Vos pleurs... C'en est donc fait ?... Je saurai me soumettre.
Mon sort, par le sénat, sans doute est confirmé ?...
Osmide... tout mon crime est de l'avoir aimé.
Que de maux cet amour a semé sur ma vie !
Mon pere... aux immortels qu'avoit fait Ericie ?...
Sans doute de vos ans j'empoisonne la fin...
Examinez les miens... quel en fut le destin ?
Ils se sont écoulés, dans cette triste enceinte,
Entre le désespoir, le dégoût, & la plainte
Vous le savez... voyez comment ils vont finir.

(*Aurele se releve, la regarde, pousse un gémissement, & retombe dans sa premiere situation.*)

Fermez l'œil sur mes pleurs ; ne songez qu'à punir ;
Repoussez, étouffez la nature éperdue...

Seigneur.... si vous l'aviez autrefois entendue,
Vous ne rempliriez pas ce ministere affreux;
Je vivrois pour Osmide... & vous seriez heureux...
Pardonnez... je m'égare... oui, mon ame interdite
Se livre trop sans doute au transport qui l'agite...
Je vous plains... j'aime Osmide... & je vais expirer!
Armez-vous de constance, osez me rassurer;
Dans ce moment fatal, soutenez Ericie.
Je ne crains point la mort... je crains l'ignominie.
En cédant à l'amour, j'ai respecté l'honneur;
Je suivois un époux, qui m'offroit le bonheur,
A qui mes premiers vœux avoient livré mon ame..
Cependant je péris dans ce supplice infâme,
Qui punit ces cœurs bas, dont les transports honteux
Trahirent à la fois eux-mêmes & les Dieux....
Ne distingue-t-on pas la foiblesse du crime?
Et de l'opinion serai-je la victime!

AURELE *se relevant, & marchant à grands pas en regardant au fond du théatre.*

Ah! ma fille!... espérons.. si le ciel... si mes vœux...

(*Avec douleur, avec effroi.*)

Quel crime!... quel espoir! que je suis malheureux!



SCENE III.

ARELIE, AURELE, ERICIE.

ARELIE.

Pontife, l'ombre fuit : on voit naître l'aurore ;
Des premiers feux du jour l'Orient se colore ;
Vesta n'est point vengée, & Rome est dans les pleurs !
Expiez le forfait, détournez nos malheurs ;
Que la coupable meure, & marche à son supplice ;
Que ce soit des Romains le premier sacrifice :
Que le Soleil levant, ramenant la clarté,
Retrouve à ces autels l'auguste pureté,
Et fournisse à nos soins une flamme nouvelle ;
Le crime est né dans l'ombre, il doit fuir avec elle.
La fête de Vesta pourra se célébrer :
Hâtons-en le moment : pourquoi le différer ?
Rendons sur-tout du ciel les vengeances publiques ;
Au peuple impatient qu'on ouvre ces portiques,
Soldats, veillez par-tout dans ces lieux révérés ;
Contenez les Romains ; Vestales, accourez.

(*Le fond du théatre se remplit ; les Vestales viennent avec les Pontifes ; les soldats répandus dans la place, écartent le peuple du tombeau.*)

ERICIE *jette les yeux sur cette foule, & les leve ensuite vers le ciel.*

J'approche donc du terme ! ô ciel ! .... ô mort terrible !

L'humanité frémit à ton aſpect horrible....
Je tombe, avant le tems, dans ton gouffre éternel.

AURELE, *regardant par-tout avec trouble.*

Dieux !... je dois étouffer un eſpoir criminel...
Faut-il vous obéir ?... Soutenez mon courage.

ARELIE *prenant un voile noir que lui apporte une Veſtale.*

Pontife, tout eſt prêt ; achevez votre ouvrage.
Que celle qu'au tombeau l'on vient de condamner,
N'y porte pas un nom qu'elle oſa profaner.
De ce voile ſacré dépouillez la rebelle ;
Que celui de la mort ſoit étendu ſur elle.

(*Elle remet le voile noir à Aurele. Pendant ce tems, d'autres Veſtales détachent le blanc que porte Ericie.*)

AURELE *prenant le voile noir.*

Quel office barbare !

ERICIE.

O moment douloureux !

(*Elle s'approche de ſon pere.*)

Seigneur....

(*Elle baiſſe la voix.*)

Vous frémiſſez !... tous ont ſur vous les yeux.
Achevez.... ce n'eſt pas le moment d'être pere,
C'eſt celui du pontife, & du juge ſévére.
Je vais porter mes pas dans ce tombeau cruel,..
C'eſt moi, qui dois pleurer... obéiſſez au ciel.

(*D'une voix plus baſſe encore.*)

Quand Oſmide..... où m'emporte un ſouvenir funeſte ?
Hélas ! dois-je à l'amour le moment qui me reſte ?

(*Elle baiſſe la tête ; Aurele leve le voile d'une main tremblante, & le laiſſe tomber ſur elle.*)

ARELIE *pendant qu'Ericie reçoit le voile.*

Raſſure par ta mort les Romains conſternés.
Que les maux, qu'ils craignoient, ſoient ſur toi détournés :
Que les Dieux ſeulement frappent ta tête impie.

ERICIE, *après avoir fait quelques pas, & ſe trouvant près d'Emire.*

Adieu, ma chere Emire.

EMIRE *l'arrêtant, & ſe jettant à ſes pieds.*

Ah ! je vous ai trahie,
Et mon zele indiſcret a fait votre malheur.

ERICIE *la relevant & l'embraſſant.*

Voyez ſi ce ſéjour eſt celui du bonheur.

(*Elle lui montre le tombeau.*)

C'eſt-là que me conduit un inſtant de foibleſſe.

(*Se tournant vers les Veſtales.*)

Pour la triſte Ericie implorez la Déeſſe.

(*Elle regarde ſon tombeau ; la foule du peuple s'empreſſe autour ; les ſoldats qui l'en tiennent à une certaine diſtance, ſont rangés en haie, & laiſſent un paſſage libre au milieu d'eux.*)

C'eſt donc là mon chemin !

(Elle détourne la tête avec horreur, & marche lentement vers le lieu de sa sépulture.)

ARELIE.

Ainsi puisse expirer,
Celle qui parmi nous osera s'égarer.
Vestales, que les loix enchaînent dans ce temple,
Des vengeances du ciel vous voyez un exemple;
Qu'il soit toujours présent à vos yeux effrayés;
Adorez la Déesse, & tremblez à ses pieds.

AURELE *porte les yeux sur le tombeau, y voit sa fille qui en envisage la profondeur avec effroi. Il se détourne, & s'appuie sur un Pontife.*

Ah! Dieux!

ERICIE.

C'est donc ici que je vais cesser d'être,
D'aimer!.. pardonne, ô ciel! je t'offense peut-être;
Mais que ma gloire en toi retrouve un protecteur;
Et quand tu me punis, rends justice à mon cœur;
Il ne s'est point trahi: Romains, Prêtres, Vestales,
J'en atteste les Dieux des rives infernales!
Dans l'état où je suis, on n'en impose pas;
Entre la mort & moi, je ne vois plus qu'un pas...
Mais souffrez qu'en mourant il m'échappe une plainte,
Il n'est plus d'intérêts, d'égards, ni de contrainte;
Des vains ménagemens déchirant le bandeau,
La vérité s'assied sur le bord du tombeau,
Et se montre sans voile à l'œil qui la contemple.
Quand le sort, malgré moi, m'amena dans ce temple,
Vestales, répondez: vous vîtes mes dégoûts;
De ce séjour alors que ne m'écartiez-vous?

Loin de me repousser, vous serrâtes ma chaîne!
Depuis ce jour fatal gémissant de ma peine,
Implorant un appui que je ne trouvois pas,
Je recourois à vous... m'ouvrites-vous les bras?
Vous ne m'entreteniez que des loix redoutables,
Qui plongent au tombeau les prêtresses coupables;
Le zele sans pitié ne sut que m'effrayer,
Et condamner mes pleurs qu'il devoit essuyer.
Criminelle, en effet, de peur de le paroître,
Je vous cachai mon trouble, & l'augmentai peut-être....
Vos soins compatissans auroient pu me guérir:
Je ne les obtins point... vous me voyez mourir.
Ah! puissiez-vous au moins, plaignant mes destinées,
N'ouvrir plus votre temple à des infortunées!
Je vous pardonne tout. Vesta, vois mes remords!
Que je n'emporte point ton courroux chez les morts.

(Elle abaisse son voile, & s'avance lentement vers l'ouverture de son tombeau).

SCENE DERNIERE.

Les Acteurs précédens, OSMIDE, *avec une troupe de Romains armés.*

OSMIDE, *suivi d'une troupe, le fer à la main, & se faisant un passage à travers le peuple.*

Fuyez.

ARELIE, *allant au-devant de lui.*

Jusqu'en ce lieu, quel profane s'empresse?
Pourquoi ce fer?..

OSMIDE.

(*A Aurele*). (*A Arelie.*)

Fremis ... & vous, tremblez, Prêtreſſe...
Rendez-moi... Dieux! .. que vois-je ? ..

(*Il apperçoit Ericie ſur ſon tombeau, vole à elle, la prend dans ſes bras au moment qu'elle a déjà un pied dans la tombe, & qu'elle leve l'autre pour y deſcendre*).

Arrête ...

ERICIE *effrayée, & tombant appuyée ſur la pierre qui doit fermer ſon tombeau.*

Où ſuis-je ? .. ô cieux!

(*Elle reſte ſans connoiſſance*).

OSMIDE, *avec tranſport.*

Regarde ces amis que j'amene en ces lieux;
Ils viennent ſeconder mon amour ou ma rage...
Ne crains plus les fureurs d'un zele qui t'outrage;

(*S'adreſſant au peuple*).

Oſmide eſt avec toi. Pour l'immoler, Romains,
Avant tout, dans mon ſang il faut tremper vos mains;
Je n'abandonne plus la victime tremblante;
Je viens ſur ce tombeau réclamer mon amante,
Mon épouſe... à mes bras, vous devez la livrer.
C'eſt moi qui de ce temple ai voulu la tirer.
Ne me reprochez point de trahir la Déeſſe;
J'ai reçu le premier ſes vœux & ſa tendreſſe;
Veſta la retenoit ſous de ſéveres loix;
Elle m'appartenoit... je fais valoir mes droits:
En eſt-il de plus ſaints ? Je l'adore, elle m'aime...

Pontife, réponds-moi, j'en appelle à toi-même.
Tu vis former nos nœuds ; ton orgueil les rompit ;
Pour élever un fils, ta main nous désunit...
O Romains, connoissez son ame toute entiere,
Empêchez le forfait... le barbare est son pere !

ARELIE.

Son pere ! (*Tous marquent de l'étonnement*).

OSMIDE.

Le cruel l'arracha de mes bras ;
C'est lui qui dans ce jour ordonne son trépas...
Elle ne mourra point ; ma tendresse & mon zele
Viennent briser des fers appesantis sur elle :
La tirer des horreurs de la captivité.
Est-ce un crime en ces lieux d'aimer la liberté ?
Interrogez les loix que respecte le Tybre :
Le premier vœu de l'homme est celui d'être libre.
Quel serment à ce vœu peut jamais déroger ?
Ceux qu'imposa la force ont-ils pu l'abroger ?
Est-ce offenser le ciel, & se rendre coupable,
Que de briser un joug, un joug insupportable ?
Les Dieux se plaisent-ils à causer nos tourmens,
A voir nos pleurs, nos cris & nos gémissemens ?
Entassent-ils sur nous les fers & les entraves ?
Nous sommes leurs enfans, & non pas leurs esclaves.

ARELIE, *avec une espece d'horreur.*

Dieux ! votre bras sur lui ne s'appésantit pas !
Peuple, vengez...

OSMIDE *à ses amis, qui retiennent le peuple prêt à s'ébranler.*

Amis... je marche sur vos pas ;

(*Au peuple*).

Secondez-moi ... Romains, arrêtez, ou ma rage
Dans ce temple odieux va porter le carnage;
Je pourſuivrai vos jours devant ces Dieux cruels,
Dieux avides des pleurs & du ſang des mortels!
Si c'eſt en le verſant qu'on parvient à leur plaire,
S'il en faut à Veſta ... je vais la ſatisfaire ...
Quels Dieux, dont le pouvoir prompt à les accabler,
Opprime les humains qu'ils devroient conſoler!
Qui veulent voir le ſang ſouiller leur ſanctuaire,
Et dont le repentir n'éteint point la colere!
Je déteſte des Dieux par la crainte adorés,
Enfantés par l'erreur, par le meurtre honorés ...
Dut Veſta, dans l'inſtant, ouvrir ſous moi la terre,
Je ne reconnois plus que le Dieu de la guerre...
C'eſt celui des Romains; par lui ſeul l'Univers
Promis à leur pouvoir, doit tomber dans leurs fers...
Mars ne demande point la perte d'Ericie.
Elle m'aime, eſt-ce un droit pour lui ravir la vie?
On verra donc toujours la ſuperſtition
Déshonorer les Dieux & la religion!
Sous de vains préjugés la raiſon avilie,
L'homme en proie à l'erreur, l'humanité trahie!
Quel aſyle eſpérer auprès des immortels,
Si la mort eſt placée à côté des autels!
Eſt-ce donc à la crainte à dicter nos hommages?
Ah! laiſſez-leur le ſoin de venger leurs outrages;
Lorſque vous puniſſez, ils pourroient pardonner;
Songez qu'à les prier l'homme doit ſe borner.

(*A Ericie*).

Mais c'eſt trop m'arrêter; viens, ſuis-moi; mon courage,

A travers ces Romains, va t'ouvrir un paſſage.

ERICIE.

Laiſſe-moi; crains ces Dieux que tu viens d'outrager.

OSMIDE.

Sois à moi; viens; après ils peuvent ſe venger.
Ici, malgré ces Dieux, il faut que je t'obtienne;
Tu reçois ma promeſſe, & j'exige la tienne.
Tu ſeras mon épouſe... A la face du ciel,
Sur ce tombeau j'en fais le ſerment ſolemnel;
Rien ne peut de mon ſort ſéparer ce que j'aime:
J'en atteſte l'Amour, tous les Dieux, Veſta même.

ERICIE.

Arrête... & que peux-tu? .. laiſſe ces lieux en paix...
Et l'Amour & Veſta vont être ſatisfaits.
Vois ce peuple frémir... demander mon ſupplice...
Tu n'as que ſuſpendu ce fatal ſacrifice.
Romains, prêtres, voici cet amant adoré,
A mes devoirs, à Rome, à Veſta préféré;
A lui ſeul de mes ans j'ai conſacré l'aurore...
Et mon dernier ſoupir pour lui s'exhale encore.
Mes fers tombent... ce jour me rend ma liberté.

(*Se tournant vers Oſmide*).

O toi, qui regnes ſeul ſur ce cœur agité...
Tu demandes ma main... la voilà...

(*Elle ſe jette ſur le poignard d'Oſmide, s'en frappe, & lui tend la main en diſant*):

Prends...

OSMIDE.

O crime!

Dieux barbares! ... prenez encore une victime.

Il lui arrache le poignard, & se tue; Aurele accablé, s'appuie sur un Pontife; le peuple & les soldats montrent de la douleur & de la pitié; les Pontifes & les Vestales, de l'horreur & de l'effroi.

Fin du troisieme & dernier Acte.

On a fait ſur le rôle d'Aurele une objection qui demande peut-être une réponſe ; elle trouve naturellement ſa place à la ſuite de ce Drame. Quelques perſonnes ont trouvé qu'il n'agiſſoit pas aſſez. Elles prétendent qu'il devoit parler davantage dans le dernier Acte. Sa ſituation lui permet-elle de longs diſcours ? Coupable du malheur de ſa fille, forcé de la condamner, déchiré par ſes remords, reſpectant ſa religion, quelque terrible que ſoit le ſacrifice qu'elle lui impoſe, il n'eſt plus dans le cas de raiſonner ; pleurer & obéir, voilà tout ce qu'il peut faire. On aura beau dire que ce perſonnage n'eſt poinr théatral ; on répondra qu'il en eſt plus naturel ; c'eſt à l'acteur à faire ce rôle, à varier les marques de ſa douleur, à peindre par ſes regards, par ſon accablement, ce que la parole ne peut exprimer. Les Auteurs ne veulent rien laiſſer à faire au comédien ; de-là nos pieces froides & monotones, où la douleur ne ceſſe de bavarder. Un coup d'œil, un geſte, un gémiſſement valent ſouvent mieux que le diſcours le plus éloquent. Laiſſons ſa partie à l'acteur ; nos pieces ſeront plus vraies, & le ſpectacle nous fera plus de plaiſir. Qu'il ſoit permis d'apporter un exemple. Tranſportons ſur la ſcene le dénouement d'*Iphigénie*.

On arrache cette jeune princeſſe des bras de ſa mere ; Clytemneſtre s'élance après elle, ſe précipite au milieu des ſoldats ; ceux-ci s'oppoſent à ſon paſ-

ſage, l'arrêtent malgré elle ; ſes cris s'entendent dans l'éloignement. Le fond du théatre ouvert, laiſſe voir la mer & la flotte qui n'attend que les vents pour partir. Les apprêts du ſacrifice ſont diſpoſés ſur le rivage. Agamemnon accablé voit ſa fille conduite à l'autel ; l'armée entiere aſſemblée, regardant partout avec une curioſité avide, & une pitié féroce que l'impatience de voler à Troye l'empêche d'écouter ; la victime tremblante ſe ſoumettant à ſon ſort, & laiſſant cependant couler quelques larmes ; Achille ſeul embraſſant ſa défenſe, réſiſtant aux efforts des Grecs, & défiant à la fois Chalchas, Ulyſſe, l'armée & les Dieux ; quel ſpectacle, quel tableau entre les mains de Racine ! Que dira le pere dans ce moment ? Inventez de beaux diſcours, mettez-y tout le pathétique poſſible ; qu'ils ſeront froids ! Il faudra toujours en revenir à l'idée du peintre. Si elle n'eſt qu'adroite, ſi elle décele même la médiocrité de l'artiſte qui n'a pas ſu tirer parti du plus beau moment qui pouvoit s'offrir à ſon pinceau, puiſque la douleur ſe manifeſte à l'extérieur, & peut être ſaiſie par l'art, elle ſera naturelle, ſublime & vraie dans le poëte. Celui-ci n'étendra pas un voile ſur le viſage d'Agamemnon. Si l'acteur a de l'ame & de la ſenſibilité, ſa douleur muette me déchirera le cœur ; je croirai aſſiſter au ſacrifice ; & de beaux vers diſſipant l'illuſion, me feroient ſouvenir que je ſuis à la comédie.

Racine, dira-t-on, n'a mis ce ſpectacle qu'en récit ; il craignoit qu'Agamemnon ne jouât un foible

rôle dans cette ſituation. Ne lui prêtez pas vos craintes ; ne jugez pas de ſes raiſons d'après vos idées. La ſcene de ſon tems ne comportoit pas un tableau ſi vaſte & ſi magnifique ; on n'avoit point encore appris à ce grand homme à s'écarter de la regle ſévere de l'unité de lieu ; il n'eût peut-être pas oſé ſe permettre au milieu d'un acte, de faire paſſer ſes perſonnages de la tente d'Agamemnon au lieu du ſacrifice. Si le chef des Grecs eût dû parler alors, qui pouvoit lui prêter plus d'éloquence ? Mais Racine ſentoit trop vivement pour en faire un diſcoureur.

Lorſque l'on jetta ces réflexions ſur le papier, on ne prétendoit pas que l'idée de voiler Agamemnon fut un trait de génie ; on ne le prétend point encore. Un artiſte célebre, celui qui a été appellé en Ruſſie pour exécuter la ſtatue de Pierre le Grand, M. Falconnet, qui a écrit ſur ſon art avec ſuccès, a comparé quelque part ce voile du peintre au ſilence qu'un poëte feroit garder à ſon perſonnage dans une ſituation pathétique, & qui diroit pour s'excuſer, *que les ſentimens de ce perſonnage ſont au deſſus de tout ce qu'il peut dire.* On a oppoſé ce prétendu raiſonnement à ce qu'on vient de lire. Mais eſt-ce avec juſtice ? On confond les ſituations & les genres, & l'on prête une abſurdité à M. Falconnet. Ce grand artiſte, perſuadé qu'il faut montrer Agamemnon, & que c'eſt au génie à le montrer, doit l'être également que le génie ne le fera jamais parler, parce qu'il n'y a point de génie hors de la vérité, & que les profondes douleurs en ſe manifeſtant ſur le viſage, ne ſe montrent

point dans le diſcours. Elles ſont muettes ; & ſi elles s'annoncent encore autrement, ce n'eſt que par de gémiſſemens & des cris.



LOREDAN,

DRAME EN QUATRE ACTES, EN VERS.



PRÉFACE
DE
LOREDAN.

Un Auteur qui débute dans la carriere difficile du théatre, ne reçoit d'encouragemens que de ses succès; le choix du sujet y influe beaucoup. Je crus en avoir fait un heureux dans celui de la *Vestale*; l'allusion qu'il offroit étoit une nouveauté qui pouvoit disposer les spectateurs en faveur de l'ouvrage. Je m'attachai en conséquence à montrer bien clairement le voile & la guimpe sous le costume de Vesta.

Il y avoit peut-être de l'adresse dans ce choix de la part d'un Auteur qui connoît l'insuffisance de ses talens, & à qui il doit être permis de prendre ses avantages. J'en attendois beaucoup; des circonstances singulieres, & je puis ajouter, uniques, déconcerterent mes espérances; c'est une anecdote à joindre à l'histoire du théatre en 1767; elle est trop connue pour la rappeller ici; la *Vestale* fut proscrite.

Découragé par cet événement, je n'osai point entreprendre d'exécuter d'autres plans que j'avois tout prêts, & qui sont peut-être aussi neufs, aussi intéressants & d'un but moral aussi utile. Les obstacles que j'avois éprouvés m'en firent craindre de nouveaux. Il auroit été sans doute aisé de choisir des sujets qui

n'y fuſſent point expoſés ; mais alors il auroit fallu marcher de mes propres forces, ſans être étayé par le ſujet même.

Le ſuccès de la plupart des pieces du jour me détermina, en attendant des tems plus heureux, à m'eſſayer dans le nouveau genre à la mode, comme le plus facile. Il eſt plus aiſé de remuer fortement & d'effrayer, que d'exciter une émotion douce, & de la ſoutenir. Un épiſode bien noir, bien atroce d'un des derniers romans de l'abbé Prevoſt, me fournit le ſujet que je cherchois ; il n'étoit ſans doute échappé juſqu'alors à nos *Drammatiſtes*, qu'à cauſe de la difficulté de le rapprocher de la regle des unités ; je crus trouver le moyen de la vaincre, & j'entrepris *Loredan*.

Je commence, comme l'on voit, par paſſer condamnation ſur le genre même, contre lequel je me ſuis élevé ſouvent, & qui n'eſt aſſurément pas le bon genre que nos maîtres ont fixé. La terreur ne doit point excéder les bornes qui la ſéparent de l'horreur ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour écarter cette derniere, & je n'y ai pas toujours réuſſi.

A l'égard du nombre d'actes, une piece en quatre n'eſt point une nouveauté ; il y en a quelques exemples ; mais ils ſont oubliés, & il eſt inutile de les rappeller, parce qu'ils ne font pas autorité. On pourroit élever quelques doutes ſur la diſtribution des pieces Grecques en cinq actes, qui paroît avoir été faite après coup. Le chœur qui ne quitte point la ſcene, les lie les uns aux autres ; & ſi toutes les fois qu'il y eſt ſeul à s'entretenir de ce qui s'eſt paſſé, & dans l'inquiétude

de ce qui arrivera, il doit y avoir une diviſion; quelques drames auront moins de cinq actes, & d'autres en auront ſix ou ſept.

L'uſage a fait une regle de la diviſion en cinq; nos grands maîtres s'y ſont ſoumis; mais ces grands maîtres avoient dans leur génie des reſſources que je n'ai point. Mon deſſein n'a pas été de me diſtinguer par une nouveauté. J'avouerai mon ſecret avec franchiſe; je n'ai pu faire plus de quatre actes; & j'ai mieux aimé me borner à remplir ſimplement ce nombre, que de m'expoſer à en faire un cinquieme, & peut-être cinq mauvais.

Je n'entreprendrai point de juſtifier les défauts de cette tragédie, drame, ou ce que l'on voudra. Sans parler de l'exécution, le fond même du ſujet en offre pluſieurs. La jalouſie d'Ottobon, l'amour éternel d'Almérini pour une femme qui n'eſt plus jeune, puiſqu'elle a un grand enfant, ne paroiſſent pas bien naturels: ce ſont cependant cette jalouſie & cet amour qui amenent toutes les ſituations de la piece. J'y ai joint la rivalité d'ambition, comme un motif propre à rendre plus actif l'eſprit de vengeance; j'ai cherché encore un fondement dans le lieu même où j'ai placé la ſcene. Je n'ai pas ôté le défaut; je l'ai pallié.

Je ne me diſſimule pas la foibleſſe du rôle de Léonor; on auroit pu s'en paſſer. Il ſe préſenta à mon eſprit lorſque je jettai mon plan. Je crus rendre *Loredan* plus intéreſſant en multipliant autour de lui les liens qui pouvoient l'attacher à la vie; mais dans l'exé-

cution, je négligeai ce rôle, ſans m'en appercevoir. Les ſituations lugubres qui ſe preſſoient les unes les autres m'emporterent, & m'occuperent uniquement. C'étoit le ſentiment, ou une ſorte d'inſtinct, ſi l'on veut, qui m'avertiſſoit que l'amour ne pouvoit paroître que foible au milieu de ces ſituations. Je ne le reconnus que quand l'ouvrage fut fini. Je ſongeai alors à retrancher ce perſonnage, qui n'ajoutoit rien à l'intérêt; mais il eût fallu un travail qui me fit peur. Léonor avoit trouvé une place dans le premier acte; elle tenoit à l'expoſition qu'elle préparoit, & je n'eus pas le courage de la ſupprimer. J'oſerai le dire : je crois l'expoſition de *Loredan* heureuſe; elle eſt en action; le crime d'Ottobon eſt annoncé au moment où il a été commis; l'intervalle de quelques mois ou même de quelques jours qui ſe feroient écoulés, auroit jetté de la froideur, & le récit, au lieu d'intéreſſer, n'auroit été qu'horrible & révoltant. Les remords d'Ottobon ſont plus vifs, & en déteſtant les effets de ſa barbarie, on le plaint.

J'ai dit que je croyois être parvenu à rapprocher un peu le ſujet de la regle des unités; celle de tems eſt obſervée; quant à celle de lieu, elle ne l'eſt pas à la rigueur; je l'ai étendue à toute une ville. C'eſt une liberté ſans doute, qui n'eſt cependant pas ſans exemple, & qui pourroit être juſtifiée; mais ce n'eſt pas ici le lieu de le faire. Ce n'eſt point une poétique que j'écris, c'eſt une préface. D'ailleurs, que dirois-je de neuf ? Et que contiennent de neuf ces poétiques préliminaires, aujourd'hui ſi communes,

ſinon des regles nouvelles ou d'anciennes retournées pour excuſer des licences ou des défauts ? La plupart généraliſent ce qui devroit être particulariſé, & font des regles mêmes de ce qui, dans certains cas, ne peut être qu'une exception aux regles.

J'aurois bien des fautes encore à relever dans cette piece ; mais il eſt inutile de me charger d'un ſoin que mes lecteurs prendront volontiers. Je préviendrai ſeulement une objection ; elle regarde le lieu où j'ai placé la ſcene.

L'uſage Vénitien, en général, n'eſt point de condamner à mort des patriciens, ou du moins de les faire mourir publiquement ; on craindroit de diminuer le reſpect du peuple pour la nobleſſe qui gouverne. On les punit ordinairement par la priſon ; & ſi on les fait périr, c'eſt en ſecret. L'ariſtocratie a porté cette loi, qui laiſſe après elle à la jeune nobleſſe l'eſpoir de l'impunité ; on en connoît les conſéquences, & la ſaine politique & la philoſophie l'ont appréciée. Il y a eu peu d'exceptions ; mais il y en a eu ; & elles me juſtifient. On obſervera en paſſant, que ces patriciens ſi fiers & ſi avares de leur ſang, ont fait couper la tête à un de leurs doges, & que tous les ans ils font promener en cérémonie ſes ſucceſſeurs ſur le lieu de l'exécution.

Je dois ajouter encore ici que l'on ne reconnoîtra pas dans cette piece le coſtume terrible du conſeil des Dix, le tribunal le plus redoutable & un des plus myſtérieux qui exiſtent. Celui qui a le malheur de tomber entre les mains de ce tribunal ſuprême,

ne voit plus ni ſes parens ni ſes amis, à moins qu'il ne ſoit renvoyé abſous. Les membres du Conſeil n'ont même aucun commerce avec eux. Ce défaut de coſtume qui ſeroit ſenti vivement en Italie, le ſera moins en France, où les lecteurs en général, connoiſſant peu ce tribunal, le rapprocheront des nôtres. Ils ſuppoſeront ce qui arrive ſouvent ailleurs, qu'on peut adoucir quelque choſe de l'appareil terrible qui l'environne, en faveur de *Loredan*, pour qui j'ai tâché d'intéreſſer, qui, avant de paroître en coupable devant le Conſeil, y a ſiégé lui-même, & qui voit ſes égaux, ſes collegues, ſes amis dans ſes juges. La plupart des tribunaux ſont moins redoutables. Le rang, la faveur, la fortune même du coupable lui font ſouvent obtenir des égards & des ménagemens qu'on n'accorderoit pas à d'autres. Je me ſuis écarté de la vérité; mais je ne crois pas avoir bleſſé la vraiſemblance; il eût été aiſé d'éviter cette objection, en changeant le lieu de la ſcene (1). Le motif qui m'a d'abord porté à la placer à Veniſe, c'eſt que cette république eſt une des premieres de l'Europe;

---

(1) C'eſt ce qu'a fait M. le Marquis François Albergati Capacelli; en traduiſant ma piece à Veniſe, & voulant la faire repréſenter dans cette ville, il a été obligé de changer les noms des perſonnages, & il a placé la ſcene à Savonne. J'ajouterai ici que ſa traduction fut jouée à Veniſe, dans la même ſemaine que l'original le fut à Paris, & qu'elle y fut plus heureuſe. Je puis, ſans tirer vanité de ce fait, le remarquer en paſſant comme une ſingularité.

on connoît ſon antiquité, ſa célébrité, ſon ancienne puiſſance ; on ſait ce qu'eſt ſa nobleſſe. En y faiſant naître mes perſonnages, j'ai voulu les ennoblir, & les rapprocher par-là de ceux de la tragédie, où l'on exige que l'action offre de grands intérêts, & où l'uſage donne encore ce nom de grands intérêts aux intérêts particuliers & perſonnels des princes. Le rang des perſonnages eſt quelquefois la ſeule choſe qui diſtingue la tragédie du drame.

Les auteurs qui ſe plaignent des dégoûts attachés au théatre, n'en ont peut-être pas eſſuyé autant que moi. Cette tragédie date ſa réception du mois de Septembre 1769 ; elle a, comme on le voit, attendu long-temps ſon tour (1) ; elle a été retardée par une multitude de circonſtances qui ſe ſont réunies ſucceſſivement, & parmi leſquelles je ne compte pas mon éloignement de Paris (2). Qu'on me permette un court détail.

Au commencement de 1774, on ſe diſpoſoit enfin à jouer cette piece, lorſqu'on crut les conjonc-

---

(1) *Loredan* fut repréſenté pour la premiere & la derniere fois le 19 Février 1776. Le public accueillit mal un genre que je ne puis le blâmer d'avoir mal reçu. Il le goûtoit encore, lorſque *Loredan* fut compoſé ; & peut-être alors eût-il réuſſi, s'il eut été donné. Je n'en aurois pas cru le genre meilleur ; on en peut juger par ma préface, qui étoit faite avant la repréſentation.

(2) J'en étois alors à cent lieues, & abſent depuis près de ſix ans. Je n'y revins que quelques mois après la repréſentation de *Loredan*.

tures favorables pour une autre, à laquelle on donna la préférence, & que les événemens même qu'on avoit cru lui être favorables, empêcherent de repréſenter. *Loredan* dont elle avoit pris la place, ſans pouvoir en profiter, renvoyé après Pâques, fut remis encore à l'hiver ſuivant, par le malheur qui mit la France en deuil. L'hiver arriva : une piece charmante, déjà connue par l'impreſſion, & dont le mérite aſſurément juſtifie la préférence qu'on lui donna, (*La partie de chaſſe de Henri IV*,) paſſa, & conduiſit juſqu'au commencement de 1775. Des ordres ſupérieurs & reſpectables firent donner enſuite une autre nouveauté, (*Albert I.*) Celle qui avoit occaſionné le premier retard ſans en jouir, (*Le Barbier de Séville*,) paſſa encore ; & les remiſes ne finirent pas là.

Les obſtacles ne ſe ſont peut-être jamais préſentés en ſi grand nombre & ſi conſtamment. Ils ont été précédés par un événement d'un autre genre, mais qui n'eſt pas nouveau ; je veux parler de la publication d'un drame puiſé dans la même ſource, & qui parut au commencement de 1774, dans le temps où l'on parloit de mettre *Loredan* à l'étude. Cette circonſtance & les marques ſenſibles de précipitation que porte ce drame, annoncent un Auteur qui vouloit dévancer, & qui craignoit d'être dévancé. Il y a long-temps qu'il a accoutumé le public à voir les mêmes ſujets traités en même tems, par des mains différentes ; ceux dont l'invention eſt à autrui, ſont aſſurément à quiconque les cherche & s'en ſaiſit ; le roman de l'abbé Prevoſt pouvoit tomber entre

ſes mains comme dans les miennes ; mille autres encore pouvoient en tirer ce ſujet ; ils auroient pu ſeulement mieux choiſir leur temps pour le faire paroître. Au reſte, MM. Du Belloy, Dorat, Lemierre, &c. ont donné un exemple que je ſuivrai. Je ne répondrai pas même à la note qui termine la préface du drame ; ceux qui en connoiſſent l'Auteur, & qui me connoiſſent, ont apprécié ſon procédé. Ceux qui ne nous connoiſſent ni l'un ni l'autre, ont les deux pieces ſous les yeux ; qu'ils les comparent, & qu'ils jugent.



ACTEURS.

OTTOBON, *noble Vénitien.*

LOREDAN, *son fils, membre du conseil des Dix.*

CONTARINI, *Président du conseil des Dix.*

LEONOR PRIULI, *destinée à Loredan.*

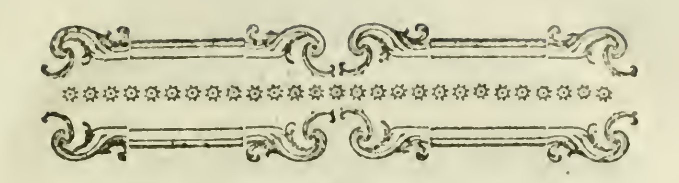
FINGAL, *ancien serviteur attaché à Ottobon.*

UN GEOLIER.

LES MEMBRES DU CONSEIL DES DIX.

SOLDATS.

La scene est à Venise.



LOREDAN,

DRAME.

ACTE I.

Le théatre repréſente l'appartement d'Ottobon ; il eſt tendu de noir ; on remarque dans le fond une penduie enveloppée d'un crépe ; tous les meubles portent des marques de deuil.

SCENE I.

OTTOBON *ſeul ; il eſt en grand deuil, aſſis auprès d'une table couverte d'un tapis noir, & ſur laquelle ſont pluſieurs lettres & une caſſette, d'où elles ont été tirées. Il eſt dans l'accablement & dans le déſordre d'un homme qui a paſſé la nuit ſans repoſer.*

Le jour paroît enfin ! Le ſilence & la nuit
Ont encore augmenté le trouble qui me ſuit.

(*Il regarde les lettres, & se leve*).

Ces coupables écrits, garants de mon outrage,
Ont pourtant à mes yeux justifié ma rage...
Elle l'est... la perfide est déjà chez les morts;
C'est l'honneur qui l'immole... & je sens des remords!

(*Il se promene d'un air agité; ses yeux distraits s'arrêtent sur la pendule; il les en retire avec un secret frémissement*).

Six heures!... c'est l'instant où Venise étonnée,
Voit porter au tombeau ma femme infortunée!
Mon fils suit le cercueil... que lui dirai-je? ô cieux!
Cette nuit même, il est arrivé dans ces lieux,
Empressé de revoir son amante & sa mere!...
Ses cris ont retenti dans le cœur de son pere!

(*Il se tait, se promene encore, & paroît plus agité*).

Malheureux!... qui m'eut dit qu'enfin Almerini
Attendriroit un jour la fiere Priuli?...
Mon épouse!... autrefois il fut méprisé d'elle...
Sexe ingrat!.. & mon cœur pleure encor l'infidelle!
Je sens que je l'aimois!.. Combien de fois, hélas!
La parjure, en ces lieux, s'empressa sur mes pas!
Je ne l'y verrai plus... ces lugubres parures,
Cet appareil, ce deuil... tout rouvre mes blessures...

(*Avec effort*).

N'y pensons plus... lisons ces écrits odieux;
Qu'ils calment...

(*Appercevant Léonor, & fermant la cassette avec précipitation.*)

Leonor!... cachons-les à ses yeux.

Parente

Parente de l'ingrate, & dans ſa confidence,
Peut-être elle connoit ſon crime & ma vengeance.

SCENE II.

OTTOBON, LEONOR.

LEONOR.

Quel moment ! ô ma mere ! .. il n'eſt donc plus d'eſpoir !
La tombe s'eſt ouverte, & va la recevoir !

OTTOBON.

Que fait mon fils ?

LEONOR.

Pleurant une perte ſi chere ;
Il fuit, en gémiſſant, la pompe funéraire.

(*Avec la plus vive douleur*).

On l'emporte à l'inſtant de ce triſte palais,
Seigneur . . . je viens mêler mes pleurs à vos regrets.

OTTOBON *ſe détournant, & en lui-même.*

Des pleurs ! .. dois-je en répandre en ſongeant à l'offenſe ?

LEONOR.

Sa bonté généreuſe éleva mon enfance.
Quelle mere ! .. à ſes ſoins je dois un nom ſi doux.
Elle me deſtinoit votre fils pour époux . . .

Loredan éloigné, mais sûr de ma conſtance,
Revenoit dans Veniſe après ſix mois d'abſence...
Quel ſpectacle a-t-il vu dans ce palais? un deuil,
Une pompe funebre, & ſa mere au cercueil!

OTTOBON, *en lui-même.*

Voilà ce que j'ai craint ... qu'ai-je fait?.. ah, barbare!

LEONOR.

Au lieu de notre hymen, quelle fête on prépare!
Ah, ſi vous l'aviez vu, pleurant, épouvanté
D'un malheur ſi terrible & ſi précipité,
S'approcher, s'écrier d'une voix affoiblie:
» La voilà donc, hélas, cette mere chérie!..
» A ſon fils qui l'appelle, elle ne répond plus «!
Je l'ai vu détourner ſon œil triſte & confus,
Accuſer par ſes pleurs le ciel qui l'a ravie,
Et tomber à côté ſans couleur & ſans vie.

OTTOBON.

Mon fils!..

LEONOR.

Il a repris l'uſage de ſes ſens...
Que ſes pleurs, ſes regrets étoient attendriſſans!
Vos maux qu'il ſe peignoit, renouvelloient ſes larmes.

OTTOBON *accablé.*

(*Avec terreur*).

Tout augmente mon trouble... Auteur de mes alarmes,
Quel triomphe pour toi, perfide Almerini!

LEONOR.

Quel nom prononcez-vous?.. ô ciel!..

OTTOBON *égaré, & avec une douleur farouche.*

(*Vivement*). Mon ennemi !..

Il doit pleurer ſans doute ... il ſoupiroit pour elle.

LEONOR.

Mais elle rejeta ſa flamme criminelle ...

OTTOBON.

Oui, je vis préférer ma tendreſſe & mes feux ;
Mon rival dédaigné fut témoin de nos nœuds...
Mais ſa flamme a duré, le temps n'a pu l'éteindre.

LEONOR.

Elle fut mépriſée ; il en eſt plus à plaindre.

OTTOBON.

Et ſans doute on l'a plaint.

LEONOR.

On ſait que ſes amours,
Seigneur, de votre épouſe avoient troublé les jours.

OTTOBON.

Le barbare a cauſé ſes malheurs & ma peine.

LEONOR.

Qui ?.. lui !.. Seigneur...

OTTOBON.

Combien il mérite ma haine !...
Ah ! ma fureur renaît à ce nom...

(*D'un air ſombre, après une courte pauſe*).

Vous pleurez !..

(*Baiſſant la voix & la regardant*).

Je vous croyois inſtruite... & vous m'en aſſurez.

LEONOR.

Quel diſcours étonnant que j'ai peine à comprendre!
Vous m'alarmez, Seigneur...

OTTOBON.

Vous avez dû m'entendre.

(*D'un ton ſévere*).

Vos nœuds avec mon fils vont bientôt ſe former,
Leonor... il vous aime, & vous devez l'aimer...
De ce jour à jamais conſervez la mémoire;
Songez à vos devoirs, & ſur-tout à ſa gloire.
Mon fils à ſes vertus doit l'honneur d'être admis,
Avant l'âge fixé, dans le conſeil des Dix.
Vous ſavez quel motif a cauſé ſon abſence.
L'Etat même a daigné commettre à ſa prudence
Le ſoin de ménager les Génois inquiets...
Loredan les a vus; il rapporte la paix.
Veniſe le reſpecte, & le ſénat l'eſtime.
Vous connoiſſez ſon cœur... Senſible, magnanime,
Il n'attend que de vous le bonheur de ſes jours...
L'inconſtance peut ſeule empoiſonner leur cours.
Le ſang des Priulis qui coule dans vos veines,
Eſt celui que ſa mere a reçu dans les ſiennes.
Vous eûtes toujours part aux ſecrets de ſon cœur...
Si mon fils, comme moi, connoiſſoit le malheur...
Il eſt né de mon ſang... il a le caractere,
La fierté, le courage & l'orgueil de ſon pere...
L'amour en gémiroit... mais ſans être vainqueur...
Ce fils ſait ce qu'on doit immoler à l'honneur.

LEONOR.

Vous me faites frémir... Ce terrible langage,
Pour ſa mere, pour moi, Seigneur, eſt un outrage...
Ma gloire eſt d'égaler quelque jour ſes vertus...
Raſſurez mes eſprits par le trouble abattus...

OTTOBON.

C'en eſt aſſez.

LEONOR.

Seigneur ?.. interdite... agitée...

OTTOBON.

Laiſſez-moi... ma douleur veut être reſpectée.

(*Leonor s'aſſied, & paroît conſternée; Ottobon s'éloigne d'elle*).

SCENE III.

OTTOBON, LEONOR, LOREDAN.

Loredan s'avance lentement, en grand deuil, tel qu'eſt un homme qui revient des funérailles de ſa mere; il leve les yeux au ciel & gémit; il s'aſſied ſur un ſiege à un coin de l'appartement; il eſt trop occupé de ſa douleur pour voir perſonne; Ottobon ni Leonor ne l'apperçoivent point encore.

LOREDAN.

C'étoit donc vainement que votre fils, hélas!
Ma mere, s'empreſſoit d'accourir dans vos bras!

LEONOR *allant à lui.*

Quoi, déjà!.. Loredan?.. tout mon cœur se déchire!..
C'en est donc fait?..

OTTOBON.

C'est lui!.. que pourrai-je lui dire?
O remords!

(*Il se jette sur un fauteuil, & reste dans l'accablement*).

LOREDAN *assis, la tête appuyée sur ses mains, & ne voyant personne.*

Quels objets pour mon cœur tourmenté!
Ma mere... je la perds!.. mon œil épouvanté
A vu la terre ouvrir ses entrailles funestes;
On vient d'y déposer ses déplorables restes;
La tombe, en se fermant, les dérobe à mes yeux...
Cet instant semble encor l'enlever à mes vœux...
Combien elle m'aimoit!.. je n'ai donc plus de mere!

LEONOR.

Comme à vous, Loredan, elle a dû m'être chere...
Je partage vos maux.

LOREDAN *se couvrant le visage de ses deux mains.*

Elle meurt... malheureux!
Je n'ai pu seulement recevoir ses adieux,
La revoir, l'embrasser, lui parler... ni l'entendre
M'appeller en mourant d'une voix foible & tendre!..
Elle-même étoit sourde aux plaintes de son fils!

LEONOR.

Ciel!

LOREDAN *la reconnoissant.*

C'est vous! pardonnez à mes sens interdits,

Leonor … ma douleur & mon désordre extrême
Me font oublier tout, & mon pere & vous-même.

(*Leonor le regarde tendrement, s'assied auprès de lui, & se couvre de son mouchoir.*)

OTTOBON *faisant un effort sur lui-même, & se tournant vers son fils.*

Mon cœur vous attendoit ... vous ne m'avez rien dit...
Et votre mere seule occupe votre esprit!...
Vous me restez, mon fils... En perdant une mere,
Vous ne sentez donc pas que vous ayez un pere?

LOREDAN.

Pardonnez...ah! mon cœur, dans ce moment cruel,
Sent le prix de vos jours, & rend graces au ciel!
Mais puis-je trop pleurer ma mere infortunée?..
Regardez dans quel temps sa vie est terminée!
Quand je venois, rempli de l'espoir le plus doux,
Passer des jours heureux auprès d'elle & de vous...
L'avenir ne m'offroit qu'une image riante;
J'en jouissois déjà... la mort impatiente
A frappé tout-à-coup, & détruit mon bonheur!..
On n'a vu de son sort nul signe avant-coureur?
Rien ne vous l'annonçoit? .. sa santé raffermie
Lui promettoit, dit-on, une plus longue vie...
Un instant a tout fait... Ciel injuste & cruel!
Mon pere!.. il n'en faut donc accuser que le ciel?

OTTOBON *accablé.*

Qu'a-t-il dit?

LOREDAN.

Ma raison ne se fait plus entendre...
Je ne sais... si j'avois une vengeance à prendre,
Un coupable à punir, un cœur à déchirer!..

Mais qu'oppofer au fort ? . . je ne puis que pleurer.

OTTOBON, *en lui-même, & fe détournant.*

Le cri de fa douleur, dans mon ame tremblante,
Porte à la fois l'horreur, les remords, l'épouvante!..

(*Il fe leve*).

Mais c'eft trop balancer!... pour arrêter fes pleurs,
Qu'il connoiffe à la fois fa mere & mes malheurs...
Cachons-lui feulement la main qui l'a punie!
Mon cœur n'en gémit plus... l'honneur me juftifie.

(*Il va vers Loredan*).

O mon fils!.. dans tes bras n'ofes-tu me preffer?

(*En fe détournant*)

Ecoute... que lui dire ? & par où commencer ?

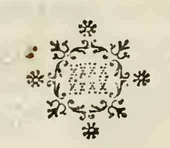
LOREDAN *fe jettant dans fes bras.*

Cette perte, mon pere, à tous deux eft commune.

OTTOBON, *avec douleur.*

Vous ne connoiffez pas toute notre infortune.
Laiffez-nous, Leonor.

(*Leonor fe retire en regardant Loredan avec attendriffement, & Ottobon avec effroi*).



SCENE IV.

OTTOBON, LOREDAN.

OTTOBON, *avec une fermeté sombre.*

Moderez vos douleurs ;
Ce moment, de mon fils, n'exige pas des pleurs.

LOREDAN.

Vous condamneriez ceux que je donne à ma mere!
Quel langage accablant !.. C'eſt le vôtre, mon pere!

OTTOBON.

Vous ſavez quelles loix nous impoſe l'honneur ;
Il doit, comme le mien, enflammer votre cœur.
C'eſt à cette vertu, que je vous ai tranſmiſe,
Que vous devez le rang où vous place Veniſe...
Les bienfaits du ſénat ſont venus vous chercher ;
Des hautes dignités vous pouvez approcher.
Songez à vos aïeux, à leur gloire immortelle ;
Soutenez-en l'éclat, & n'enviſagez qu'elle.

LOREDAN.

J'honore vos conſeils ; ils me ſont chers, Seigneur...
Mais, hélas ! peuvent-ils adoucir ma douleur ?

OTTOBON.

Ils le doivent.

LOREDAN.

Mon pere ! ..

OTTOBON.

Ecoutez... l'infamie
Qui tomberoit ſur moi ſouilleroit votre vie...
Elle m'a menacé. Suppoſons que mon cœur
Oubliant aujourd'hui ce qu'il doit à l'honneur,
Par une lâcheté, dont il eſt incapable,
Eut attiré ſur moi la honte inévitable...
On verroit mon opprobre, enveloppant mon fils,
Sur ſon nom glorieux imprimer le mépris...
Répondez... Si le ciel, par la mort la plus prompte,
Enlevoit votre pere, & prévenoit ſa honte...
De quel œil verriez-vous ce coup inattendu?..
Votre eſprit incertain demeure ſuſpendu...

LOREDAN.

Seigneur!..

OTTOBON.

Oſeriez-vous vous livrer à la plainte?..
Conſultez votre gloire, & répondez ſans crainte.

LOREDAN.

Ah! vous ne doutez pas qu'en ce funeſte ſort,
Votre fils pleureroit la honte, & non la mort.

OTTOBON *rapidement.*

Vous avez prononcé... pleurez ſur votre pere...
Loredan ne doit plus de larmes à ſa mere.

LOREDAN.

Qu'entends-je?

OTTOBON.

Connoiſſez l'objet de vos regrets,
Et voyez ſi j'ai tort d'en condamner l'excès.

(*Il tire des lettres de la caſſette, & les lui donne*).

Ces lettres, à ma vue, avec ſoin dérobées,

Mon fils, entre mes mains depuis peu ſont tombées...
Vous connoiſſez le crime, & vos yeux étonnés...

LOREDAN *accablé, & regardant les lettres.*

De quelle horreur mes jours ſont-ils environnés?..

(*Rapidement*).

Ma mere! .. Almerini!.. l'on vous trompe, mon pere...
Croyez-moi..., ſa vertu, ſon noble caractere...
Tout l'atteſte... ſon cœur ne s'eſt point démenti..
Dieu! quel cri dans le mien a ſoudain retenti?
J'entrevois des forfaits dont frémit la nature!..

(*Avec une douleur furieuſe*).

Et ſur ces vils témoins enfants de l'impoſture,

(*Faiſant un effort pour ſe calmer*).

Vous auriez pu, Seigneur... Prêt à vous accuſer,
Je reſpecte mon pere... & je n'oſe penſer...

OTTOBON.

Vous doutez de ſon crime!

LOREDAN *vivement.*

Oui... tout la juſtifie.
Almerini contre elle arma la calomnie...
Il fut votre rival... il vous vit préféré;
Votre bonheur bleſſa ſon œil déſeſpéré...
Ce ſpectacle augmenta dans ſon ame cruelle,
Et ſa haine pour vous, & ſon amour pour elle...
En proie au déſeſpoir, brûlant de ſe venger,
Dans ſon état affreux il voulut vous plonger.

OTTOBON.

Qu'entends-je? Et ces écrits que vous venez de lire...

(*Avec l'effort de la douleur*).

Tremblez... l'amour heureux a pu ſeul les écrire...

(*Se détournant avec confuſion, & baiſſant la voix*).

Je rougis de deſcendre à ces détails honteux...
Almerini triomphe, & je ſuis malheureux!
Quel eut été ſon but?

LOREDAN *rapidement.*

Son but fut de vous nuire.
Il vit votre bonheur... il voulut le détruire,
Chercher par les ſoupçons qui font votre malheur,
A vous écarter d'elle, à ſurprendre ſon cœur...
Par vos mains accabler, déchirer ce qu'il aime,
Et vous faire haïr pour être heureux lui-même...
Peut-être qu'il entroit auſſi dans ſon deſſein,
De porter ſes tourments, Seigneur, dans votre ſein...
On ſait trop ceux que peut cauſer la jalouſie!
Ce ſentiment affreux, commun dans l'Italie,
Au fond de votre cœur eſt venu ſe plonger...
Jugez à vos fureurs s'il a ſu ſe venger.

OTTOBON *accablé.*

Juſte ciel!... ces écrits... une terreur mortelle...
Pourquoi les conſerver? ils dépoſent contre elle.

LOREDAN.

Sûre de ſa vertu, toujours digne de vous,
Devoit-elle affliger le cœur de ſon époux?
De ſes ménagements vous lui faites un crime!
Elle eſt de vos ſoupçons l'innocente victime!..
Le ſavez-vous, Seigneur?.. ces écrits odieux
N'ont peut-être jamais paru devant ſes yeux!
Peut-être que l'auteur de cette obſcure trame,

Réſolu de jeter le trouble dans votre ame,
Pour vous ſeul, en ces lieux, les a fait tranſporter...
Un ſerviteur ſéduit a pu les apporter,
Servir d'Almerini le complot déteſtable,
Chercher pour les placer le moment favorable...
Ah! ſans doute, à vous ſeul ils étoient deſtinés...
Ma mere ignora tout... & vous la condamnez!

OTTOBON.

Dieu! le perfide auroit!..

LOREDAN.

Vous connoiſſez ſa haine;
Cent fois il a cherché votre perte & la mienne.
Il étoit ſur les rangs, quand vous futes admis
Dans le Conſeil ſuprême, & moi parmi les Dix,
Quand de nos différends Genes m'a vu l'arbitre...
Ambitieux, amant, il nous céde à tout titre;
Et vous deviez penſer que pour des cœurs ſi bas,
Ce ſont là des affronts qu'on ne pardonne pas.

OTTOBON *dans l'accablement, & tombant ſur ſon ſiege.*

Que m'a-t-il dit? ô ciel... quelle lumiere affreuſe!..
On eut pu me tromper!.. non... ma main furieuſe
N'a fait, en l'immolant, qu'obéir à l'honneur...
Le trouble cependant eſt au fond de mon cœur!
Il s'éveille à ſa voix... je friſſonne.

LOREDAN.

O mon pere!
Falloit-il, à vos yeux, juſtifier ma mere?
Et ne deviez-vous pas connoître ſes vertus?
Deviez-vous l'outrager?.. Seigneur?.. elle n'eſt plus..

Son trépas fut bien prompt! .. vous la jugiez coupable!..

(*Ottobon se détourne avec trouble, & s'éloigne; Loredan le suit, & ajoute avec tendresse.*

D'un attentat affreux vous n'êtes point capable...
Mais vous futes jaloux & trompé... je frémis...
Vous pouvez d'un seul mot rassurer votre fils...
Vos pleurs...

OTTOBON, *avec vivacité.*

N'en conclus rien... ils sont une foiblesse.
Que l'on cherche Leri; qu'il vienne, qu'il paroisse...

(*Avec réflexion, & d'un ton animé*).

Leri ne m'a point fait d'infideles rapports;
L'ingrat me trahissoit; mais bientôt ses remords
A ma juste vengeance ont montré sa victime;
C'est de lui que je tiens ces vils garants du crime.

LOREDAN.

Seigneur! ..

OTTOBON.

Vous l'entendrez, & prompt à m'excuser,
Vous me plaindrez, mon fils, au lieu de m'accuser.



SCENE V.

OTTOBON, LOREDAN, FINGAL.

OTTOBON *appercevant Fingal, & allant au devant de lui.*

Que voulez-vous, Fingal ?.. quel ſujet vous amene ?
C'eſt Leri que j'attends ... volez à lui, qu'il vienne.

FINGAL.

Leri !... c'eſt en ſon nom que je viens vous parler.

OTTOBON.

Comment ?

FINGAL.

Son ſort affreux me fait encor trembler...
Il eſt mort...

OTTOBON.

Quoi ?... Leri ! ... que venez-vous m'apprendre ?

FINGAL.

Un moment, ſans témoins, daignerez-vous m'entendre ?

OTTOBON.

Il eſt mort !

LOREDAN.

Ce myſtere ajoute à mon effroi.
Quels ſont donc ces ſecrets que l'on fait devant moi ?
Je ne vous quitte point... qu'il s'explique, mon pere...
A Fingal.
Parle... Je puis t'entendre... il s'agit de ma mere.

OTTOBON.

Mon fils!... parlez, Fingal... je demeure interdit...
Quelle eſt la cauſe, ô ciel, de ce trépas ſubit?

FINGAL.

Je l'ignore, & n'en puis accuſer que le crime;
Il en fut l'inſtrument; il en eſt la victime.
Voilà, dans ſes diſcours, ce que j'ai pénétré,
Quand ſes cris, près de lui, tantôt m'ont attiré.
Je l'ai trouvé, touchant à ſon heure derniere,
Tournant, pour ſe cacher, le front vers la pouſſiere;
De tourmens convulſifs il étoit agité.
Je m'élance vers lui d'un pas précipité:
» Laiſſe-moi, m'a-t-il dit; le ciel punit un traître.
» J'ai porté la fureur dans le ſein de mon maître;
» J'ai déchiré ſon cœur, j'ai troublé ſa raiſon;
» Des ténebres du deuil j'ai couvert ſa maiſon.
» Ma voix calomnieuſe, outrageant l'innocence,
» Trop bien d'Almerini ſeconda la vengeance.
» La mort de Priuli dérange ſes projets;
» De mes coupables ſoins il maudit les effets...
» Je l'ai vu cette nuit, exhalant ſa furie,
» Inſulter ſon rival & menacer ſa vie,
» Jurer de dénoncer un forfait odieux.
» Je n'ai pu dérober ma terreur à ſes yeux;
» Il a craint mes remords... ma mort eſt ſon ouvrage...
» Toi, qui pris le poiſon apprêté par ma rage,
» J'en ai reçu le prix... c'eſt par lui que je meurs «.
Il veut continuer... de nouvelles douleurs
Confondent tous les mots ſur ſa langue épaiſſie;
Il pouſſe un cri plaintif, le dernier de ſa vie.
Vainement ma pitié cherche à le ſecourir;
Je le vois dans mes bras ſe débattre & mourir.

Effrayé

Effrayé, mais jugeant le ſecret néceſſaire,
Je n'ai rien négligé pour cacher ce myſtere.
Mes ſoins ont écarté les témoins indiſcrets.
Comme on ne l'a point vu rentrer dans ce palais,
J'ai répandu, Seigneur, que votre ordre ſuprême
L'a fait, loin de ces lieux, partir cette nuit même.

OTTOBON *accablé, avec un effort ſur ſa douleur.*

Allez... continuez... étouffez ce ſecret...
Votre zele me ſert...

SCENE VI.

OTTOBON, LOREDAN.

OTTOBON *tombant ſur ſon fauteuil, & dans l'accablement le plus profond.*

Malheureux!... qu'ai-je fait?

LOREDAN, *qui a reſté immobile pendant le récit de Fingal, ſe réveillant avec une douleur furieuſe & concentrée.*

Tout eſt donc éclairci!... quel jour affreux m'accable!...
Ma mere eſt dans la tombe... & mon pere eſt coupable!...
Mon pere!... en ce moment lui dois-je un nom ſi doux?

(*Il le regarde.*)

Il ſouffre... il eſt puni de ſes ſoupçons jaloux;

Sous le poids du remords ſon ame eſt abbattue....
Ma mere pour ſon fils n'en eſt pas moins perdue!

(*Avec le trouble & l'égarement de la douleur.*)

Je ne ſais quels tranſports s'élevent dans mon cœur!
Tout mon ſang allumé bouillonne avec fureur...
Ma frémiſſante main en demande à répandre...
Ma mere!...

OTTOBON *agité & en lui-même.*

Qu'ai-je appris?

LOREDAN.

Je crois encor l'entendre....
Je la vois excitant mon bras déſeſpéré,
Me montrer le poiſon qui lui fut préparé!...

(*Regardant Ottobon.*)

Mon pere!... ah! la nature en gémiſſant du crime,
A mon bras enchaîné dérobe ſa victime!...
Que dis-je? il s'en offre une à ma juſte fureur.
L'infame Almerini du crime fut l'auteur;
Sa rage en cet inſtant menace encor mon pere...

(*Avec tranſport.*)

La vengeance manquoit à ma juſte colere,
Et mon cœur ſoulagé peut enfin en jouir.

(*Il met la main ſur ſon poignard, & court précipitamment au fond du théatre pour ſortir.*)

OTTOBON.

Où vas-tu, Loredan?... cruel! pourquoi me fuir?

LOREDAN *revenant.*

Je ſais tout... votre fils brûlant d'impatience,

De ſa mere & de vous va prendre la vengeance...

(*S'approchant.*)

Punir ſon meurtrier, & votre délateur ;

(*Baiſſant la voix.*)

Et cacher vos ſecrets en lui perçant le cœur.

(*Elevant la voix, & voulant s'éloigner.*)

Adieu, Seigneur, adieu... votre gloire m'eſt chere ;

(*A Leonor qui arrive.*)

Et je vais la ſauver... prenez ſoin de mon pere.

SCENE VII.

OTTOBON, LOREDAN, LEONOR.

LEONOR.

Seigneur, Contarini, ſenſible à vos malheurs,
S'empreſſe de venir partager vos douleurs.

LOREDAN *rapidement, & faiſant un mouvement pour ſortir.*

Qu'il excuſe un devoir que rien ne peut ſuſpendre.

OTTOBON.

Arrête...

LOREDAN *vivement.*

Pourriez-vous m'ordonner de l'attendre !

(*S'approchant & baiſſant la voix.*)

Vous ſavez quels ſecrets il faut enſevelir...
C'eſt mon devoir, Seigneur, & je cours le remplir.

(*Il ſort d'un pas précipité.*)

SCENE VIII.

OTTOBON, LEONOR.

LEONOR.

Qu'a-t-il dit?... dans quel trouble, ô ciel! il m'a jetée!
Ah! Seigneur, raſſurez mon ame épouvantée!...
Votre fils...

OTTOBON *effrayée.*

Leonor!...

LEONOR.

Qu'annonce ſon courroux?

OTTOBON *ſe remettant avec effort.*

Vous le verrez bientôt... allez... raſſurez-vous...

(*En lui-même & avec effroi.*)

Je marche ſur ſes pas... il en eſt temps encore.

(*A Leonor.*)

Rentrez.

(*Il ſort.*)

LEONOR *troublée & ſe retirant.*

Dieu! quels ſont donc ces tourmens que j'ignore?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théatre repréſente un Cachot ; on voit aux deux côtés une large pierre qui ſert de banc ; il y en a une ſemblable dans le fond, & une table vers le bord du théatre.

SCENE I.

LOREDAN *ſeul ; il eſt aſſis ſur un banc ; ſa coëffure & ſes habits ſont dans le plus grand déſordre ; il eſt pâle, accablé ; il porte ſes regards autour de lui d'un air égaré.*

Quel changement !... où ſuis-je ?... où m'a donc entraîné
Ce peuple menaçant, contre moi déchaîné ?...
Almerini n'eſt plus... & ma fureur extrême
Commence, en ſe calmant, à m'étonner moi-même !
Son trépas ſemble avoir épuiſé mes efforts...
Quel trouble tout-à-coup ſuccéde à mes tranſports ?
D'où naît l'abbattement où mon ame eſt plongée ?...
La nature pourtant ſatisfaite & vengée,
Dans le fond de mon cœur ne me reproche rien...
Et le ſéjour du crime eſt devenu le mien !
Je ſuis dans un cachot !... moi !... dans ces lieux funebres
Où le jour pâle & ſombre, à travers les ténebres,

Semble craindre de luire aux yeux des fcélérats!...
Les devoirs les plus faints, peuple, ont armé mon bras!
Mon pere menacé, fon époufe à ma vue,
Dans la nuit de la tombe, aujourd'hui defcendue,
Demandoient la victime, & j'ai dû l'immoler!
D'opprobres cependant tu viens de m'accabler!...
Ah! mon pere!... fans vous, hélas! fans votre rage,
Votre fils n'eut jamais effuyé cet outrage.
Qu'entends-je?... Dieu! c'eft lui!

SCENE II.

OTTOBON, LOREDAN affis.

OTTOBON *entre, s'arrête en frémiffant, & regarde Loredan.*

Je revois donc mon fils!...
Et dans quels lieux, ô ciel!

LOREDAN *froidement.*

En êtes-vous furpris?
Après le crime affreux que je venois d'apprendre,
A m'y trouver, Seigneur, vous deviez vous attendre.

OTTOBON.

Qu'as-tu fait?

LOREDAN *vivement & fe levant.*

Mon devoir... Votre perfécuteur
Menaçoit à l'inftant vos jours & votre honneur...
Quel parti votre fils, Seigneur, pouvoit-il prendre?

Une mere à venger, votre gloire à défendre,
D'une trifte lumiere écarter le flambeau,
Couvrir d'affreux fecrets de la nuit du tombeau,
Punir un crime horrible, en enfevelir d'autres,
Expier à la fois & les fiens & les vôtres...
Voilà les fentiments qui feuls m'ont infpiré...
J'ai cherché le perfide... & je l'ai rencontré.

OTTOBON.

Almerini... ta main...

LOREDAN.

Il alloit, plein d'audace,
Confommer fes forfaits, & remplir fa menace...
Lui-même fe portant pour votre accufateur,
De ma mere au fénat montrer l'empoifonneur,
Réclamer contre vous les loix & la juftice,
Exciter leur rigueur, preffer votre fupplice...
Aux portes du palais il étoit arrivé;
Il alloit y monter, lorfque je l'ai trouvé...
» Arrête, ai-je crié!... défends-toi, monftre, arrête!
» Tes crimes font au comble, & la vengeance eft prête «!
J'ai couru fur le traître, en lui parlant ainfi...
La fureur m'animoit... je l'ai foudain faifi.
Pâliffant, & preffé de cette main terrible,
Il a fait pour me fuir, un effort... impoffible.
Il s'eft foumis enfin... » Frappe, je puis mourir,
» M'a-t-il dit; mais ton pere avec moi va périr.
» Vois la foule en ces lieux accourant, empreffée...
» Regarde... autour de nous, la voilà ramaffée...
» Elle entendra ma voix... je vais lui révéler... «,
Il fe tourne à ces mots... il alloit lui parler.
De ma fureur alors, je ne fuis plus le maître;

D'un coup précipité j'ai prévenu le traître;
Et ſans voir de danger que celui du retard,
Dans ſon perfide cœur, j'enfonce le poignard...
» Meurs, lui dis-je !... ma mere, accepte ta victime!
» Vas porter aux enfers tes ſecrets & ton crime «!

OTTOBON.

Qu'ai-je entendu?

LOREDAN.

Tremblant que mon bras égaré
N'eut atteint le cruel d'un coup mal aſſuré;
Craignant que s'il reſpire, il ne vous déshonore,
Je retire le fer, & le replonge encore!...
Je le frappois ſans ceſſe... & ma juſte fureur
S'appliquoit à trouver la place de ſon cœur...
De ce cœur odieux qui brûlant pour ma mere,
Vous ravit votre épouſe, & vos vertus, mon pere...!
Je n'étois animé que par ces ſentiments;
Et j'ai trop éprouvé combien, dans ces moments,
On peut, lorſque d'un cœur la veangeance s'empare,
Oublier qu'on eſt homme, & devenir barbare!
De ma rage à préſent, moi-même je frémis!
Le peuple en eſt témoin... Je n'entends point ſes cris...
Il m'ôte mon poignard... & ma main déſarmée
Ne quitte point encor ſa victime opprimée...
On me l'arrache enfin... Ce peuple furieux,
A qui je fais horreur, m'entraîne dans ces lieux!
Quels excès!... A ces traits puis-je me reconnoître?
Moi, barbare!... mon cœur n'étoit pas né pour l'être...!
Mais, ma mere, Seigneur, mourant par le poiſon,
Vos dangers, la vengeance aveugloient ma raiſon...
A l'amour filial j'ai voulu ſatisfaire...!

Je l'ai fait.

(Il s'aſſied d'un air ſombre, effrayé lui-même de ſon récit.)

OTTOBON.

O mon fils, n'accable pas ton pere.
J'ai prévu ton projet; j'ai marché ſur tes pas...
Je ſuis venu trop tard pour détourner ton bras!
C'en étoit déjà fait. Tout un peuple en allarmes,
Emportoit mon rival, & lui donnoit des larmes.
On le pleure, on le plaint, on demande ta mort...
Perſonne n'a des pleurs à donner à ton ſort.

LOREDAN *aſſis & la tête appuyée ſur ſes mains.*

O ma mere!... c'eſt donc pour vous avoir aimée,
Que je vois contre moi Veniſe entiere armée!
Que du mépris public je me trouve accablé!...
Ce mépris eſt injuſte, & j'en ſuis conſolé.

OTTOBON.

Ce peuple de ton ſort daigne à peine m'inſtruire.
J'apprends enfin qu'ici l'on vient de te conduire...
Je m'y traîne en pleurant; je demande à te voir...
Ces lieux me ſont ouverts.

LOREDAN.

Et quel eſt votre eſpoir?

OTTOBON.

J'attends ici Fingal... Ce ſerviteur fidele
Accompagnoit ton pere, & s'acquitte avec zele,
D'un ſoin que mes douleurs ne me permettent pas.
Auprès d'Almerini Fingal porte ſes pas,

Il doit de ſon état par lui-même s'inſtruire,
Parler à ſes parens... Peut-être qu'il reſpire !

LOREDAN *vivement.*

Lui ! vivre ! après les coups dont j'ai ſu le frapper !
Fiez-vous à mon bras... il n'a pu me tromper...
J'ai prévenu...

OTTOBON *l'interrompant.*

Sa vie eſt ma ſeule eſpérance...
Elle pourroit des ſiens ralentir la vengeance...
Qu'il vive, & que je meure !... On tente en ce moment
D'arrêter les effets de leur reſſentiment...
A leur avidité ma fortune eſt offerte
Pour racheter ta vie, & détourner ta perte.

LOREDAN.

Et croyez-vous, Seigneur, qu'ils veuillent l'accepter ?
Que ce marché honteux...

OTTOBON *vivement.*

Laiſſe-moi m'en flatter.
Je compte ſur les ſoins que Fingal a dû prendre...
En ces lieux, près de toi, j'ai promis de l'attendre...
Je le vois, je friſſonne...



SCENE III.

OTTOBON, LOREDAN, FINGAL.

OTTOBON *à Fingal, d'un air inquiet.*

Eh bien ? . . . Almerini ? . . .

FINGAL.

Il respire.

LOREDAN *avec une douleur furieuse & concentrée.*

Et mon bras n'a frappé qu'à demi !...
Ma mere est sans vengeance ! & mon malheureux pere
Va bientôt partager ma honte & ma misere !...
Il n'est point mort !

FINGAL.

Son sort n'en est pas moins affreux.
Il vit... mais sans jouir de la clarté des cieux...
Je l'ai vu sur son lit, sanglant, pâle, immobile ;
L'art lui prodigue en vain un secours inutile ;
On n'espere plus rien, Seigneur, de ses efforts...
Sans voix, sans connoissance, & presque au rang des morts,
Au moment où je parle, il expire peut-être.

LOREDAN *avec fureur.*

Dans la nuit du tombeau précipite le traître,
Ciel !... & dans les tourmens qu'il expie à jamais

Une vie odieuse, & les maux qu'il m'a faits.

(Il s'assied, & paroît écouter son pere & Fingal avec une sorte d'insensibilité qui se réveille cependant quelquefois.)

OTTOBON *accablé.*

Cet espoir m'est ravi... Sa famille affligée
Consent-elle ?...

FINGAL.

Elle pleure, & veut être vengée...
On rejette votre offre, & l'on a répondu :
» Le sang d'Almerini ne sera point vendu ;
» Celui qui l'a versé mourra dans le supplice «.

OTTOBON *avec effroi.*

Grand Dieu !

FINGAL.

Tous ses parens réclament la justice.
Mais comme votre fils, par son rang dans l'état,
Ne peut être jugé sans l'ordre du sénat,
Les fiers Almerinis qu'un délai désespere,
Sollicitent déjà le décret nécessaire...
Dans ce moment, Seigneur, ils peignent au sénat,
La mort de leur parent, comme un assassinat.

LOREDAN *en lui même, & tressaillant d'horreur à ce mot.*

Les cruels, ignorant son crime & son offense,
Du nom le plus affreux appellent ma vengeance !...

(A Fingal avec inquiétude.)

Et contre moi, sans doute, ardent à déposer,
Tout le peuple avec eux conspire à m'accuser ?

FINGAL.

Il ſe plaint que la loi, pour lui ſi redoutable,
Epargna trop ſouvent la nobleſſe coupable...
Il preſſe le décret... on l'entend murmurer...
Et le ſénat, dit-on, craindra de différer.

OTTOBON *troublé.*

Que dis-tu ?... quoi, déjà !... prévenons leur furie...
De ce décret fatal ſauvons l'ignominie.
Cours chez Contarini... c'eſt l'ami de mon fils...
C'eſt le mien... Il préſide au tribunal des Dix...
On connoît ſon crédit... il nous eſt néceſſaire.
Va, peins-lui les douleurs, le déſeſpoir d'un pere.
Inſtruis les Ottobons... Ils frémiront d'effroi...
Le ſort de Lorédan les touche autant que moi.
Qu'ils marchent au ſénat, qu'ils viennent l'y dé-
fendre...
Dis-leur que ſur leurs pas je vais bientôt m'y rendre.
Et tandis que je cours raſſembler mes amis.

(*Après avoir héſité & rapidement.*)

Vole chez mes parens... & chez les Priulis.

LOREDAN.

Les Priulis, Seigneur !... les freres de ma mere !...

(*Baiſſant la voix.*)

Et c'eſt dans leur appui que votre cœur eſpere !

FINGAL.

Pour vous, avec ſuccès, ils peuvent s'employer.

LOREDAN.

(*Baiſſant la voix.*)

Je le ſais... mais, mon pere, oſez-vous les prier ?

OTTOBON.

(A Fingal.)

Je le puis pour mon fils... Sers mon impatience ;
J'attends tout de tes ſoins & de ta diligence.

(En diſant le dernier vers, il accompagne Fingal qui ſort ; il revient enſuite au bord du théatre, à l'extrêmité oppoſée à celle où eſt ſon fils.)

SCENE IV.

OTTOBON, LOREDAN.

OTTOBON *accablé, en lui-même & rapidement.*

O Dieu ! qui vois mon trouble & mon accablement !
De quels traits ton courroux me frappe en ce moment !
Epouſe malheureuſe, & que j'aurois dû ſuivre !...
Mon fils infortuné m'ordonne encor de vivre.

(Il regarde Loredan qui paroît tout occupé de ſa ſituation.)

Il exige mes ſoins... de quel front aujourd'hui,
Irai-je le défendre & lui ſervir d'appui ?...
Que peut en ſa faveur un pere déplorable,
Dévoré de remords, & cent fois plus coupable,
Qui de tous ſes malheurs doit lui ſeul s'accuſer ?

Il faut le ſecourir, me vaincre, & tout oſer.

(*Il s'avance vers Loredan.*)

Adieu... pour te ſervir un inſtant je te quitte...
O mon fils!... mon cher fils! eh quoi? ton œil m'évite!

(*Appercevant le Geolier.*)

Que veut-on?

(*Il s'éloigne de quelques pas.*)

SCENE V.

OTTOBON, LOREDAN, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

Le ſénat a ſigné ſon décret...
Mon devoir vous l'annonce... attendez-en l'effet.

LOREDAN.

Quoi! déjà le ſénat a commandé ma honte!

(*Il tombe ſur la pierre qui lui ſert de ſiege; ſon pere accablé va ſe jeter ſur celle qui eſt à l'autre côté du cachot.*)

LE GEOLIER.

Le crime fut public... la vengeance en eſt prompte.
Le tribunal des Dix, nommé pour vous juger,
A chargé l'un des ſiens de vous interroger.
De ſon ordre ſacré ce miniſtre ſuprême
Dans ces lieux, à l'inſtant, va paroître lui-même;
Et ſur votre forfait quand vous l'aurez inſtruit,

Au pied du tribunal vous ſerez introduit ;
Cet auguſte conſeil veut auſſi vous entendre.
Vous connoiſſez nos loix : ſongez à vous défendre.
Pour vous y préparer, vous avez peu d'inſtans...
On vous avertira lorſqu'il en ſera tems.

LOREDAN.

Il faut donc me ſoumettre à cette loi ſévere !...

(*Au Geolier.*)

Il ſuffit... laiſſez-nous... allez...

SCENE VI.

OTTOBON, LOREDAN.

(*Ils ſont aſſis aux deux côtés oppoſés du théatre.*)

LOREDAN, *après une courte pauſe.*

Eh bien, mon pere ?...
Vous l'avez entendu.

OTTOBON *en lui-même, & du ton du déſeſpoir.*

Quoi, mon fils, juſte ciel !
Devant un tribunal traduit en criminel !
Quel opprobre nouveau pour mon ſang eſt à craindre ?
Malheureux !

LOREDAN *ſans quitter ſa place & d'un air ſombre.*

Ah ! Seigneur, eſt-ce à vous de vous plaindre ?

OTTOBON.

OTTOBON *sans l'entendre, & dans la plus grande agitation.*

On verra Loredan, déchu de ſon état.
Interrogé... jugé ſur un aſſaſſinat !...
Qu'a-t-il fait ?... devoit-il ?

LOREDAN.

Qui de nous deux, mon pere
Doit avoir en ſecret un reproche à ſe faire ?
Sur le bord de l'abyme où je me vois réduit,
Je n'oſe enviſager la main qui m'y conduit,
Le coup qui ſur mes jours appelle l'infamie !...

(*Avec douleur.*)

Je ne vois que ma mere... elle me juſtifie...
J'ai pleuré ſur ſon ſort ; je dois le partager...
Le moment n'eſt pas loin... on va m'interroger.

OTTOBON *avec frémiſſement.*

Et que répondrez-vous ?

LOREDAN.

Et que puis-je répondre ?
Tout, dans ce jour fatal, s'unit pour me confondre !
Quel moyen, quelle excuſe, hélas ! puis-je employer ?
Le devoir me défend de me juſtifier.

OTTOBON *troublé, retombant aſſis, & ſe détournant.*

Ciel !

LOREDAN.

Faut-il révéler les fureurs de mon pere,
Les crimes d'un rival... les malheurs de ma mere ?
Dire pourquoi d'un traître ardente à la venger,

Cette main dans ſon ſang a couru ſe plonger ?...
Je ne dois point, Seigneur, le vôtre à ſa mémoire;
Laiſſez à votre fils le ſoin de votre gloire.
L'opprobre qui m'attend, vous étoit deſtiné;
Ma tendreſſe pour vous, ſur moi l'a détourné...
J'acheverai, Seigneur... plaignez mon infortune;
J'ai ſacrifié tout... honneur, amour, fortune,
Léonor... un bonheur qui m'étoit aſſuré !...
Permettez cette plainte à mon cœur déchiré !
La loi que je remplis, coûte cher à mon ame...
J'ai dû vous épargner ce jugement infame,
Et frappant le cruel qui ſut vous abuſer,
Perdre le ſeul témoin qui pût vous accuſer...
Vos ſecrets ſont cachés... comptez ſur mon courage;
On ne me verra point détruire mon ouvrage.
Le malheur qui me ſuit, m'inſpire peu d'effroi;
La mort n'eſt pas le coup le plus affreux pour moi.
Loin de moi, s'il ſe peut, écartez l'infamie;
Conſolez Léonor, prenez ſoin de ſa vie...
Ah! ſi le ciel daignoit!... Il n'y faut plus penſer.
L'heure approche, & bientôt on viendra m'annoncer
Que mon juge m'attend... Eloignez-vous, mon pere.

OTTOBON.

Ah! je cours l'implorer... Contre la loi ſévere,
La faveur peut agir... qu'elle change ton ſort.

LOREDAN.

Sauvez-moi de la honte, & non pas de la mort...
Adieu... n'attendez point, Seigneur, qu'on nous ſépare.

OTTOBON *accablé & l'embraſſant.*

Mon fils !... tu méritois un pere moins barbare !

SCENE VII.

LOREDAN *seul.*

O Léonor !... quel coup nous a frappés tous deux !...
Pleurant l'éloignement d'un époux malheureux,
De son retour, hélas ! peut-être elle attend l'heure !...
Il ne la verra plus !... & voilà sa demeure !

(*Il s'arrête & porte ses regards autour de son cachot.*)

Quel séjour !... Ces cachots aux forfaits destinés,
Sont habités souvent par des infortunés !
Quelquefois de leurs cris ces voûtes retentissent !
D'un sort pareil au mien, en est-il qui gémissent ?

(*Il entend du bruit.*)

Mais quoi ! déjà je touche au redoutable instant
Où mon juge...

SCENE VIII.

LOREDAN, LE GEOLIER *tenant des fers & suivi de Gardes.*

LE GEOLIER.

Seigneur... venez, on vous attend.

LOREDAN *faisant un effort sur lui-même & se levant.*

Je vous suis.

LE GEOLIER *lui présentant les fers.*

Mon devoir...

LOREDAN *accablé.*

Quoi !... des fers !... ah ! ma rage,
Mon indigne fureur m'attirent cet outrage !
Ma naissance auroit dû m'épargner ces affronts...

(*Il présente les mains , & on lui attache les fers.*)

Je les ai mérités... fais ton devoir... allons.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théatre représente la salle du Conseil des Dix ; les sieges des Juges sont dans le fond ; vers le bord du théatre est un petit siege destiné au criminel qui doit être interrogé.

SCENE I.

CONTARINI, LES MEMBRES DU CONSEIL DES DIX.

CONTARINI *au Conseil.*

Citoyens vertueux, dont Venise a fait choix,
Pour être les vengeurs & les soutiens des loix...
Le sénat a parlé... Que son ordre sévere
Nous impose en ce jour un cruel ministere !
Coupable, &... convaincu d'un forfait odieux,
Notre ami, notre égal va paroître à vos yeux !
Se peut-il qu'à ce cœur généreux & sublime,
Venise ait en ce jour à reprocher un crime !...
Tantôt, par l'un de vous, en vain interrogé,
Dans un morne silence il a resté plongé ?
Hélas ! je cherche encor, même quand tout l'accuse,
Dans sa vertu premiere un motif qui l'excuse.

Le voici .. qui de nous ne ressent ses douleurs ?...
Remplissons nos devoirs, & retenons nos pleurs.

SCENE II.

LE CONSEIL, LOREDAN, LE GEOLIER, SOLDATS.

Les Soldats précédent Loredan, & se rangent en haye, aux deux côtés de la porte; Loredan passe au milieu d'eux, enchaîné, les yeux baissés, & n'osant les lever. Dès qu'il est entré, les soldats se mettent devant la porte; deux se détachent, & vont se placer à quelques pas derriere la sellette, avec le Geolier.

LOREDAN *avançant avec confusion, détournant la tête, & s'écartant des juges qu'il n'ose envisager.*

Où vais-je ?.. quel moment! & quelle ignominie!...
Vers ce Conseil terrible, arbitre de ma vie,
Mon front humilié tremble de se lever.

CONTARINI *à Loredan, lui montrant la sellette.*

Asseyez vous.

LOREDAN *s'approchant du lieu où il doit s'asseoir.*

Quel sort il me faut éprouver!

Regardant la sellette.) *(aux Juges.)*

C'est donc là qu'est ma place ! à côté de la vôtre,
Loredan, près de vous, en occupoit une autre !...
Ce jour l'offre en coupable à votre tribunal,
Seigneurs... & ce matin il étoit votre égal !...
Plaignez-moi.

CONTARINI.

La loi parle, & l'égalité cesse...
Vos juges...

LOREDAN.

Si ce nom n'exclut point la tendresse,
Permettez que mon cœur, sage Contarini,
Où j'apperçois mon juge, ose voir mon ami !...
Et vous tous, devant qui l'infortune m'amene,
Juges de Loredan, prenez part à sa peine !
Arrêtez un instant les yeux sur ses revers !
Regardez-le accablé sous le poid de ses fers !
Rappellez-vous son nom, sa grandeur éclipsée,
Le rang dont il descend, & sa vertu passée !...
Et s'il ne peut l'attendre au nom de l'amitié,
Epargnez-lui du moins l'opprobre par pitié.

CONTARINI.

On vous plaint !... n'imputez qu'à nos loix redoutables
Cette sévérité, la terreur des coupables.
L'ordre qui nous assemble, a fait gémir nos cœurs...
Loin d'ici nous pouvons pleurer sur vos malheurs...
Ici, nous vous jugeons... tout s'efface, s'oublie,
Et nous allons remplir l'emploi qu'on nous confie.
Vous fûtes notre égal...

LOREDAN.

Ah, Dieu !

CONTARINI.

Vous connoiſſez
La rigueur des devoirs qui nous ſont impoſés.
La loi, qui ſeule a droit de punir ou d'abſoudre,
A remis dans nos mains ſes arrêts & ſa foudre...
Elle vous interroge en ce terrible inſtant...

(*Avec ſévérité.*)

Répondez... & ſongez que le ciel vous entend;
Que de la vérité c'eſt le juge ſuprême...
Vous la devez aux loix, au conſeil, à Dieu même...
C'eſt devant ce témoin que vous allez parler;
L'audace & le menſonge ici doivent trembler.

LOREDAN *accablé & ſe détournant avec confuſion.*

Quel langage !

CONTARINI *d'un ton grave & ſévere.*

Le ſang qu'on vous a vu répandre,
Demande une vengeance, & de nous doit l'attendre.
Témoin d'un meurtre affreux qui nous étonne tous,
Veniſe, un peuple entier dépoſe contre vous...
Interrogé tantôt ſur cette violence,
Vous n'avez répondu que par votre ſilence !
Eſt-ce que votre orgueil, qui peut nous offenſer,
A répondre à ſon juge a craint de s'abaiſſer ?
Expliquez vos motifs à ce Conſeil auguſte.

LOREDAN.

Quels motifs !... les plus ſaints !... une vengeance juſte,

Un devoir rigoureux... mais ſacré pour mon cœur,
Une perte bien chere... & ſur-tout mon malheur...
Tout m'impoſoit la loi de punir un perfide.
J'ai plongé dans ſon ſein le poignard homicide...
Sait-on combien je dois haïr Almerini ?

CONTARINI.

On ſait que de tout tems il fut votre ennemi...
Mais enfin dans la tombe il eſt prêt à deſcendre.

LOREDAN.

Il vit encore !...

CONTARINI.

Au jour quand on pourroit le rendre,
Renoncez à l'eſpoir dont je vous vois flatté.
Protectrice des droits de la ſociété,
La juſtice ſévere, aſſiſe dans ſon temple,
Promit de la venger, & lui doit un exemple...
Son cours s'arrête-t-il pour un aſſaſſinat ?
C'eſt le nom que la loi donne à votre attentat.

LOREDAN.

Je ne m'en défends point... l'apparence m'accuſe;
Mais vous le ſavez tous... quelquefois elle abuſe.
Un criminel ſouvent dût ce titre au malheur.
Sa premiere vertu parlant en ſa faveur,
Du ſoupçon de baſſeſſe au moins le juſtifie.
Vous qui me condamnez, examinez ma vie...
Doutez... n'imitez pas un peuple prévenu...
Il ne me connoît point... vous m'avez tous connu.
Almérini vivant trahiroit ma vengeance;
La mort de ce barbare eſt ma ſeule eſpérance;

Juges, dût en ce jour ſon ſort changer le mien,
De mon trépas encor j'achetterois le ſien.

CONTARINI.

Expliquez ce diſcours qui ſert à nous confondre.

LOREDAN.

Je ne puis.

CONTARINI.

Répondez.

LOREDAN.

Je n'ai rien à répondre.

CONTARINI.

Il le faut.

LOREDAN.

C'eſt en vain... ne m'interrogez pas...
Vous avez tout appris... l'honneur arma mon bras.

CONTARINI.

L'honneur !... de ce grand nom l'aſſaſſinat ſe pare !

LOREDAN.

Je ne puis diſſiper l'erreur qui vous égare...
Mon cœur plus malheureux que vous ne le penſez,
Ne peut dire qu'un mot... écoutez... frémiſſez...
L'honneur cauſe mon crime, ou plutôt ma diſgrace.
J'ai fait ce que vous tous auriez fait à ma place,
Et ce que vous feriez, ſi vos cœurs ulcérés
Un jour, comme le mien, de vengeance altérés,
Rencontroient un cruel, qui de ſes mains perfides,
Eut ſemé ſous vos pas les pieges homicides,

Qui vous précipitant dans des troubles affreux,
Vous eut ravi l'objet le plus cher à vos vœux...
L'honneur & la vengeance ont fait plus d'un coupable...
Vous, ſongez que par eux, un ſort au mien ſemblable,
Au plus juſte de vous peut être réſervé !
Qui vous en défendroit ?... je l'ai bien éprouvé !
Ah ! le temple des loix, ce lieu ſaint & tranquille,
Contre les paſſions n'eſt pas un sûr aſyle !

CONTARINI.

Eh bien ? dans ces ſecrets nous devons pénétrer...
Almérini mourant ne peut nous éclairer...
Vous le devez... parlez...

LOREDAN.

Approuvez mon ſilence.

CONTARINI.

Le Conſeil, Loredan, veut plus d'obéiſſance,
Songez-y.

LOREDAN.

Le devoir me défend de parler.

CONTARINI *avec la plus grande ſévérité.*

Tout homme qui réſiſte à la loi, doit trembler.
A des extrêmités craignez de nous contraindre ;
Loredan, répondez... il n'eſt plus tems de feindre...
Vous ſavez quel moyen funeſte & redouté
Fait des cœurs criminels ſortir la vérité ?

LOREDAN *avec trouble.*

Dieu !... qu'entends-je ?

CONTARINI.

A regret je vous tiens ce langage.

LOREDAN.

Des tourmens!... ah! ce mot fait frémir mon courage...
Je ne connois que trop cet usage honteux,
Si souvent inutile, & toujours odieux,
Qui frappant l'innocence, & favorable au crime,
Au glaive de la loi peut ravir sa victime,
En égarer les coups, & les faire tomber
Loin du coupable heureux qui sait s'y dérober...
Juges, épargnez-moi ces horribles supplices
Ordonnés pour l'aveu du crime ou des complices...
Il n'en est pas besoin... Cette main, sans secours,
D'un ennemi barbare a poursuivi les jours...
Le secret que je cache, & que l'on veut connoître,
M'auroit justifié, si je prétendois l'être...
Sur un meurtre public prononcez votre arrêt,
Ménagez votre égal, respectez mon secret.
O vous, qui m'écoutez dans ces momens terribles,
Juges, en même tems, soyez hommes... sensibles!
La loi n'exige point d'inutiles rigueurs.

CONTARINI *après avoir regardé les juges.*

Rendez grace au Conseil, & calmez vos terreurs.
Mais songez à quel sort ce secret vous expose!
Le crime plus ou moins affoibli par sa cause,
A divers châtimens livre le meurtrier...
Ne répondrez-vous rien pour vous justifier?

LOREDAN.

Rien.

CONTARINI.

Vous êtes inſtruit de ce décret ſévere
Qui preſſant votre arrêt, défend qu'on le differe ?

LOREDAN.

Je le ſais.

CONTARINI.

(Aux Juges.)

Il ſuffit... Vous l'avez entendu.

(Les Juges ſe levent & conſultent enſemble ; Contarini les écoute, regarde Loredan, & détourne les yeux avec douleur.)

LOREDAN *aſſis & en lui-même.*

Et je n'ai pu parler !... j'ai fait ce que j'ai dû...
Dévorons ces affronts que j'épargne à mon pere !...

(Regardant le Conſeil.)

Le Conſeil ſur mon ſort, ſans doute délibere !...
Que va-t-il prononcer ?... ah ? de Contarini
Les yeux mouillés de pleurs ſemblent fuir ſon ami !

(Les Juges ceſſent de conſulter, jettent ſur Loredan un regard de pitié, & ſe diſpoſent à ſe retirer.)

Mais que vois-je ?... déjà le Conſeil ſe ſépare !

(Aux juges.)

Eh bien ? quel eſt le ſort que la loi me prépare ?
Seigneurs... je vois vos yeux de larmes ſe remplir,

M'annoncer l'infamie... & je dois la ſubir !

(*Il tombe ſur la ſellette, les deux ſoldats s'avancent & le ſoutiennent.*)

CONTARINI *revenant, & au Geolier.*

Secourez-le... il pâlit... ſa voix vient de s'éteindre...

(*Se détournant, levant les mains au Ciel, & baiſſant la voix.*)

S'il pouvoit expirer, il feroit moins à plaindre !

(*Avec un effort ſur lui-même, aux ſoldats.*)

Soldats, veillez ſur lui.

SCENE III.

LE CONSEIL, OTTOBON, LEONOR, LOREDAN, LE GEOLIER, SOLDATS.

LEONOR *arrivant, & s'élançant devant Ottobon.*

Ne me retenez pas...

Je vole à mon époux.

CONTARINI *reculant en voyant Ottobon.*

C'eſt vous !... Seigneur...

OTTOBON *avec effroi.*

Hélas !

Je viens vous demander ce qu'il faut que j'eſpere ?

Voûs ne répondez point... Seigneur ?...

CONTARINI.

Je plains un pere...
Regardez votre fils.

OTTOBON *effrayé & courant à lui.*

Où ſuis-je ?... malheureux !

LEONOR *qui a couru à Loredan, & le ſoutenant à la place d'un ſoldat qui s'eſt éloigné.*

Loredan ?...

LOREDAN *revenant à lui.*

Léonor !... vous, mon pere !... en ces lieux !...
Fuyez... vous n'y verrez que mon ignominie.

OTTOBON *vivement & avec l'égarement de la douleur.*

Je viens la réclamer... Je viens offrir ma vie,
Au Conſeil effrayé montrer mes attentats...
Juges de Lorédan ne vous ſéparez pas ;
Sur votre tribunal remontez pour m'entendre,
Réformez votre arrêt...

LOREDAN.

Qu'oſez-vous entreprendre ?

OTTOBON *vivement.*

Ce que je dois... Des loix le glaive menaçant
Cherche ici le coupable, & frappe l'innocent !
Ecoutez... c'eſt à moi d'éclairer la juſtice...
Voici le parricide... ordonnez ſon ſupplice.
Délivrez Loredan de ces fers odieux ;
Mes criminelles mains volent au devant d'eux...

Je les ai mérités... c'eſt ma jalouſe rage...
C'eſt moi.

LOREDAN *allant à lui, l'interrompant & baiſſant la voix.*

N'achevez pas... imitez mon courage,
Et laiſſez-moi finir ce que j'ai commencé.

OTTOBON *avec impétuoſité.*

Non, l'on ſaura quel ſang cette main a verſé...
Le crime que pourſuit la vengeance ſuprême,
S'indigne du myſtere, & ſe trahit lui-même.

LEONOR *étonnée.*

Que dit-il?

(*Elle s'arrête, & conſidere alternativement ſon amant & ſon pere.*)

OTTOBON.

Apprenez...

LOREDAN *rapidement.*

Ah! ne l'écoutez pas...
Dans le ſein d'un cruel j'ai porté le trépas;
Vous le ſavez... plaignez ſon déſeſpoir barbare...
C'eſt un pere accablé que ſa douleur égare,
Que mon ſort épouvante, & qui croit l'adoucir...
De ſon trouble à vos yeux qu'il n'ait point à rougir.
Eloignez-le...

OTTOBON *au Conſeil qui va ſe retirer.*

Reſtez...

LOREDAN *revenant vers lui, à voix basse, mais avec feu.*

O Ciel ! qu'allez-vous faire ?...
En vain, pour me sauver, vous vous perdez, mon pere...
Si la loi vous punit, & m'absout... Cette main
Repousse le bienfait, & me perce le sein.

(*A Contarini d'un ton pressant & douloureux.*)

Vous qui voyez les maux où son ame est flottante,
Ecartez des témoins dont l'aspect les augmente...
C'est un dernier égard... j'ose le demander...
Dans l'état où je suis, on peut me l'accorder.

(*Les Juges se retirent.*)

LEONOR.

Quels discours !

OTTOBON *à son fils.*

Tu le veux... & mon ame contrainte...

LOREDAN.

Epargnez-moi, Seigneur, le reproche & la plainte...
J'ai rempli mon devoir.

OTTOBON.

Tu viens de m'accabler.

LOREDAN *s'asseyant, & appuyant sa tête sur ses deux mains, sans voir, ni regarder personne.*

Je respire !

OTTOBON *courant à Contarini qui va sortir, & à voix basse.*

Un moment, pourrois-je vous parler ?

Ecartez Loredan... je ſaurai le défendre.

CONTARINI *touché.*

Et qu'eſpérez-vous ?

OTTOBON *vivement.*

Tout, ſi vous daignez m'entendre...
Vous êtes ſon ami.

CONTARINI *gravement.*

Voyez ſon juge en moi,
Et ſongez aux devoirs que m'impoſe la loi.

(*Avec attendriſſement.*)

On m'attend au ſénat... vous connoiſſez mon zele...
Le Juge a terminé ſa fonction cruelle...
L'amitié peut enfin agir en ſa faveur...
Je parlerai pour lui, je reviendrai, Seigneur.

OTTOBON *avec chaleur.*

Vous me le promettez ?

(*Contarini lui prend la main, & ſe tournant enſuite vers les ſoldats, il leur fait ſigne, en ſortant, de reconduire Loredan. Ottobon va ſe jetter ſur un ſiege à un coin de la ſalle.*)



SCENE IV.

OTTOBON, LEONOR, LOREDAN, LE GEOLIER, SOLDATS.

LEONOR *qui a examiné ſucceſſivement Ottobon & Loredan, & qui a paru profondément occupée, ſortant de ſa rêverie.*

Je reſte confondue !
Quelle nuit tout-à-coup ſe diſſipe à ma vue ?
Dans les diſcours du pere, & les tranſports du fils ;

(*A Loredan.*)

Quels ſecrets j'entrevois !... Raſſure mes eſprits ;
Diſſipe les terreurs où mon ame eſt plongée...
C'eſt à toi d'éclairer ton épouſe affligée.

LOREDAN.

Eh, que puis-je ?... à vous perdre il faut me préparer...

(*Le Geolier s'avance avec les ſoldats.*)

Ces farouches ſoldats viennent nous ſéparer...
Pour la derniere fois j'ai donc vu ce que j'aime !...

(*Aux ſoldats qui s'avancent toujours.*)

Accordez un inſtant à ma douleur extrême...
Un ſeul inſtant encor ?... rien ne fléchit leurs cœurs...

(*A Léonor.*)

Il faut leur obéir... Dérobez-moi vos pleurs.

Recevez mes adieux, épouſe tendre & chere !

(*A Ottobon qui a toujours été enſeveli dans ſes réflexions depuis le départ de Contarini.*)

Ne trompez pas d'un fils l'eſpérance derniere.

(*Baiſſant la voix.*)

Seigneur... & contenez un ſecret important....
Je n'en mourrois pas moins... je mourrai plus content.

(*Les ſoldats le font paſſer au milieu d'eux, & l'emmenent.*)

SCENE V.

OTTOBON, LEONOR.

LEONOR *regardant les ſoldats qui entraînent ſon amant.*

Barbares !... je le perds !... combien ſa deſtinée
Laiſſe entrevoir d'horreurs à mon ame étonnée !...
Je ne ſais... mais mon cœur, à des ſoupçons livré,
A l'aſpect de ſon pere en eſt plus déchiré !
Ah ! ſeigneur...

OTTOBON *accablé & en lui-même.*

Quel ſpectacle !... affreuſe jalouſie !
Quelle victime encor va frapper ta furie ?
Que de fléaux divers tu répands ſur mes jours !

(*Se remettant.*)

Mais enfin c'eſt à moi d'en arrêter le cours.
Quel que ſoit, Léonor, l'arrêt qu'on vient de rendre ;

Un décret du sénat peut encor le suspendre...
Déjà les Ottobons ont dû le demander.
Par vos soins, auprès d'eux, allez me seconder.
Dans leur appui, mon cœur à mis sa confiance...
Séchez ses pleurs... ils sont une foible défense.
Contarini paroît... ma fille, laissez-nous...
Comptez sur moi... je vais vous rendre votre époux.

SCENE VI.

OTTOBON, CONTARINI.

OTTOBON *allant avec empressement au devant de Contarini, & s'arrêtant en le voyant plongé dans la douleur.*

Eh bien ?... Seigneur... les pleurs que je vous vois répandre,
M'annoncent du sénat ce que je dois attendre...
Il condamne mon fils...

CONTARINI.

J'ai parlé ; mais en vain...
L'inflexible équité va régler son destin...
J'ai vu d'Almerini la famille implacable,
Avec plus de fureur, poursuivant le coupable,
Contre lui de nos loix implorant les rigueurs,
Etouffer la pitié dans tous nos sénateurs...
Ils se taisent encor... mais leur œil insensible
N'annonce qu'un décret rigoureux & terrible...
Des malheurs qu'il prévoit, votre ami consterné
A frémi de revoir un pere infortuné...

Je vous l'avois promis... Loin de votre préfence,
Souffrez que maintenant...

OTTOBON *l'arrêtant & lui prenant la main.*

Soutenez ma conftance...
Ne m'abandonnez pas... j'ai befoin de fecours...
De mon fils malheureux je dois fauver les jours...
Il n'eft point criminel... vous voyez le coupable.

CONTARINI.

Vous !

OTTOBON.

Par où commencer ce récit effroyable ?
Ah ! quand vous aurez lu dans le fond de mon cœur,
Cette tendre pitié fera place à l'horreur.

CONTARINI *avec tendreffe.*

Vous doutez d'un ami !... mon ame confondue...

OTTOBON.

Eh bien de mes tourmens apprenez l'étendue...
Connoiffez Ottobon... mes feux pour Priuli,
L'imprudence & l'orgueil des vœux d'Almérini
Pour Venife & pour vous ne font point un myftere...
Vous favez à quel point Priuli me fut chere !...
Elle n'eft plus... ma main... Contarini... mes pleurs
Vous apprennent affez mon crime & mes malheurs.

CONTARINI.

Quels aveux !... jufte ciel !... & c'eft vous qui les faites !...
Arrêtez, malheureux ! & voyez où vous êtes !
En ces lieux par les loix, les crimes font punis...
C'eft ici qu'à l'inftant a paru votre fils !

OTTOBON.

J'y viens, contre ces loix, embraſſant ſa défenſe,
Offrir le ſeul coupable à leur juſte vengeance.
C'eſt peu que mon rival, égarant ma raiſon,
Dans mon cœur, avec art, ait verſé le poiſon,
De ſa main ſous mes pas, qu'il ait creuſé l'abîme!...
Auteur de mes tourmens, & ſoupçonnant mon crime,
Ce jour même au ſénat, furieux, éperdu,
Il alloit m'accuſer... mon fils l'a prévenu.

CONTARINI.

O Ciel!

OTTOBON.

O mon ami!... que ce nom reſpectable
Sorte encore une fois de ma bouche coupable!...
Daignez ſauver mon fils, & comblez mon eſpoir
En m'aidant à remplir un ſi juſte devoir...
Mais, quoi!... mon juge héſite, & ce qu'il vient d'apprendre,
Ne peut...

CONTARINI.

C'eſt votre ami qui vient de vous entendre.

OTTOBON.

A mon juge, Seigneur, j'ai cru tout découvrir...
Vous gardez le ſilence... & mon fils va périr!...
Quel eſt donc ſon forfait?... il a vengé ſa mere,
Il a voulu cacher le crime de ſon pere...
C'eſt l'amour filial qui le rend criminel...
Il doit être ſauvé par l'amour paternel...
Il le ſera.

CONTARINI.

Sortez de ce déſordre extrême...

Tremblez, ſans le ſauver, de vous perdre vous-même!
Malheureux! vous allez aux fiers Almerinis,
Contre ce fils & vous joindre les Priulis!
Si mon cœur d'un ſuccès concevoit l'eſpérance,
Vous me verriez, Seigneur, obſervant le ſilence,
Sans oſer exciter, ni retenir vos pas,
Vous laiſſer achever, & chercher le trépas...
Mais ce deſſein aux loix, en dévoilant deux crimes,
Loin d'en délivrer une offriroit deux victimes.

OTTOBON *avec déchirement.*

La coupable du moins deſcendra chez les morts.

CONTARINI.

Où vont vous égarer l'erreur & les remords?
Vous allez publier que votre ame jalouſe
De ſes ſoupçons honteux accabla votre épouſe?
Par quels moyens affreux penſez-vous la venger?
Dans la nuit du tombeau vous voulez l'outrager!
Votre fils!...

OTTOBON *avec déſeſpoir.*

Je l'immole!... & je puis lui ſurvivre!
L'amour & les remords m'ordonnent de le ſuivre.

CONTARINI.

L'honneur vous le défend... Les Priulis, Seigneur,
Que cet honneur jaloux a privés d'une ſœur,
Les Ottobons enfin... cette famille illuſtre,
De ſa gloire à vos ſoins a confié le luſtre;
Vous allez le ternir... il faut le conſerver.

OTTOBON.

Qu'attendent-ils de moi?... puis-je encor le ſauver?...

Ah ! l'honneur ?... en ſuivant les farouches maximes,
J'ai raſſemblé ſur moi l'infamie & les crimes !...
Et mon fils...

CONTARINI *attendri, mais du ton d'un homme qui craint d'en trop dire, & qui voudroit qu'on le devinât.*

C'eſt ſur lui que l'honneur doit trembler !...
Juge, ami... je voudrois, & je ne puis parler.
Retournez au ſénat montrer les pleurs d'un pere...
Si rien ne peut fléchir ſa juſtice ſévere...

(*Il regarde autour de lui, & baiſſe la voix.*)

Les ordres ſont donnés... auprès de votre fils,
Juſqu'au dernier moment vous pouvez être admis...
N'eſt-il point de moyen de prévenir l'outrage ?

(*D'une voix plus baſſe encore.*)

Peut-être il en eſt un... mais il faut du courage...
Le moment, un ami pourront vous éclairer.

(*Il ſe retire avec précipitation.*)

OTTOBON *ſeul.*

Qu'a-t-il dit ?... quel eſpoir il vient de m'inſpirer ?...
Je briſerois ſes fers !... ô céleſte colere !
Daigne épargner mon fils... ne punis que ſon pere.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

Le théatre repréſente le cachot de Loredan ; il y eſt enchaîné, couché ſur une pierre ; il dort ; ſon ſommeil eſt agité par des ſonges effrayans ; ſa reſpiration eſt gênée ; tout ſon corps paroît tendu par l'effet de la douleur & du déſeſpoir ; il ſemble lutter contre le ſupplice ; il lui échappe des gémiſſemens ; il pouſſe un cri, ſe réveille en ſurſaut, plein de trouble, d'effroi, & regarde devant lui d'un air égaré.

LOREDAN.

Qu'ai-je vu ?... Ciel! où ſuis-je ?... où ſont ces échafauds ?...
Cet appareil de mort... ce glaive... ces bourreaux...
Ce peuple qui m'inſulte, & que ma honte attire ?...

(*Jettant les yeux autour de lui, reconnoiſſant ſon cachot, & ſe raſſurant.*)

Ah!... voilà ma priſon !... mes chaînes !... je reſpire !
Cet opprobre... ce fer levé pour me frapper...
Tous ces triſtes objets ſemblent ſe diſſiper.

Après avoir regardé vers l'entrée de son cachot.

On ne vient point encor. Quelle image effroyable
Dans le sein du repos me poursuit & m'accable!...
D'un instant de sommeil qu'éloignoit ma douleur,
La nature épuisée imploroit la faveur...
Je l'obtiens... quel bienfait fatiguant & terrible!
Dans tout son appareil j'ai vu la mort horrible,
Sur les pas des bourreaux s'élançant devant moi,
Et traînant après elle & la honte & l'effroi!...

(*Après une courte pause pendant laquelle il a paru réfléchir avec terreur.*)

Quel supplice!... le ciel, par ce songe barbare,
A la mort qui m'attend peut-être me prépare!..

(*Regardant vers la porte de sa prison.*)

Mais, quoi!... j'entends quelqu'un, & mon cœur agité
Semble prévoir l'arrêt qui doit m'être apporté.

SCENE II.

OTTOBON, LOREDAN.

LOREDAN *reconnoissant son pere, & allant à lui.*

C'est vous, je vous revois, Seigneur! votre présence
M'apporte-t-elle ici quelque foible espérance?
Ah! parlez... puis-je enfin, en terminant mon sort,
Sans craindre l'infamie, envisager la mort?..
Vous vous taisez!... ces pleurs...

OTTOBON.

Ah ! trop malheureux pere !

LOREDAN.

Votre fils eſt tout prêt à rejoindre ſa mere !
Mais comment, juſte Ciel ! deſcend-il au tombeau ?
Il y ſera plongé par la main d'un bourreau !...
Mon pere !... A ce mot ſeul mon courage s'étonne !
Il n'eſt donc plus d'eſpoir ?... Contarini... perſonne
Ne daigne à mon malheur préſenter un ſoutien ?

OTTOBON *accablé.*

J'ai vu contarini... je n'en attends plus rien...
Il n'a plus ſur ton ſort que des pleurs à répandre...
Il ſigne ton arrêt... il ne peut s'en défendre...
Dans ſes diſcours obſcurs cherchant à pénétrer,
J'ai cru que de ces lieux on pouvoit te tirer...
J'ai couru... vain ſouhait ! cette enceinte terrible
A tout effort humain ſe trouve inacceſſible...
Des gardes trop nombreux veillent autour de toi,
Pour pouvoir eſſayer d'en ſéduire la foi...

(*Avec douleur.*)

Il n'y faut plus penſer !... peut-être ce jour même...
Mon fils !

LOREDAN.

Je touche donc à mon heure ſuprême !
Le ciel, dont vainement j'attendois le ſecours,
Rapproche le tombeau du printems de mes jours !...
Je ſuis prêt... Léonor ! voilà cet hymenée
Qui devoit à mon ſort unir ta deſtinée !...
Ma mere en expirant, en éteint les flambeaux,
Et l'amour & l'hymen font place à des bourreaux !

OTTOBON *avec déchirement.*

Arrête, Loredan, ce reproche m'accable!
C'eſt moi ſeul qui te perds!... oui, ton pere eſt coupable!
Ah! des noires fureurs dont ſon cœur fut rempli,
Crois-en ſon déſeſpoir... il n'eſt que trop puni!
Quand mes ſoupçons jaloux ont frappé leur victime,
C'eſt l'honneur abuſé qui m'ordonnoit le crime,
Comme le ſeul moyen qui put le conſerver...
Le ciel de ce moyen ſe ſert pour m'en priver...
Il ſe venge... l'arrêt qui menace ta vie,
Pour jamais ſur mon nom attache l'infamie!
J'ai rencontré l'opprobre en cherchant à le fuir.

LOREDAN.

Le Ciel frappe... Il eſt juſte... il devoit nous punir.
Cachez-moi vos regrets... Loin d'affliger mon ame,
Soutenez-la plutôt contre un ſupplice infame,
Dont chaque heure qui fuit, précipite l'inſtant...
Il approche... le jour qui baiſſe en ce moment,
Pour la derniere fois m'a fourni ſa lumiere!
Tout va finir pour moi... ſéchez vos pleurs, mon pere...
On vient... embraſſez-moi.



SCENE III.

OTTOBON, LOREDAN, LE GEOLIER.

LE GEOLIER *présentant une lettre à Ottobon.*

Cette lettre eſt pour vous.

OTTOBON *la prenant.*

Je rends grace à vos ſoins... il ſuffit... laiſſez-nous.

SCENE IV.

OTTOBON, LOREDAN.

OTTOBON *ouvrant la lettre avec inquiétude.*

Eſt-ce à Contarini que je dois cette lettre ?...
Si c'étoit les avis qu'il ſembloit me promettre !...
Mais ce n'eſt point ſa main... que veut-on m'annoncer ?

LOREDAN.

A mon ſort malheureux qui peut s'intéreſſer ?

OTTOBON *lit.*

» Par ordre du ſénat à l'inſtant on prononce
» L'arrêt de votre fils juſqu'ici retardé !
» Il l'apprendra bientôt... dans Veniſe on l'annonce...

» L'appareil du ſupplice eſt déjà commandé...
» Au milieu de la nuit...

LOREDAN *l'interrompant.*

C'en eſt aſſez, mon pere !
Quel opprobre m'attend au bout de ma carriere?
Le ſupplice!... mon œil l'auroit vu ſans pâlir;
Mais la honte le ſuit... qui peut la ſoutenir?
» Au milieu de la nuit!... «. Dans ces demeures ſombres,
Il ſemble que déjà s'épaiſiſſent les ombres!...
Oppoſons la conſtance à cette indigne mort.

(*A ſon pere qui a achevé la lecture du billet, & qui eſt dans l'accablement le plus profond.*)

Ce billet m'apprend-il le reſte de mon ſort?
Quel qu'il ſoit, rien enfin ne peut plus me ſurprendre.
Continuez, Seigneur, je ſuis prêt à l'entendre.

OTTOBON *accablé.*

Le puis-je?... il m'a rempli d'épouvante & d'horreur.

(*Il lit d'une voix tremblante; Loredan écoute avec attention, & paroît réfléchir profondément.*)

» Au milieu de la nuit, il doit périr, Seigneur...
» Un moyen peut encor l'arracher à la honte...
» J'en frémis... c'eſt la mort... mais la mort la plus prompte...

(*C'eſt avec effort qu'il lit & prononce le dernier vers; il ne peut continuer; la lettre échappe de ſes mains, & il tombe accablé ſur un des ſieges de la priſon.*)

LOREDAN *après une courte pauſe, & tout-à-coup avec tranſport.*

Je reſpire... j'ai donc encore des amis!...

Vous frémissez, Seigneur !... imitez votre fils;
Songez que rien ne peut lui conserver la vie.
Dans la mort seulement il a craint l'infamie...
Le deshonneur, l'opprobre ont dû m'épouvanter...!
Ma fermeté renaît... je puis les éviter.

(*S'approchant d'Ottobon.*)

L'heure fuit... La nuit vient... le tems est cher... mon pere...
Vous voyez mon état... c'est en vous que j'espere...
Il s'agit d'échapper au glaive d'un bourreau !...

(*S'approchant davantage, & baissant la voix.*)

Vous savez quel moyen mit ma mere au tombeau...

(*Rapidement.*)

Comme elle, le poison peut m'y faire descendre.

OTTOBON *avec effroi.*

Cruel !...

LOREDAN *vivement.*

C'est un secours & j'ai droit de l'attendre;
Il est juste, prescrit par la nécessité...
C'est mon espoir enfin... le seul qui m'est resté !

OTTOBON.

Que veux-tu ?

LOREDAN.

Regardez le supplice barbare;
L'échafaud, les tourmens que la loi me prépare !
Si vous me refusez le secours de vos soins,
Votre fils malheureux en périra-t-il moins ?
Ne vous abusez pas... la nature elle-même
Ne peut me refuser cette faveur suprême !...

O mon pere !... faut-il demander, à genoux ;
Ce présent... vous savez qui l'a reçu de vous ?...
Rien n'a fait hésiter votre fureur cruelle !...
L'implorerai-je en vain de la main paternelle ?...
Votre honneur & le mien... tout l'exige...

OTTOBON *troublé.*

O mon fils !...

(*S'écartant & baissant la voix.*)

Dans le fond de mon cœur, honneur ! j'entends tes cris !...
Tu n'as fait que troubler mon ame déchirée,
Et qu'ordonner le meurtre à ma main égarée !
Tous les forfaits par toi sont entrés dans mon sein...
Mais ce dernier m'accable, & fait trembler ma main.
La nature en gémit... & pourtant le commande !...
Mon fils, prêt à périr... mon fils me le demande !...

(*Regardant Loredan avec douleur.*)

Tu l'exiges de moi ce funeste présent ?...

(*Il s'éloigne encore & détourne les yeux.*)

A la nécessité je cede en frémissant.
L'impitoyable honneur & ma fureur jalouse
M'auront fait égorger mon fils & mon épouse !...
De ma famille entiere, exécrable bourreau,
Ce que j'ai de plus cher, je le plonge au tombeau !
A cet honneur jaloux je dois encore un crime...

(*Il s'éloigne davantage, & baisse encore la voix pour n'être pas entendu de son fils.*)

Achevons... je serai ma derniere victime !

C'eſt combler mes forfaits... mais je m'en punirai.
Le deſſein en eſt pris... mon fils... je le ſuivrai.
Ce deſſein raffermit ma main & mon courage...
Mon cœur ne frémit plus d'un ſort que je partage.

(*S'approchant de Loredan, & le regardant d'un air égaré, mais ſombre.*)

Adieu... je vais remplir cet horrible devoir...
Tu me verras bientôt.

(*Il embraſſe ſon fils & ſort.*)

SCENE V.

LOREDAN *ſeul, ayant ſuivi ſon pere des yeux, les levant vers le ciel, & les baiſſant enſuite avec effroi.*

Voilà donc mon eſpoir !
Je vais mourir enfin, & fuir l'ignominie !
Ah ! pourquoi ce ſoupir, ce retour vers la vie,
Quand tout dans un inſtant pour moi s'anéantit ?
Léonor !... A ce nom quel trouble me ſaiſit ?
Je la perds !... je ſoupire... & mon ame incertaine
A briſer ſes liens ſe réſout avec peine !...
Il faut donc tout quitter !... & quitter Léonor !...
Que cet opprobre affreux qui me menace encor,
Revienne occuper ſeul mon ame intimidée ;

(*Après un ſilence.*)

Où vais-je ?... Dieu puiſſant !... cette terrible idée
Dans mes derniers momens, loin de me conſoler,

Ajoute à ma terreur, & sert à m'accabler!...
Je m'élance au devant d'un juge redoutable!...
A tes yeux, juste ciel! pourrois-je être coupable
D'abréger d'un instant mes déplorables jours,
Dont bientôt le supplice auroit rompu le cours?...
Loin d'un infortuné détourne ta colere!
Pardonne... On vient... hélas! c'est sans doute mon pere...
Quoi, déjà!... que dis-tu?... quel trouble est dans ton cœur?...
Tu craindrois son retour!... lâche!... crains sa lenteur.

SCENE VI.

LOREDAN, LEONOR.

(*Léonor entre, regarde autour d'elle, arrête les yeux sur Loredan, les détourne avec douleur, & s'appuie à un coin du cachot.*)

LOREDAN *sans regarder, & avec une sorte de frémissement.*

Eh bien?...

LEONOR.

Dieu!.. quel moment!.. mes forces s'affoiblissent!..
Soutiens-moi.

LOREDAN.

Quels accens jusqu'à moi retentissent!...

Eſt-ce vous ?... Dans quel tems !... vous connoiſſez
mon ſort...
Fuyez... craignez de voir les apprêts de ma mort...

(*Se détournant & regardant vers l'entrée du cachot.*)

L'heure approche... & bientôt... quel fatal ſacrifice!
Et qu'il va me coûter !... il faut qu'il s'accompliſſe...
Mais, hélas! que ſes yeux n'en ſoient pas les témoins!
Léonor... à mon pere, allez donner vos ſoins.

LEONOR.

Va, mon cœur n'en doit point à cette ame cruelle,
Dont le crime ſecret à mes yeux ſe décele !...
Oui, des maux qui ſur nous ſont tombés aujourd'hui,
Je reconnois l'auteur... Je n'accuſe que lui...
Un ſouvenir confus m'agite & m'épouvante !
Il nourrit les ſoupçons dans mon ame tremblante...
J'ai vu pleurer ta mere au nom de ſon époux,
Mes yeux ont quelquefois lu dans ce cœur jaloux...
Dans ton malheur enfin j'entrevois un myſtere...

LOREDAN.

Elle auroit pénétré le ſecret de mon pere !
Renfermez, Léonor, un ſoupçon ſi cruel;
Ménagez votre époux & le cœur paternel!
L'infortune tous trois aujourd'hui nous accable!
Eloignez-vous... J'attends ce pere déplorable;
Son retour doit ici prévenir mes bourreaux...
Il va venir... ſa main peut adoucir mes maux.
Evitez un ſpectacle horrible & néceſſaire;
Fuyez... pleurez mon ſort... & conſolez mon pere...
Dérobez-moi ſur-tout le trouble où je vous vois...
Allez...

LEONOR.

Je t'ai donc vu pour la derniere fois!

LOREDAN.

Mon arrêt...

LEONOR.

Je le ſais... nul eſpoir ne me reſte!
Je n'ai pu détourner ce jugement funeſte!
Je n'ai vu que des cœurs qu'on ne peut attendrir;
Et près de mon époux je n'ai plus qu'à mourir.

LOREDAN *accablé.*

Arrête... Léonor... J'ai beſoin de courage...

SCENE VII.

OTTOBON, LOREDAN, LEONOR.

LOREDAN *ſe tournant avec empreſſement vers ſon pere.*

Ah! mon pere, eſt-ce vous?... ce retour me ſoulage;

OTTOBON *d'un air ſombre.*

Embraſſez-moi... J'apporte un ſecours douloureux...
Ma main l'a, ſans frémir, apprêté pour tous deux...
Le voici.

(*Il porte la main ſous ſon manteau pour en tirer le vaſe empoiſonné, & s'arrête en entendant la voix de Léonor.*)

LEONOR *vivement.*

Quoi? Seigneur, eſt-il quelque eſpérance?

Un ſecours!... ah! parlez... vous gardez le ſilence!

OTTOBON *avec chagrin & d'un air farouche.*

Léonor!... en ces lieux! qu'y cherchez-vous?

LEONOR *interdite.*

Seigneur?...

OTTOBON *d'un ton ſévere.*

Vous ne devez y voir que des objets d'horreur.

LEONOR.

Vous me faites frémir!... & mon ame éperdue...

OTTOBON.

De ces triſtes apprêts détournez votre vue.

(Il poſe la coupe ſur la table auprès de laquelle il s'aſſied, de maniere à cacher cette coupe aux yeux des ſpectateurs.)

LEONOR *dans la conſternation & l'effroi.*

Quel eſt donc ce ſecours?

LOREDAN *vivement.*

Un ſecours précieux,...

Le ſeul que l'honneur puiſſe offrir au malheureux!...
Dans ce don de mon pere enviſagez ma gloire!
D'un opprobre éternel il ſauve ma mémoire...
Vous m'aimez... cet opprobre eut réjailli ſur vous.

LEONOR *avec un effort ſur elle-même.*

Arrête... je ſerai digne de mon époux...
L'excès de mon malheur m'a rendu mon courage!

(Regardant la coupe empoiſonnée.)

Voilà donc ta reſſource!... eh bien!... je la partage...

Donne... que le tombeau nous uniſſe tous deux...
Que ton pere en frémiſſe, & qu'il ferme nos yeux.

LOREDAN.

Cruelle !

LEONOR.

Que ſa main nous rejoigne à ta mere.

LOREDAN.

Quel projet !... que dit-elle ?... Eloignez-la, mon pere;
Sa douleur furieuſe ajoute à nos tourmens...
Pardonnez à ſes cris, à ſes emportemens.

OTTOBON.

Laiſſe... j'ai mérité ce trop juſte reproche...
Il va bientôt ceſſer... ma mort enfin approche...
Mon crime fut horrible, & j'ai dû m'en punir.

LOREDAN.

Qu'entends-je ?

OTTOBON.

Le trépas avec toi va m'unir...
Le remords a déjà fait couler dans mes veines
La moitié du poiſon qui doit finir nos peines.

LEONOR.

Malheureux !

LOREDAN.

Quel diſcours !... cruel !... qu'avez-vous fait ?
Ma mort eſt un devoir... la vôtre eſt un forfait.
La honte qui m'attend, ſeule me juſtifie...
Les remords dévorans qui troubloient votre vie,
Vous donnoient-ils le droit d'en terminer le cours ?
Il falloit ſoutenir le fardeau de vos jours...

Quel destin est le mien ?... mon amante & mon pere
Rassemblent les horreurs sur mon heure derniere !...
Sous le poids de mes maux, c'est gémir trop long-tems;
Il faut de leur durée abréger les instans...
Ah ! j'ai trop différé... l'heure fuit, le tems presse...
J'ai peut-être perdu le moment qu'on me laisse....

(*A son pere.*)

Donnez... Quelqu'un déjà s'avance vers ces lieux...

LEONOR *s'approchant pour prendre le vase.*

C'est à moi...

LOREDAN *la repoussant d'une main, & saisissant la coupe de l'autre.*

Fuyez...

OTTOBON.

Prends... Je détourne les yeux.

SCENE DERNIERE.

OTTOBON, LOREDAN, LEONOR, CONTARINI, LE GEOLIER.

CONTARINI *arrivant avec précipitation, & saisissant la coupe au moment où Loredan va boire,*

Arrêtez... suspendez cet affreux sacrifice.

OTTOBON *étonné.*

Contarini !...

LOREDAN.

Cruel !... voulez-vous mon ſupplice ?

LEONOR.

Son juge !...

CONTARINI *à Loredan.*

Embraſſez-moi... quittez ces fers honteux.

(Le Geolier les lui détache & ſe retire.)

(Se tournant vers Ottobon qui frémit.)

Vous m'aviez entendu, pere trop malheureux !...
Diſſipez les douleurs dont vous êtes la proie...

(Avec tranſport.)

Je vous apporte à tous le bonheur & la joie.

OTTOBON.

Ah! mon cœur qui frémit, n'oſe encor s'y livrer.

(Il s'aſſied.)

LEONOR *tendant les bras entre la crainte & l'eſpérance.*

Contarini ?...

CONTARINI.

C'eſt moi, qui viens vous l'aſſurer.

(A Ottobon.)

Vous m'avez vu tantôt, frémiſſant pour un pere,
Lui donner un conſeil affreux, mais néceſſaire,
Quand, contre toute attente, Almérini mourant,
Sur le bord du cercueil ſe ranime un inſtant;
Et tout prêt à répondre au tribunal ſuprême,
A vous juſtifier il s'empreſſe lui-même.

Le conseil, à sa voix, chez lui s'est transporté;
Nous l'avons vu, Seigneur, tremblant, épouvanté,
N'attendant que la mort, & couvert de son ombre,
Porter autour de nous un regard triste & sombre.
» Je meurs, nous a-t-il dit, avec cette terreur
» Qu'au fond d'un cœur coupable imprime un Dieu vengeur.
» La mort que je reçois, est juste & légitime;
» Puisse-t-elle expier & ma vie & mon crime,
» Fléchir, quand de mes jours s'éteindra le flambeau,
» Le juge qui m'attend au delà du tombeau!
» Respectez, Loredan... il a vengé sa mere.
» Ma main qui l'immola, vouloit frapper son pere...
» Mon amour méprisé, furieux & jaloux,
» A porté ses tourmens dans le cœur d'un époux.
» Prêt à répondre à Dieu sur un crime effroyable,
» Je ne dois, ni ne puis nommer d'autre coupable.
» Puisse, hélas! ma victime, en ce moment d'effroi,
» Pour prix de mon silence intercéder pour moi! «.
Alors Almérini, d'une voix affoiblie,
A s'accuser encore use un reste de vie;
Ces soins & ce devoir sont ses derniers efforts...
Il emporte au tombeau son crime & ses remords.

LOREDAN *avec douleur, & regardant son pere.*

Ah! mon pere!

OTTOBON *avec joie.*

Ah! mon fils!

CONTARINI *à Loredan.*

Le conseil favorable
Vous trouve malheureux encor plus que coupable...
A vous justifier enfin il se résoud,

Et l'on porte au sénat l'arrêt qui vous absoud.
Tremblant de mon conseil... de ce bonheur suprême
Je suis venu soudain vous instruire moi-même...
Du succès de mes soins je rends graces aux cieux!

OTTOBON *affoibli.*

Un rayon de bonheur luit encore à mes yeux!...
C'est le Ciel qui s'appaise... il daigne faire grace.

CONTARINI.

Parmi nous, au conseil, reprenez votre place;
Vos vertus, Loredan, méritent cet honneur...
Leur éclat s'est encore accrû par le malheur.

LOREDAN.

Oui, Venise me rend l'estime qui m'est due...
C'est un bienfait, Seigneur... & j'en sens l'étendue...

(*Regardant son pere.*)

Mais il n'est pas entier... le destin ennemi
Ne s'est, en ma faveur, appaisé qu'à demi.

(*Allant à lui avec douleur.*)

Ah! mon pere, pourquoi?...

OTTOBON *l'embrassant.*

Va, cesse de me plaindre.
Pour le sort de mon fils je n'ai plus rien à craindre;
J'ai vécu pour l'apprendre, & je meurs satisfait.
Le Ciel vouloit du sang pour laver mon forfait.

(*A Contarini.*)

Et le mien lui suffit... Vous connoissez mes crimes;
Seigneur, leur châtiment entraînoit deux victimes...
L'innocente est sauvée, & l'autre va périr.

CONTARINI *étonné, le voyant pâlir, & allant à lui.*

Qu'entends-je ?... quoi, Seigneur ?...

OTTOBON.

Je me sens affoiblir.

(*A Contarini en lui montrant Loredan & Leonor.*)

A ces infortunés daignez servir de pere...
Vous les consolerez de la mort d'une mere;
Vous plaindrez avec eux mon crime & mes malheurs.

(*A ses enfans qui s'approchent & le soutiennent.*)

Et vous, dont la pitié me donne encor des pleurs;
Approchez, mes enfans... vos belles destinées
Par les nœuds de l'hymen doivent être enchaînées.
Soyez toujours unis... que de jaloux soupçons
Dans vos ames jamais ne versent leurs poisons.
Vous voyez quels effets leur fureur peut produire...
L'exemple est sous vos yeux... qu'il serve à vous instruire.

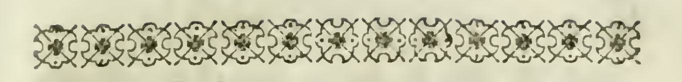
Fin du quatrieme & dernier Acte.

VEZINS,

DRAME EN TROIS ACTES.

Cujus prudentia monstrat
Summos posse viros, & magna exempla daturos.

JUVENAL. Sat. x. V. 48.



PRÉFACE

DE

VEZINS.

Une piece imprimée ſans avoir été repréſentée, eſt rarement lue. Si les comédiens l'ont réfuſée, c'eſt un grand préjugé contre elle; l'amour-propre de l'Auteur cherche à s'en venger en déprimant leur goût. Mais ſon ouvrage dépoſe contre lui; & toujours on voit qu'on lui a fait juſtice. Ce drame ne leur a point été préſenté. Eloigné de Paris lorſqu'il fut compoſé, ne pouvant faire moi-même les démarches néceſſaires, ne voulant pas en donner la peine à un ami, j'attendois paiſiblement, pour l'envoyer, le ſort qu'auroit eu *Loredan.* Lorſque je l'appris enfin, après une très-longue attente, je ne fus pas tenté d'y expoſer *Vezins.* J'avoue auſſi que je ne fondois pas ſur cet ouvrage un eſpoir de revanche; je ne ſongeai pas même à en prendre aucune. Elle ne m'auroit flatté qu'autant qu'elle auroit été prochaine : il ne falloit pas y compter : Les ſept ans que j'avois attendus pour *Loredan*, m'annonçoient un terme encore plus long, après lequel *Vezins* eut ſubi peut-être la même deſtinée. S'il l'éprouve à la lecture, je l'attendrai moins long-tems, & c'eſt une conſolation. Si le ſuccès du cabinet eſt moins

éclatant que celui du théatre, il en eſt de même de la chûte, & l'un & l'autre ſe compenſent.

Le ſujet de cette piece eſt tirée de l'hiſtoire de la Ligue. L'anecdote intéreſſante ſur laquelle elle eſt fondée, trouve naturellement ſa place ici : c'eſt ainſi que la raconte l'hiſtorien De Thou.

» On ne doit pas oublier la générosité de Vezins, » lieutenant de roi de Guyenne. Depuis long-tems » il régnoit une implacable haine entre lui & un » autre gentilhomme nommé Regnier, qui avoit » embraſſé les opinions nouvelles. Pendant le tumulte » occaſionné par les ordres donnés contre les reli- » gionnaires, Regnier avoit la mort devant les yeux. » Tout-à-coup il entend briſer ſa porte, & voit » entrer Vezins, qui, l'épée à la main, & accom- » pagné de deux cavaliers, lui commande de le » ſuivre, & le fait monter ſur un cheval. Il obéit » & ſort de la ville avec ſon ennemi. Vezins avoit » reçu des lettres de la cour, par leſquelles on le » chargeoit d'aller exécuter une commiſſion à Cahors. » Il emmena Regnier dans le Quercy, ſans s'arrê- » ter en aucun endroit, & ſans lui dire un mot » ſur la route. Enfin, ils arrivent enſemble à un » château qui appartenoit à Regnier. Alors Vezins » lui parle ainſi : Il n'auroit tenu qu'à moi, comme » vous le voyez, de vous ſacrifier à mon reſſenti- » ment ; mais j'aurois honte de me venger par une » lâcheté d'un homme auſſi brave que vous. Je veux » que le péril ſoit égal, lorſque nous vuiderons no- » tre querelle. Au reſte, comptez de me trouver

toujours

» toujours aussi ardent à terminer nos différends, de
» la maniere qui convient à des gentilshommes,
» que je l'ai été à vous garantir en cette occasion-
» ci d'une mort inévitable. C'est à vous de voir le-
» quel vous préférez de m'avoir pour ami ou pour
» ennemi. Une action si noble pénétra Regnier
» d'admiration & de reconnoissance. Il embrassa
» tendrement Vezins, lui demanda pardon de l'a-
» voir haï, & lui jura une amitié inaltérable «.

Un homme juste au milieu d'un siecle barbare, signalant sa grandeur d'ame & son humanité, tandis que ses concitoyens se baignoient dans le sang, pendant la nuit fatale de la St. Barthelemi, & croyoient servir le ciel en égorgeant leurs freres, m'a paru fournir un tableau qui pouvoit être à la fois intéressant & moral. J'ai entrepris de le tracer, & de joindre ma voix à celles qui se sont élevées contre le fanatisme religieux, dont on a trop long-tems abusé pour qu'il ne soit pas toujours redoutable (1). C'est en retraçant souvent le spectacle affligeant de la démence & de la fureur de nos peres, que nous pouvons espérer de nous en préserver nous-mêmes,

(1) Ceux qui croient qu'il n'est plus à craindre, doivent être détrompés. Les excès qui ont été commis à Londres par l'association protestante, depuis le 2 jusqu'au 9 Juin 1780, prouvent combien il est aisé de le renouveller. C'est dans ce siecle philosophique, chez une nation éclairée, qu'on l'a vu reparoître avec la férocité qu'il a déployée dans les siecles d'ignorance au milieu des peuples les plus aveugles & les plus barbares.

ainſi que nos enfans, réuſſir à établir enfin cette tolérance univerſelle, repouſſée ſous tant de prétextes par l'ambition d'un corps jaloux de dominer, ſi néceſſaire cependant à l'humanité, & prêchée ſi conſtamment, & trop vainement, par la philoſophie, qui ne tend qu'à réunir les hommes de tous les pays & de tous les cultes, & à les engager à ſe regarder comme un peuple de freres.



VEZINS,

DRAME EN TROIS ACTES.

ACTEURS.

VEZINS.

REGNIER.

ADELE....... *Fille de Vezins.*

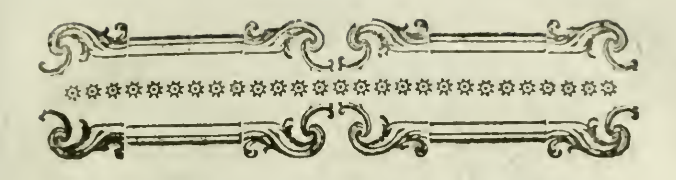
MONTAUBAN.. *Fils de Regnier.*

LEONOR......... *Suivante d'Adele.*

Suite de VEZINS.

Suite de MONTAUBAN.

La ſcene eſt dans le Château de Vezins, à deux lieues de Cahors.



VEZINS,

DRAME.

ACTE I.

Le théatre représente le parc de Vezins ; le Château est sur un des côtés ; une tour est dans le fond ; le parc communique à une forêt voisine ; il est nuit.

SCENE I.

VEZINS, REGNIER. *Une troupe de Soldats environne ce dernier.*

VEZINS, *à ses soldats, qui restent dans le fond.*

Un moment, compagnons.

(*A l'un d'eux, & l'attirant au bord du théatre.*)

Et toi, dans cette tour,
Ami, vas de Regnier préparer le séjour.
Empêche ces soldats d'attenter à sa vie ;

Ses jours ſont un dépôt que Vezins te confie:
Seul, je veux être ici maître de ſes deſtins;
Tu m'en réponds: ſa vie importe à mes deſſeins.

REGNIER, *au fond du théatre.*

Mes yeux, ô Coligni, t'ont vu ceſſer de vivre!
Je n'ai pu te ſauver, te venger... ni te ſuivre!
Déjà tes meurtriers s'armoient pour mon trépas;
Mon ennemi, Vezins a détourné leurs bras!
C'eſt donc dans ſon château que le cruel m'amene!

(*S'avançant vers Vezins*)

Voilà ſon parc, ſa tour. Que médite ta haine?
Pourquoi, dans cette nuit, où la religion
A ſervi de prétexte à la deſtruction,
Où j'ai vu les François égorgés par leurs freres,
As-tu ſouſtrait ma tête à leurs mains meurtrieres?
Pourquoi, loin de Paris, m'entraînant après toi,
Près des murs de Cahors confiés à ta foi,
Me conduire en ces lieux ſoumis à ta puiſſance?
Quels ſont donc tes deſſeins? romps enfin ce ſilence.
Que ne me laiſſois-tu partager dans Paris
Le ſort de l'Amiral & des autres proſcrits?
L'injuſtice publique eut excuſé la tienne.
On n'eut point imputé mon trépas à ta haine;
Ne crois pas la couvrir du zele pour ta foi;
Il n'eſt point le motif qui t'arme contre moi.
Ma croyance à tes yeux, Vezins, n'eſt pas mon crime.
C'eſt ton inimitié qui pourſuit ſa victime.
Elle s'offre à tes coups; aſſouvis ta fureur;
Regarde... tes ſoldats accuſent ta lenteur.
Qui t'arrête?

VEZINS.

Regnier, imite mon ſilence;

Crains, en les irritant, de hâter leur vengeance.

(*A ſes ſoldats.*)

Vous, tremblez d'écouter un zele officieux,
Compagnons, vos ſecours me ſeroient odieux;

(*A Regnier.*)

Je me ſuffis. Et toi, ſans croire qu'il m'outrage,
Fais taire ton orgueil, conſerve ton courage;
Il ne peut m'irriter. Crois auſſi que tes cris
N'obtiendroient ma pitié qu'avec tout mon mépris
J'ai défendu tes jours : mes projets, ma conduite
Sont encore un ſecret pour ton ame interdite.
Tu n'imagines point, en entrant dans ces lieux,
Que Vezins, qui te hait, puiſſe être généreux.
Je ſuis ton ennemi, Regnier; oui, j'ai dû l'être
Du moment où dans toi mes yeux n'ont vu qu'un traître.
Lorſque dans la révolte engagé ſans effroi,
Ton bras, ſous Coligni, ſervit contre ton roi,
Je vis, dans le malheur qui te rendoit coupable,
De nos troubles civils un effet déplorable.
J'aurois pu, dans la guerre, attaquant ton parti,
Sans ceſſer de l'aimer, combattre mon ami;
Cette main de mon maître eut ſervi la querelle;
Ce cœur, à l'amitié ſeroit reſté fidele,
Si l'on ne t'eut pas vu par une trahiſon,
Pour ſurprendre Cahors, abuſer de mon nom,
T'en ſervir pour t'ouvrir ces murs en mon abſence,
De mes plus chers guerriers tromper la confiance,
Les livrer à la mort, & vaincre ſans honneur...
Ta main autour de moi cent fois ſema l'horreur;
Tu menaças mes jours : rappelle-toi ta haine,

Ses fureurs, ses excès, & juge de la mienne !
Long tems de ta fortune on te vit abuser ;
Mon tour vient ... tu verras comme j'en fais user.
Le moment n'est pas loin ; & dès demain peut-être,
En apprenant ton sort, tu pourras me connoître.

REGNIER.

Va, Regnier le prévoit & l'attend sans effroi ;
Tu m'en as dit assez, & je t'entends.

VEZINS.

Suis-moi.

(*Il marche vers la tour, & y fait entrer devant lui Regnier & sa suite*).

SCENE II.

VEZINS, ADELE, LEONOR.

ADELE *sortant du château, suivie de Leonor.*

Qui peut porter ses pas dans ce lieu solitaire ?
Au milieu de la nuit ? . . me trompé-je ? . . mon pere !..

VEZINS *se retournant.*

Mon retour est secret ; ne me décelez pas,
Adele, demeurez ; ne suivez point mes pas.

(*Il entre dans la tour.*)

SCENE III.

ADELE, LEONOR.

ADELE.

Mon pere!.. quel accueil pour mon ame attendrie!
Votre ſévérité ne s'eſt point adoucie !
Sans ceſſe dans mon cœur elle a porté l'effroi;
Et le ſein paternel ſemble fermé pour moi !

LEONOR.

Voilà de vos terreurs l'ordinaire langage!
Ce ne ſont que des maux que votre ame enviſage.

ADELE.

Ah ! pour me raſſurer, tu fais de vains efforts,
Leonor, on craint tout quand on a des remords.

LEONOR.

Des remords ! vous ! Adele ! ah ! que viens-je d'entendre !
Ils cauſeroient les pleurs que je vous vois répandre!

ADELE *réfléchiſſant & inquiéte.*

Mon pere eſt arrivé !

LEONOR.

Vous ne m'écoutez pas.
Ici, depuis ſix mois, Vezins fixe vos pas;
Vous rejetez mes ſoins, vous fuyez ma préſence.
Ma tendreſſe a des droits à votre confiance.

ADELE, *toujours occupée & ſans l'entendre.*

Il revient !

LEONOR.

Confiez à ma tendre amitié...

ADELE *s'éloignant, & avec le chagrin d'une perſonne occupée qu'on diſtrait malgré elle.*

Eh ! quel ſoulagement peut m'offrir la pitié ?

(*En elle-même.*)

Dans ce retour ſi prompt je crains quelque myſtere.
Son front, en m'abordant, m'a paru plus ſevere.

(*Avec effroi.*)

Dieu ! ſeroit-il inſtruit de ce ſecret lien,
Qui du fils de Regnier unit le ſort au mien !
Mon pere, pardonnez, de ce nœud qui nous lie,
Mon trouble & mes remords m'ont déjà trop punie !

LEONOR.

Qu'entends-je ? quel ſecret !..

ADELE.

Tu me l'as arraché...
Qu'à jamais dans ton ſein il demeure caché.

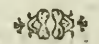
LEONOR.

De mon étonnement je ne reviens qu'à peine.
De Vezins, de Regnier la croyance & la haine
De ces nœuds pour jamais écartent le bonheur.

ADELE.

Ah ! ne m'accables point, helas ! plains-moi : mon cœur,
En bravant ſon pouvoir, mérita ſa colere.

Mais la haine toujours n'anima pas mon pere.
Regnier fut ſon ami dans des tems plus heureux ;
Il aimoit Montauban ; il approuvoit nos feux ;
Il ne m'oppoſoit point ſon culte & ſa croyance.
Tu vis naître & mourir ma plus chere eſpérance.
Séparés par leur culte & par leurs intérêts,
Deux partis différens diviſent les François ;
La diſcorde par-tout court allumer les haines.
L'infortune publique eſt la ſource des miennes.
Mon amant & ſon pere, en ces jours orageux,
Au ſort de Coligni s'attacherent tous deux.
Vezins, fidele au roi, vit en eux des rebelles ;
Le tems n'a fait qu'accroître & qu'aigrir leurs querelles.
Regnier ſurprit Cahors. Mon pere en ce ſéjour,
M'ordonna de venir oublier mon amour.
En vain il l'attendoit du tems & de l'abſence...
Un effort ſi cruel a paſſé ma puiſſance !
Montauban m'adoroit : à la face des cieux,
Des nœuds ſaints & ſecrets ſcellerent nos adieux.
Ses larmes... ma foibleſſe au temple m'entraînerent...
Au ſortir des autels où ces nœuds ſe formerent
Tremblante, & me flattant d'un avenir plus doux,
J'obéis à mon pere, & loin de mon époux
Je vins attendre ici des deſtins plus proſperes.
Le ciel ſans doute encor peut rapprocher nos peres ;
De l'état diviſé reſſerrant le lien,
Du bonheur général faire naître le mien.
L'implorerai-je en vain ?



SCENE IV.

ADELE, MONTAUBAN, LEONOR.

MONTAUBAN *s'avançant lentement à travers les arbres.*

O Regnier ! ô mon pere !
Du fond de ton tombeau, guide un fils & l'éclaire !..
Des rives de la Seine, au château de Vezins,
J'ai marché ſur les pas de tes vils aſſaſſins !..
Je les vois s'arrêter dans le ſéjour d'Adele !..
Son pere a-t-il oſé ? . .

ADELE.

Qu'entends-je ? . .

MONTAUBAN.

Ciel ! c'eſt elle !

ADELE.

Je ne me trompe point : à ſes traits, à ſa voix !..
C'eſt le fils de Regnier, Montauban que je vois...
Aux regards de mon pere il s'expoſe à paroître !

MONTAUBAN.

C'eſt à lui de trembler... je viens punir un traître...
Adele ! ah, laiſſe-moi.

ADELE.

Que dis-tu ? .. cher époux !

MONTAUBAN.

Peut-être un ſi doux nom n'eſt-il plus fait pour nous.

ADELE *à Leonor.*

Soutiens-moi... quel accueil!.. une terreur ſoudaine...

(*A Montauban*).

Qui t'amene en ces lieux?

MONTAUBAN.

La vengeance & la haine.

ADELE.

La haine!.. ah Montauban! quel mot! à ton retour!
Cet affreux ſentiment...

MONTAUBAN *l'interrompant, & rapidement.*

Il convient en ce jour
Où les aſſaſſinats, l'injuſtice, les crimes
Dans mon culte proſcrit ont cherché des victimes.

ADELE.

O Dieu!

MONTAUBAN.

Vous ignorez juſqu'où va mon malheur...
Adele, écoutez-moi... Dans ce moment d'horreur,
Au ſoin de la venger la nature m'appelle;
Et l'amour doit ici ſe taire devant elle.
Mon pere eſt mort: ſi ceux qui porterent les coups,
Se flattoient, en fuyant, d'éviter mon courroux...
Ils n'ont pu dérober leur marche à ma furie:
Je ne les connois pas; mais je pourſuis leur vie.
J'ai ſuivi juſqu'ici leurs pas précipités,

Et c'eſt dans ce château qu'ils ſe ſont arrêtés.
Je ne ſuis point trompé par de fauſſes lumieres...
Adele... tu connois la haine de nos peres !

ADELE.

Qu'entends-je ? quelle horreur il me laiſſe entrevoir !
Quel ſoupçon ! Montauban, l'as-tu pu concevoir ?
Ciel... mon pere... lui ! ... Non, crois ſon cœur magnanime,
Suſceptible de haine, incapable de crime.
Tout ſévere qu'il eſt, Vezins eſt vertueux...
Sur quoi peux-tu fonder ce ſoupçon odieux ?
Parle.

MONTAUBAN.

Faſſe le ciel qu'il ne ſoit point coupable !
Le doute où tu me vois, ainſi que toi, m'accable ;
Prouve-moi que ton pere, en ces jours corrompus,
Quand tout ſe livre au crime, a gardé ſes vertus ;
Calme un ſoupçon fondé ſur ma propre infortune,
Sur ſa haine, ſon culte, & la fureur commune !
Écoute, & juge-moi. Favorable à nos vœux,
La paix ſeule, la paix pouvoit nous rendre heureux ;
Arrêter des François les diſcordes cruelles,
Réunir nos parens, étouffer leurs querelles,
Faire ceſſer le cours de leurs inimitiés...
J'attendois ce moment pour tomber à leurs pieds.
Regnier eût approuvé notre union... Il m'aime...
J'aurois tout obtenu de ton pere lui-même.
La paix du haut des cieux deſcend enfin ſur nous ;
De la ſœur de Valois Bourbon devient l'époux ;
Il unit les François que le culte diviſe ;
Le glaive de la guerre entre leurs mains ſe briſe...
Nous le croyons du moins, chere Adele, & mon cœur

Du plus doux avenir goûtoit l'eſpoir flatteur...
Les fêtes de l'hymen ſervent de voile aux crimes ;
La mort vient dans la nuit ſurprendre ſes victimes,
Qui repoſoient en paix ſur la foi des traités,
Et c'eſt au nom de Dieu que les coups ſont portés !
On déteſte mon culte, on cherche à le détruire :
La moitié des François contre l'autre conſpire ;
Un zele furieux les rend tous inhumains...
Et la religion produit des aſſaſſins !
Tranquille en cette nuit terrible & meurtriere,
Auprès de Coligni j'avois laiſſé mon pere ;
Sans crainte & ſans ſoupçon je marchois dans Paris...
Des bourreaux, des mourans j'entends ſoudain les cris !
Par-tout, autour de moi, j'apperçois le carnage.
Au milieu des cruels je me fais un paſſage ;
Raſſemblant des amis, ſecondé de leurs bras,
Et tremblant pour Regnier, je reviens ſur mes pas...
L'Amiral n'étoit plus : j'appelle en vain mon pere...
Le ſilence remplit ce palais ſolitaire ;
La mort ſeule l'habite, & le fer deſtructeur
Sous ſes lambris ſanglans a répandu l'horreur.
Un vieillard ranimant ſes forces preſque éteintes,
Dans ce palais déſert répond ſeul à mes plaintes ;
Et ſa mourante voix m'apprend avec effort,
Que lorſque l'Amiral eut terminé ſon ſort,
Le glaive moiſſonna ſes ſerviteurs fideles.
Ses bourreaux ſur Regnier levoient leurs mains cruelles...
Des inconnus armés ſe préſentent ſoudain,
Le front couvert d'un caſque, & le fer à la main.
Leurs armes les cachoient, il ne put les connoître;
Celui qui les guidoit, & paroiſſoit leur maître,
Demanda la victime, & leva le poignard...

L'effroi sans sentiment fit tomber le vieillard ;
Et son œil ne vit plus, rouvert à la lumiere,
Le corps de l'Amiral, ni celui de mon pere.

ADELE.

Quels forfaits !... ô François!... assassins de Regnier!...
Du ciel qui les condamne ils osent s'appuyer!...
Et personne ne sait quelle main...

MONTAUBAN.

On l'ignore...
Plût au ciel que mon cœur fût incertain encore !
Le récit du vieillard avoit glacé mes sens ;
Cherchant parmi les morts, appellant les mourans,
J'interroge à grands cris tous ceux qui se présentent,
Leurs réponses, leurs pleurs, leurs rapports m'épouvantent.
Je n'entends qu'une voix : mon pere est égorgé!...
Mais sur qui, juste ciel ! doit-il être vengé ?
Quels sont ses assassins?... Ils avoient pris la fuite ;
On m'apprend leur chemin : je marche à leur poursuite.
Avide de punir je presse mon départ,
Ma vengeance n'admet ni delai, ni retard ;
Je me hâte, & je laisse à des amis fideles
Le soin de faire encor des recherches nouvelles.
Une troupe me suit : j'accepte son secours ;
De ces vils meurtriers nous suivons les détours ;
Par-tout on nous indique & leur marche & leur nombre ;
Nous retrouvons leurs pas dans la nuit la plus sombre ;
Enfin, dans ce château nous les voyons entrer...
Inquiet, incertain, cherchant à m'éclairer,
Je laisse mes amis dans la forêt prochaine ;

Je

Je viens ſeul épier les objets de ma haine.
Tout ce que j'apperçois redouble ma terreur.
Montauban ne peut plus douter de ſon malheur...
Je le vois, tu frémis des maux que je dois craindre;
Tu détournes les yeux, & tu n'oſes me plaindre...
Chere Adele, pourquoi ces monſtres odieux
Sont-ils, ſans s'arrêter, venus juſqu'en ces lieux?
Pourquoi près de Vezins trouvent-ils un aſyle?...
S'il étoit criminel...

ADELE *en ſe détournant.*

Je demeure immobile!...
Mon pere eſt dans ces lieux: ſon accueil, ſa froideur,
Son retour imprévu, tout me remplit d'horreur.
J'éprouve, en l'écoutant, un trouble involontaire...
Mais ma vertu me parle, elle défend mon pere.
De quel crime, en effet, ô ciel! l'accuſes-tu?
L'inflexible Vezins ne t'eſt il pas connu?
Son auſtere vertu, qui tient de la rudeſſe,
De cet eſprit altier écartant la baſſeſſe,
Ne lui laiſſe écouter que la voix de l'honneur.
Ses triomphes toujours ſont dignes d'un grand cœur...
Vezins n'a du les ſiens qu'à des coups honorables.

MONTAUBAN.

N'a-t-il fait que donner un aſyle aux coupables?...
Va, je crains trop en lui de voir un meurtrier;
Je t'aiderai moi-même à le juſtifier.
Qu'il feroit conſolant pour moi, dans ma miſere,
De revoir ſans ce doute une épouſe ſi chere!
De pouvoir dans ton ſein dépoſer mes chagrins,
Et d'avoir à punir un autre que Vezins!...
Je ſuſpens ma fureur.... J'attends les émiſſaires
Qui doivent m'apporter de nouvelles lumieres.

Ils m'ont ſuivi de près, ils ne tarderont pas ;
Ils trouveront par-tout des guides ſur mes pas.
Ils m'apportent peut-être une clarté terrible !...
Mais le doute où je ſuis eſt cent fois plus horrible !
Il accable mon cœur.... Je vole au devant d'eux ;
Ton époux mieux inſtruit reviendra dans ces lieux ;
La nuit le couvrira de ſon ombre propice,
Promets-moi de t'y rendre avant qu'elle finiſſe.
Reviens me conſoler... ſans détourner mon bras...
Quel que ſoit l'aſſaſſin, je lui dois le trépas.

ADELE.

Montauban !

MONTAUBAN.

Mon cœur brûle, & craint de le connoître !...
Tu me verras bientôt... plus malheureux peut-être...
Adieu.

ADELE.

Dans ces avis qu'on te fait eſpérer,
Adele trouve encor de quoi ſe raſſurer ;
Ils ſauront de Vezins te prouver l'innocence....
Je reviendrai.

MONTAUBAN.

Confirme, ô ciel ! ſon eſpérance.



SCENE V.

ADELE, LEONOR.

ADELE.

Ah ! mon cœur qui frémit n'ose encor s'y livrer....

(*Allant à Léonor, qui pendant la scene précédente s'est promenée dans le parc, à quelque distance des époux, sans les perdre de vue.*)

Tu le vois... tout s'unit pour me désespérer....
Non, mon pere, après tout, ne peut être coupable...
Mais ce retour secret, cette haine implacable,
Ce sang, au nom du ciel, à Paris répandu...
Tout jette la terreur dans ce sein éperdu !
Si Regnier, par son culte, attira ta colere,
Grand Dieu ! pour le punir as-tu choisi mon pere ?
Pardonne, si mon cœur doute de tes desseins,
Il craint de te charger des crimes des humains.
Si tu proscris Regnier, suis-je moins criminelle ?
Moi que lie à son fils une chaîne éternelle ?
Ah ! défends mon époux.... S'il méconnoît ta loi,
Son cœur né vertueux mérite d'être à toi...
Pour éclairer l'erreur, ta clémence jalouse
A souvent employé les larmes d'une épouse.
Accorde cette gloire à mon zele, à mes pleurs.

LEONOR, *qui a été au fond du théatre, revenant.*

J'entends du bruit ; on vient ; renfermez vos douleurs.

SCENE VI.

VEZINS, ADELE, LEONOR, Soldats.

VEZINS *ſortant de la tour avec les Soldats, & en lui-même.*

De mon fier ennemi je ſuis enfin le maître,
On ne peut, ſans mon ordre, aller juſqu'à ce traître;
Contre mes ſoldats même il eſt en sûreté;
Cette tour le défend de leur férocité.
Il dépend de moi ſeul.... Mes meſures ſont priſes;
Un myſtere profond voile mes entrepriſes;
Mon ſecret eſt gardé... qu'on l'ignore toujours.

(*A ſes ſoldats.*)

Compagnons, je n'ai plus beſoin de vos ſecours.
Ce que vous avez vu, mes projets, ma vengeance
Doivent être couverts d'un éternel ſilence.
Allez, retirez-vous. Demain, avec le jour,
Vous irez à Cahors annoncer mon retour.

(*Les ſoldats ſortent.*)

ADELE.

Qu'a-t-il dit?... Je frémis... Qu'annonce ce myſtere?

(*S'avançant avec timidité.*)

Le ciel à mes ſouhaits a donc rendu mon pere!
Puis-je au moins me flatter que pendant quelque tems,
Il me laiſſe jouir de vos embraſſemens?

VEZINS.

Ces momens feront courts.... je vous les donne, Adele;
Mais bientôt à Cahors mon devoir me rappelle.
Les troubles de nouveau par-tout vont s'élever...
Du malheur général je dois le préferver.

ADELE.

Le calme, difoit-on, alloit bientôt paroître.

VEZINS.

Il n'y faut plus compter : la guerre va renaître.

ADELE, *timidement.*

Eft-il vrai qu'attirés fur la foi de la paix,
Des François font tombés fous les coups des François?
Que le glaive à la main on combat l'héréfie ?

VEZINS.

Oui, Coligni lui-même a vu trancher fa vie.
Aux plus noirs attentats on ofe fe livrer ;
On affaffine ceux qu'on devoit éclairer !
On ordonne le meurtre... O France ! pour ta gloire,
Puiffe de ces forfaits s'effacer la mémoire !
Fais par ta tolérance oublier ta fureur.

ADELE, *avec tranfport & en elle-même.*

Je reconnois mon pere, il raffure mon cœur...
Puis-je vous demander fi dans ces jours de crimes,
On a compté Regnier au nombre des victimes.

VEZINS, *d'un ton févere.*

Regnier!... quel nom, Adele, ofez-vous prononcer ?
Quel intérêt fi vif pour lui peut vous preffer ?

L'ennemi de Vezins doit l'être de ma fille.
Si la profcription s'étend fur fa famille,
On l'ignore ... La mort environnoit fes pas....

(*Examinant fon trouble.*)

Que vous importe enfin fa vie ou fon trépas ?
L'amour pour Montauban vous parle encor peut-être...
Vous devez l'étouffer ; je vous l'ai fait connoître.
Un pere à cet hymen vous défend de fonger ;
Telle eft ma volonté... rien ne peut la changer ;
Pour la derniere fois, ma voix vous la déclare.
Un obftacle éternel pour jamais vous fépare.
Oubliez Montauban ; & fi Regnier eft mort,
Ne fongez qu'à ma haine, & jamais à fon fort.

ADELE, *s'appuyant fur Léonor.*

Je meurs.

VEZINS.

Allez, vos pleurs irritent ma colere,
Prenez des fentimens dignes de votre pere,
Adele, obéiffez. Rentrez.

SCENE VII.

VEZINS *feul.*

De fes amours,
C'eft à ma fermeté d'interrompre le cours.
Flatter les paffions, c'eft croître leur puiffance ;
Il faut pour les dompter leur ôter l'efpérance.
Les Vezins aux Regniers ne peuvent être unis ;

Non, jamais Montauban ne deviendra mon fils.
Tout s'oppoſe à ce nœud, ma haine, ſa croyance,
Mon cœur ... qui de Regnier ſent encore l'offenſe.
Le bruit de ſon trépas eſt par-tout répandu ;
Parmi tant d'aſſaſſins le ſien n'eſt pas connu.
Par les ſoins que j'ai pris, toute la France ignore
Qu'il eſt dans cette tour, & qu'il reſpire encore...
Dès que le meurtre aura laſſé les aſſaſſins,
Je pourrai ſur ce traître accomplir mes deſſeins....
Sans doute qu'il s'attend aux tourmens que ſa haine
M'eût déjà fait ſubir, ſi j'étois dans ſa chaîne.
Achevons... que ſon cœur qui n'a point pardonné,
De mes projets ſecrets ſoit lui-même étonné.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

ADELE, LEONOR.

ADELE.

Où cacher, où porter ma douleur & mes larmes ?..
Les ſoldats de mon pere ont accru tes alarmes ?

LEONOR.

Au ſeul nom de Regnier je les ai vu frémir,
Baiſſer un œil farouche, & ſe taire, & me fuir.

ADELE.

Ce ſilence eſt terrible à mon ame éperdue ! ..
Helas ! mon pere même évite auſſi ma vue !
Il paroît agité par un trouble cruel...
S'il avoit des remords... il eſt donc criminel !

LEONOR.

Il ne peut l'être... ouvrez votre ame à l'eſpérance ;
Montauban va venir.

ADELE.

Que je crains ſa préſence !
Des maux que je redoute il eſt peut-être inſtruit...
Sur ce myſtere affreux, ciel ! épaiſſis la nuit !

Aux yeux de Montauban, dérobe le coupable ;
Epargne-moi l'horreur, le tourment effroyable
De trembler pour ses jours, & de voir mon époux
Armé contre mon pere, ou tombant sous ses coups !..
Ah ! rassure une fille, une épouse tremblante !

(*Regardant de tous côtés*).

Montauban ne vient point... & ma terreur augmente !
Leonor... si Vezins paroissoit à ses yeux...
S'il alloit... qu'il s'éloigne... ah ! qu'il quitte ces lieux !
Cher époux, j'ai pleuré si long-tems ton absence !
Et le ciel me condamne à craindre ta présence !
Je viens à ton départ te faire consentir...
Est-ce moi qui devrois t'exhorter à me fuir ?..
Quel effort pour mon cœur !.. mais il est nécessaire.

SCENE II.

ADELE, LEONOR, MONTAUBAN, Suite de Montauban.

MONTAUBAN.

Je connois donc enfin l'assassin de mon pere !
Le jour que j'attendois vient d'éclairer mes yeux !..
C'est Vezins qu'on a vu parmi les furieux !
Le chef des meurtriers est le pere d'Adele !

ADELE *accablée, & s'appuyant sur Leonor.*

O ciel !

MONTAUBAN *avec emportement.*

(*A quelques-uns des siens*).

Il périra, le lâche !.. à votre zele

Tous ſes déguiſemens n'ont pu le dérober ?
Je ſais par vous ſur qui mon courroux doit tomber...
Je vous rends grace, amis, de votre diligence.

(*A toute ſa ſuite*).

Laiſſez tous à mon bras le ſoin de ma vengeance...
Le barbare Vezins ſentira ma fureur...
Mais un aſſaſſinat n'eſt pas fait pour mon cœur;
J'offrirai le combat au bourreau de mon pere...
Amis, diſperſez-vous dans ce parc ſolitaire;
Laiſſez-moi l'attaquer; ſeul, je lui dois la mort...
Cependant ſi le traître, effrayé de ſon ſort,
Dans un ſecours honteux cherchoit ſon avantage;
S'il oſoit oppoſer le nombre à mon courage;
Ne vous éloignez point, & ſur ces aſſaſſins
Accourez : à mon bras ne laiſſez que Vezins.
Allez.

(*La ſuite de Montauban s'écarte dans le parc. Leonor va au fond du théatre, d'où elle obſerve ſi perſonne ne ſort du château.*)



SCENE III.

ADELE, MONTAUBAN, LEONOR éloignée.

(*Ils se regardent tous deux avec douleur.*)

MONTAUBAN *après un moment de silence.*

J'ai donc reçu ces horribles lumieres !
C'est ainsi qu'ont fini les haines de nos peres !
Le tien a profité de ce jour de terreur,
Pour plonger à Regnier un poignard dans le cœur !...
Aurois-tu soupçonné dans l'auteur de ta vie
Tant d'horreur, de bassesse, & tant de perfidie ?...
Le barbare !... & mon cœur cherchant à l'excuser,
Rejettant ses soupçons, trembloit de l'accuser !

ADELE.

Cher époux !...

MONTAUBAN.

C'en est fait, éclairé sur le crime,
Je n'ai plus en ces lieux qu'à frapper ma victime...
Je l'attends.

ADELE.

Ah, cruel ! qu'oses-tu méditer ?

MONTAUBAN.

De remplir mon devoir... il pourra m'en coûter...
Je sais quel ennemi va poursuivre ma rage ;
Mais je dois l'oublier, & ne voir que l'outrage.

ADELE.

Non, tu ne ſuivras point cet aveugle courroux;
Mes prieres, mes pleurs, toucheront mon époux;
Il n'ajoutera point au ſort qui nous accable...
C'eſt le malheur des tems qui rend Vezins coupable.
De l'erreur générale, hélas! le punis-tu?...
Le torrent quelquefois entraîne la vertu;
Dans ces jours malheureux tout pour elle eſt à craindre,
Et l'on eſt bien ſouvent moins criminel qu'à plaindre.

MONTAUBAN *vivement.*

Sans doute, un furieux eſt digne de pitié;
Et Vezins, s'il l'étoit, ſeroit juſtifié;
Mais ſa haine eſt connue, & pour la ſatisfaire,
Pour unique victime il a choiſi mon pere!
Si le vulgaire a cru par la proſcription,
Servir & ſa patrie & ſa religion;
Si dans l'aſſaſſinat il n'a vu qu'un ſaint zele,
Il eſt aveugle, foible, & je le plains, Adele...
Mais Vezins, dans ce tems funeſte à mon parti,
Eſt moins religieux qu'implacable ennemi...
Rien ne peut l'excuſer... il n'attend point de grace...
Il n'évitera pas le coup qui le menace.

ADELE.

Que dis-tu?... juſte ciel!... Songes-tu?... je frémis.

MONTAUBAN *l'interrompant.*

Songe au ſort de Regnier, aux devoirs de ſon fils.
Adele, éloigne-toi... dans ce moment d'alarmes,
Ma tendreſſe a prévu tes plaintes & tes larmes;
Cache-les moi... tes maux ont étonné mon cœur...
Laiſſe-moi n'écouter que la voix de l'honneur.

ADELE.

De l'honneur!... ah! jamais commanda-t-il le crime?

MONTAUBAN.

Le crime!... ma vengeance eſt juſte & légitime.
La France dans ton pere, en ce jour de fureur,
Ne voit qu'un aſſaſſin... & dans moi qu'un vengeur.

ADELE.

Ah! modére du moins le tranſport qui t'anime;
Avant de la frapper, regarde ta victime...
Cruel! ſonge à nos nœuds: crains qu'ils ne ſoient rompus...
Dieu! je perdrois par toi mon pere...

MONTAUBAN *rapidement.*

Il ne l'eſt plus.
Il fut ton oppreſſeur & l'auteur de ma peine...
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il mérite ma haine...
Tu dois la partager, & ſuivre d'autres loix.
La nature à l'hymen a cédé tous ſes droits.
L'hymen devant vos pas ouvre une autre carriere...
Vous n'avez qu'un époux; vous n'avez plus de pere;
Détournez vos regards... laiſſez agir mon bras.

ADELE.

Moi! je partagerois ton crime & ſon trépas!...
N'atteſte point des loix que tout mon cœur abjure;
Va, l'hymen ne doit pas étouffer la nature;
Et lorſque de Vezins tu menaces les jours,
Mon devoir, Montauban, m'appelle à ſon ſecours.
Mon pere va périr ſous les coups de ſon gendre!
Et quand ma foible voix parle pour le défendre,

Je t'entends m'oppofer le nom facré d'époux !...
Songes-tu que ce nom réclame contre nous ?
Combien envers mon pere il me rend criminelle !...
De l'aveu de Vezins l'as-tu reçu d'Adele ?
Je frémis ! quelle horreur s'affemble entre nous deux ?
Il femble que l'enfer ait feul formé nos nœuds...
N'attefte point l'hymen. Le ciel dans fa colere,
A reprouvé des feux condamnés par mon pere...
Je devois de fa main attendre mon époux,
Ton culte devoit être un obftacle entre nous.
Mon amour irrita fa fuprême juftice ;
De notre union même il tire mon fupplice...
Notre hymen fut un crime... & pour comble de maux,
De cette fource horrible il en fort de nouveaux...
Acheve donc, barbare ! & que ta main cruelle
A la mort de Vezins joigne celle d'Adele ;
Brife ces nœuds affreux que l'amour a tiffus,
Que le ciel a profcrits, que le crime a rompus ;
Immole donc mon pere à ta fureur jaloufe ;
Mais avant d'y courir, fais périr ton époufe...
Pour aller jufqu'à lui tu n'as que ce chemin.

MONTAUBAN.

Adele !

ADELE.

Mon cœur vole au devant de ta main...
Tu le dois... tu frémis... je vois couler tes larmes !...
Il en eft tems encor : daignes quitter ces armes ;
De l'hymen qui nous joint ne diffous point les nœuds ;
Rappelle ton amour, fonge à nos premiers feux ;
Ne feme pas d'horreurs ma trifte deftinée ;
Confole, tu le peux, ta femme infortunée...
Pour l'obtenir de toi, je tombe à tes genoux...

Ajoute un nouveau titre au nom de mon époux;
A l'amour dans mon cœur joins la reconnoiſſance;
Hélas, ſois aſſez grand pour pardonner l'offenſe.

MONTAUBAN, *avec tendreſſe & douleur.*

O ciel!... impunément il m'auroit outragé!...
Adele!... tu le veux!... ah! mon pere égorgé,
Du fond de ſon tombeau me crie encor vengeance.

ADELE.

Il ne l'exige point; crois-moi: ta violence
Ne l'intéreſſe plus dans ce fatal inſtant.
Des erreurs des mortels il connoît le néant.
Tout ſentiment s'éteint dans la nuit éternelle;
Au delà du tombeau la haine ſurvit-elle?
Regnier, loin d'approuver ce ſoin triſte & cruel,
S'il demande un vengeur, ne l'attend que du ciel.
Crois plutôt qu'il pardonne; imite ſa clémence.
Garde-toi d'irriter la ſuprême puiſſance;
La vengeance des morts, devant ſes yeux perçans,
Sert ſouvent de prétexte aux crimes des vivans.
Ton cœur, plus que Regnier, ſeroit-il inflexible?
Sois généreux, hélas! cher époux, ſois ſenſible
Aux larmes que je verſe, & que tu fais couler.

MONTAUBAN *attendri.*

Adele!... de quels traits tu viens de m'accabler!
Je ſens à tes diſcours mes fureurs ſuſpendues;
Regarde avec tes pleurs mes larmes confondues.
La pitié dans mon cœur balance le devoir...
Sur ce cœur éperdu reconnois ton pouvoir.
Quel uſage cruel fais-tu de ton empire?
Tu ne peux me convaincre, & tu veux me ſéduire!
Implorer un pardon... qu'on n'obtiendra jamais...

L'épargner !... ce feroit partager fes forfaits...
Epargnât-il Regnier qu'il furprit fans défenfe ?...
Tout doit céder... tout cede au foin de ma vengeance;
C'eft le feul fentiment qui convienne à mon cœur...
Adele !... je ne puis foutenir fa douleur !
Ceffe de me montrer des maux que je partage ;
Cache-moi cet amour... & laiffe mon courage
S'acquitter d'un devoir rigoureux... mais facré...
Où cache-moi par qui Regnier fut maffacré.
Je fuis fon fils... fon fang demande une victime ;
Et Vezins... tes pleurs même ajoutent à fon crime !
Ah ! fans lui, ton époux eut-il pu t'affliger ?
C'eft un nouveau forfait dont je dois me venger.
Nos tourmens, nos malheurs, la fureur de ton pere,
Semblent à mon amour te rendre encor plus chere...
Que de maux ce cruel répand fur mes deftins !...
Mon bonheur cependant étoit entre fes mains.
Que de foins il a pris pour allumer ma haine !...
Mon cœur y répugnoit ; il l'eut chéri fans peine ;
Et fans l'affreux tableau d'un pere affaffiné,
Si Vezins l'eut voulu, tout étoit pardonné...
Hélas ! à notre hymen il n'avoit qu'à foufcrire.

ADELE.

Je te vois cependant chercher à le détruire !
Prêt à facrifier à d'aveugles fureurs
Tous les droits de l'amour... & ton époufe en pleurs !
Elle n'a pu fléchir le courroux qui t'anime !
Eh bien ? cédons au fort que m'impofe ton crime...
Dans le fang de Vezins, cruel ! va t'affouvir...
Si c'eft-là ton devoir... le mien eft de haïr,
D'abandonner du moins l'auteur de ma mifere,
D'aller pleurer ta perte & celle de mon pere,

De

De renoncer à toi, de détester nos nœuds,
De mourir.

MONTAUBAN.

Toi, mourir !... me haïr !... malheureux !
Je verrois de mon sort Adele séparée !...
Ah ! c'est trop accabler mon ame déchirée !
Mes maux sont assez grands... pourquoi les augmenter ?...
Tu pleures !... ô Regnier ! comment lui résister ?

ADELE.

Montauban !

MONTAUBAN.

Regne donc sur mon ame asservie !...
Triomphe de ma rage, & demande ma vie...
Ordonne.

ADELE.

Rends la paix à mon cœur éperdu.

MONTAUBAN.

Le puis-je ?

(Il lui prend la main, la presse ; & tombe à ses pieds elle le regarde avec douleur. Leur attendrissement leur fait garder le silence. Léonor qui n'a pas apperçu Vezins, & qui en reconnoît la voix, fait un pas vers eux toute troublée ; mais entendant déjà les reproches qu'il adresse à sa fille, elle s'éloigne avec effroi.)



SCENE IV.

VEZINS, ADELE, MONTAUBAN.

VEZINS *au fond du théatre, & allant du côté de la tour.*

C'en eſt fait, le meurtre eſt ſuſpendu;

(*Appercevant ſa fille.*)

J'en reçois les avis, & Regnier... Ciel!... Adele!
A cette heure, en ces lieux, quel motif vous appelle?
Quel eſt cet étranger?... & vous, à ſes genoux,
Parlez, qui vous amene, & que demandez-vous?...
Ma fille... répondez.

ADELE.

La force m'abandonne.

MONTAUBAN.

C'eſt Vezins... C'eſt à lui qu'on veut que je pardonne!
Ah, Dieu!

ADELE *à Montauban.*

N'ajoutez point, hélas, à mon effroi!

VEZINS *avec ſurpriſe, & reculant d'indignation.*

Quoi, le fils de Regnier, Montauban devant moi.

(*A ſa fille.*)

Ainſi vous reſpectez les volontés d'un pere!
Votre amour imprudent brave ainſi ma colere!...

Perfide! votre ſang épuiſé ſous mes mains,
Devroit venger l'honneur & le nom de Vezins.

(*A Montauban.*

Et toi, vil ſéducteur, dont l'aſpect ſeul m'offenſe,
Redoute ma fureur, & fuis de ma préſence.
Souviens-toi que la haine écarte nos maiſons;
De la ſéduction porte ailleurs les poiſons;
Abandonne ma fille, & reſpecte ma gloire...
Déjà de ſes devoirs elle perd la mémoire;
Elle oſe dans ces lieux t'attendre, & t'écouter!

MONTAUBAN.

Oſes-tu?

ADELE.

Montauban, craignez de l'irriter...
Mon pere...

VEZINS.

Laiſſez-moi, fille indigne & coupable!
Vous m'aviez entendu : mon ordre irrévocable
Fut d'éteindre un amour qui me force à rougir...
Votre cœur s'y refuſe... & je dois vous punir.

MONTAUBAN *avec fureur.*

La punir!... C'en eſt trop, & c'eſt toi qui dois l'être...
Tu connois tes forfaits : je viens punir un traître...
Je ne t'imite point : défends-toi.

(*Il met l'épée à la main.*)

VEZINS *étonné.*

Malheureux!

ADELE *éperdue allant à l'un & à l'autre.*

Mon pere!... Montauban!... quoi, cruels!... à mes yeux!...

Je ſuccombe... arrêtez... quel tranſport vous égare ?...

(*Elle s'appuie à un côté du théatre, immobile de foibleſſe & d'effroi.*)

MONTAUBAN.

Va, j'ai trop balancé... défends tes jours, barbare !

VEZINS, *du ton du mépris.*

Au nom de ſéducteur joins celui d'aſſaſſin...
Mais crains d'être trompé, lâche, dans ce deſſein...

(*Il ſe met en défenſe.*)

ADELE *revenant à elle, & s'élançant entre eux.*

Barbares ! ſur moi ſeule, épuiſez votre rage...

(*Avec l'égarement de la douleur & de l'effroi.*)

Ciel ! ô Ciel ! détournez les maux que j'enviſage !...

(*Elle voit les ſoldats de Vezins qui accourent à ſes cris.*)

Les ſoldats de mon pere !... ô Dieu !

(*Elle tombe accablée ſur un banc de gazon.*)

MONTAUBAN *les appercevant & courant ſur Vezins.*

Tu périras.

(*Les ſoldats ſe jettent ſur lui & l'arrêtent.*

VEZINS.

Déſarmez-le... Sa mort aviliroit mon bras ;
Il doit la rencontrer dans le ſupplice.

MONTAUBAN *furieux.*

O rage !...
Mes amis ?... accourez & vengez mon outrage.
Secourez Montauban par un lâche opprimé.

VEZINS *appercevant la troupe de Montauban qui accourt, & jettant sur lui un regard terrible.*

Traître!

(Il va combattre.)

MONTAUBAN *aux siens que les soldats de Vezins combattent & repoussent.*

Rendez le fer à mon bras désarmé...
Vous fuyez!... & Vezins me retient dans sa chaîne!

VEZINS *revenant après avoir dispersé ses ennemis dans le parc.*

(A quelques-uns de ses soldats.)

Perfide! tu mourras!... Dans la tour qu'on l'entraîne.

(A celui à qui il a déjà confié Regnier, & d'une voix basse.)

Qu'il ignore sur-tout que son pere est ici.

(On emmene Montauban, & il continue à part.)

De ce secret, sans doute, il n'est point éclairci...
Il attaquoit mes jours, quand mes soins pour un traître...
Mon cœur fut généreux... il doit cesser de l'être.

(A ses soldats.)

Et nous, braves amis, compagnons de Vezins,
Allons donner des fers à tous ces assassins.



SCENE V.

VEZINS, ADELE, Suite.

ADELE *revenant à elle, & allant à son pere au moment où il veut sortir.*

Ah, Seigneur !...

VEZINS.

Malheureuse, ôte-toi de ma vue.

ADELE.

Ah ! daignez écouter votre fille éperdue.

VEZINS.

Eh que me dira-t-elle en cet affreux moment ?
Pense-t-elle à mes yeux excuser son amant ?
Si sa flamme l'entraîne aux pieds de sa maîtresse ?
D'où vient que sur ses pas cette troupe s'empresse ?
Ces meurtriers sont-ils amenés par l'amour ?...
Tout m'annonce un projet... mais crois qu'avant le jour,
Ton pere en tirera l'aveu par des supplices.

(*A ses soldats.*)

Nous, amis, combattons, poursuivons ses complices.

ADELE.

Ah ! daignez m'écouter... connoissez mes malheurs.

VEZINS.

Eloignez-vous ; je vois pour qui coulent vos pleurs...
Ils ſont pour le cruel qui menaçoit ma vie...
Vous tremblez pour ſes jours... & vous êtes punie.

(Il ſort avec ſa ſuite.)

SCENE VI.

ADELE *ſeule & dans l'accablement.*

C'en eſt fait, la terreur a glacé mes eſprits...
Et le ſort de Regnier m'apprend celui du fils...
Mon pere... mon époux... ciel ! écarte le crime ;
Sauve-les tous les deux, & prends-moi pour victime.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

La nuit approche de sa fin ; au crépuscule du jour naissant, on apperçoit les compagnons de Montauban enchaînés à de gros anneaux attachés à la tour ; les soldats de Vezins qui les ont arrêtés, sont auprès d'eux le fer à la main ; ils les regardent d'un œil farouche, & semblent impatiens de les égorger.

VEZINS *seul & regardant ses prisonniers.*

Les voilà dans mes fers !... je puis donc me venger !
Reste obscur des proscrits qu'on devoit égorger,
Vous avez fui la mort, & je vais vous y rendre.

(*Après un instant de silence & de réflexion*).

Pourquoi donc sur mes jours venoient-ils entreprendre ?
Montauban ne sait point son pere dans ces lieux,
La nuit dérobe encor ce mystere à ses yeux...
D'un secret qu'on ignore aucun n'a pu l'instruire.
Quel motif dans ma terre a donc pu le conduire ?
La troupe qui le suit, annonce un assassin...
Quel tems il choisissoit pour me percer le sein !

Lorſque je méditois... En ce moment horrible,
Songeons à ma vengeance... elle ſera terrible!
Je tiens entre mes mains & le pere & le fils;
Je puis du même coup perdre deux ennemis...
N'écoutons que ma haine, & puniſſons leurs crimes;
Mes ſoldats furieux demandent des victimes;
Ils attendent mon ordre... ils vont le recevoir.

SCENE II.

VEZINS, ADELE, *ſoldats & priſonniers dans le fond.*

ADELE.

Secourez-moi, grand Dieu! je n'ai plus d'autre eſpoir.

VEZINS *l'appercevant.*

Téméraire!... oſez-vous ſoutenir ma préſence?

ADELE *d'un ton ſuppliant.*

Seigneur...

VEZINS *la repouſſant.*

Eloignez-vous, & craignez ma vengeance.

ADELE.

Daignez m'entendre, hélas! je tombe à vos genoux...
O mon pere, ſouffrez...

VEZINS.

Quel nom prononcez-vous?

Vous n'êtes plus ma fille... à l'amour asservie ;
Vous n'êtes que l'opprobre & l'horreur de ma vie ;
Plus coupable envers moi que Regnier & son fils...
Ma haine vous confond avec mes ennemis.
J'espérois plus de vous. Votre aveugle tendresse
Semble avoir aux affronts condamné ma vieillesse.
C'est donc pour Montauban, pour un vil séducteur...
Qu'à cet indigne amour s'est ouvert votre cœur !...
De mon sang outragé je dois venger la gloire,
Dans le sien, de ma honte effacer la mémoire.
Plus d'hymen entre vous. Quels que soient vos projets,
Ma mort n'ôtera point l'obstacle que j'y mets.
Montauban périra : sa coupable maîtresse
Dans un cloître éternel pleurera sa foiblesse.

(*Avec une douleur concentrée & d'un ton sévere.*)

Vous rendez de mes jours le terme douloureux...
Ce n'est pas votre main qui fermera mes yeux ;
Vous ne me verrez plus... je n'ai plus de famille.

ADELE.

Achevez donc, Seigneur, & frappez votre fille ;
Puisque mes pleurs, hélas ! n'ont pu vous attendrir.

VEZINS.

Ton supplice commence, & tu vas voir périr
L'amant qui regne encor sur ton ame éperdue...
Soldats...

ADELE *avec effroi.*

Quoi, vous pourriez ! juste Ciel !... à ma vue !...
Montauban !... mon époux !... mon cœur épouvanté...

(*Rapidement & avec transport.*)

L'excès de mon malheur me rend ma fermeté...

Vous m'entendrez, Seigneur... avant qu'il ne périſſe,
J'oſe vous demander ſa grace ou mon ſupplice.

VEZINS.

Malheureuſe !...

ADELE *rapidement & avec force.*

Seigneur, je partage ſon ſort,
Et j'obtiendrai de vous ou ſa vie ou ma mort;
Vous nous réunirez... tout effroi m'abandonne;
Qui ne craint point la mort, ne voit rien qui l'étonne.
Le courroux paternel ne me fait plus trembler...
Vos droits vous donnent-ils celui de m'accabler?
Votre fille a les ſiens: ils parlent à ſon ame;
Contre votre injuſtice, Adele les réclame.
Par d'indignes ſoupçons je vous vois prévenu;
Vous m'outragez... mon cœur ne vous eſt pas connu.
J'ai reſpecté ma gloire... elle eſt entiere encore.
Savez-vous, au moment où ma voix vous implore,
Pour qui je cherche, hélas! à détourner vos coups?...
Dans le fils de Regnier je défends mon époux...
L'aveu m'eſt échappé.

VEZINS.

Ciel! que viens-je d'apprendre?

ADELE *vivement.*

Oſez, Seigneur, oſez immoler votre gendre.
Montauban me fut cher: vous connoiſſez nos feux:
Votre ordre les fit naître: ils crûrent ſous vos yeux.
Vous m'en faites un crime, & ce crime eſt le vôtre.
Vous nous aviez, Seigneur, deſtinés l'un à l'autre;
Quand vous m'avez enfin preſcrit de le haïr,

Mon cœur rempli d'amour put-il vous obéir ?...
J'osai prendre un époux qu'avoit choisi mon pere ;
J'espérai que le tems éteindroit sa colere ;
Qu'il pourroit à son gendre un jour ouvrir les bras...
Et je le vois déjà résoudre son trépas !

VEZINS.

Perfide ! il le mérite ; & ces nœuds exécrables,
Cet hymen, votre amour vous rendent plus coupables...
Vous avez méconnu le pouvoir paternel...
Que sais-je, si ton cœur n'est pas plus criminel ?...
Dans quels excès a pu t'égarer ta tendresse !...
J'en juge par l'époux qu'a choisi ta foiblesse.
Séducteur de ma fille, ennemi furieux,
Suivi de meurtriers, il arrive en ces lieux,
Méditant les forfaits, & menaçant ton pere !
Au succès de vos vœux ma mort est nécessaire !...
Sont-ce là les vertus qui plaisent à ton cœur ?
Celles qui t'ont séduite, & causent ton erreur ?

ADELE.

Ah, Seigneur, poursuivez, croyez-moi sa complice !...
Votre cœur en secret me rend plus de justice...
Lui-même à Montauban ne peut la refuser.

VEZINS.

Témoin de sa fureur, prétends-tu l'excuser ?

ADELE.

D'un vil assassinat il vous paroît capable !...
Ah, Seigneur, est-ce à vous à le trouver coupable ?
Songez aux malheureux qu'un faux zele a proscrits,
Et dont le sang encore inonde tout Paris...

Parmi ces meurtriers, ſous le maſque du zele,
Aucun n'a-t-il caché ſa haine perſonnelle ?...
Je vous en dis aſſez... cherchez parmi les morts...
Conſultez votre cœur... n'a-t-il point de remords ?

VEZINS *frémiſſant d'indignation.*

Adele ?...

ADELE.

C'en eſt trop, je n'ai plus rien à taire.
Regnier eſt au tombeau... vous frémiſſez, mon pere !...
Il eſt donc vrai !... Quel coup pour mon cœur effrayé !...
Et ſon fils, devant vous, n'eſt pas juſtifié !
Vouliez-vous qu'inſenſible au cri de la nature,
Il n'eut point recherché l'auteur de ſon injure ?
Si la mort de ſon pere excita ſon courroux,
Fûtes-vous moins cruel ?... vous-même jugez-vous ;
Et ne confondez pas, par un abus étrange,
Celui qui fait le meurtre, & celui qui le venge.
Mon époux crut remplir les vrais devoirs d'un fils...
Mais les vôtres, Seigneur, les avez-vous remplis ?
Se ſont-ils fait entendre à votre ame inhumaine ?
Et le ſévere honneur, ſoumis à votre haine,
Dans vos barbares mains a-t-il mis le poignard ?
Vous a-t-il commandé d'immoler un vieillard ?
Montauban vous pourſuit... ah ! dans votre colere,
Ne ſoyez point injuſte, & ſongez à ſon pere.

VEZINS *ſe détournant avec une ſurpriſe mêlée d'horreur.*

Je ne puis revenir de mon étonnement !...
De quel crime on m'accuſe, ô Ciel !... dans quel moment !...

(*Revenant vers Adele, après un moment de ſilence.*)

Du meurtre de Regnier Montauban me ſoupçonne !...

A de pareils soupçons Adele s'abandonne !...
Votre époux est venu pour venger son trépas ?

ADELE.

Eh, quel autre motif auroit armé son bras ?
Il respectoit mon pere, il doutoit de son crime ;
Il vouloit se venger... il plaignoit sa victime...
Il est entre vos mains... Montauban... ah ! Seigneur ;
Seroit-il condamné déjà dans votre cœur ?
Si la haine sur vous a pris tant de puissance,
Ayez pitié d'un fils armé par la vengeance...
Je demande à vos pieds la grace d'un époux...
Tantôt, au même lieu, je l'implorois pour vous.
Mes pleurs ont désarmé sa haine & sa colere...
Seigneur !... pourront-ils moins sur le cœur de mon pere ?

VEZINS.

Cesse de m'outrager & de parler pour lui...
Pour toi-même tu dois me fléchir aujourd'hui.
Regnier m'osa trahir... ma haine est éternelle ;
Tout généreux qu'il est, mon cœur n'écoute qu'elle...
Peut-être en me voyant maître de le punir,
J'aurois pu l'épargner... mais jamais vous unir.

(*Se tournant vers les siens après un moment de silence.*)

Amenez Montauban, soldats, je veux l'entendre.

(*A sa fille.*)

Parmi mes ennemis vous choisissez mon gendre !...
Ces nœuds facilement peuvent être rompus.

ADELE.

Seigneur ?...

VEZINS.

Obéissez, ne me repliquez plus ;

Et quel que ſoit ſon ſort, attendez-le en ſilence.
Je vais l'interroger... Il approche.

SCENE III.

VEZINS, ADELE, MONTAUBAN enchaîné ; ſoldats & priſonniers dans le fond.

MONTAUBAN *ſortant de la tour, & les yeux baiſſés ſur ſes fers.*

O vengeance !...
De mes juſtes projets voilà quels ſont les fruits !

(Il ſe retourne & apperçoit ſes compagnons enchaînés.)

Amis infortunés !... où vous ai-je conduits ?...
Plus que le mien, leur ſort accable mon courage.

(S'avançant vers Vezins.)

Frappe, Vezins ; ma mort doit ſuffire à ta rage ;
Tu peux la ſatisfaire... épargne mes amis ;
Contente-toi du ſang de Regnier, de ſon fils.

(A Adele.)

Ordonne mon trépas... Adieu, ma chere Adele !
Dans la tombe après lui mon pere me rappelle ;
Il faut nous ſéparer... & toi ſeule as mes pleurs.

ADELE.

Cher époux ! ah ! plutôt détournons nos malheurs.
N'aigris pas ſon courroux, prends pitié de toi-même,

De ton ſort & du mien... de l'épouſe qui t'aime !
Des horreurs du trépas conſens à t'affranchir ;
Fléchiſſons...

MONTAUBAN.

Que dis-tu ?... moi, je pourrois fléchir ;
Ramper devant celui qui fit périr mon pere !...
Je ne lui devrai rien ; je brave ſa colere.

(*S'approchant de Vezins.*)

Aſſaſſin de Regnier diſpoſe de mon ſort ;
Son fils n'attend de toi que ta haine & la mort.

VEZINS.

Je te dois l'une & l'autre... & ma juſte furie
Va laver dans ton ſang la honte de ma vie.
Au lieu de m'accuſer, vois tes propres forfaits :
C'eſt un pere offenſé devant qui tu parois ;
Qui doit venger ſur toi l'honneur de ſa famille ;
Dont la voix à tes feux redemande ſa fille,
Que la ſéduction arrache de ſes bras...
Vois l'abyme profond qui s'ouvre ſous tes pas ;
Tout ſépare à jamais ta maiſon & la mienne.
L'amour devoit-il naître où doit regner la haine ?
Il triomphe : l'hymen vous unit tous les deux !
Quels horribles flambeaux ont éclairé vos nœuds !
Regardez, malheureux ! ſur cet hymen funeſte,
Le ſceau de la vengeance & du courroux céleſte !
Regnier périt : ſon fils ardent à le venger,
N'accuſe que moi ſeul, & vient pour m'égorger !
Si j'avois ſuccombé ſous ta fureur jalouſe,
De quel œil aujourd'hui t'eut reçu ton épouſe ?
Si Regnier ſous mes coups a fini ſes deſtins,
De quel œil revois-tu la fille de Vezins ?

Quoi,

Quoi, la main de mon ſang encore dégoûtante,
On t'eut vu rechercher ton épouſe tremblante!
L'aſſaſſin de ſon pere eut-il pu ſans effroi,
Réclamer aujourd'hui ſon amour & ſa foi!
D'une flamme coupable imprudentes victimes!
Vous avez ſur vos nœuds raſſemblé tous les crimes!
Du fond de leurs tombeaux vos peres ennemis
Pourſuivant les ingrats qui les avoient trahis,
Auroient empoiſonné l'amour qui vous égare.
Même après leur trépas, leur haine vous ſépare,
Et vous livre au remords qui détruit le bonheur.
Devenus l'un à l'autre un objet de terreur,
Vous ſeriez-vous revus ſans ſonger à vos peres?...
L'hymen qui vous unit doit combler vos miſeres.
Réunis par le crime, & par lui ſéparés,
Regardez l'avenir que vous vous préparez.

MONTAUBAN.

Ah, cruel! dans ces maux dont tu nous peins l'image,
Dans ces tourmens affreux... reconnois ton ouvrage...
A qui les imputer qu'à toi... qu'à ta fureur?
Quel autre ſur nos nœuds a répandu l'horreur?
C'eſt toi, dont l'injuſtice, à mes vœux ſi contraire,
M'a fait de la vengeance une loi néceſſaire...
C'eſt toi, qui m'impoſas celle de te haïr...
Qui nous as préparé cet horrible avenir...
Songe à Regnier tombant immolé par ta haine...
Tu lui donnas la mort... j'ai dû chercher la tienne;
J'ai dû venger mon pere, & te percer le ſein.

(*A Adele.*)

Chere épouſe!... pourquoi retenois-tu ma main?
Tes larmes ont tantôt coulé pour le défendre...

Ses reproches cruels t'en font encor répandre...
Qu'il t'épargne, & que seul j'éprouve son courroux!...
L'état où je te vois accable ton époux!

(*A Vezins.*)

Tu vois ses pleurs, barbare! & toujours inflexible,
Ton ame à ses douleurs ne peut être sensible!...
Précipite ma mort... je l'attends sans pâlir.
Par ces tableaux affreux prétends-tu m'affoiblir?
A me voir l'implorer Vezins s'attend peut-être!...
Quels que soient tes desseins apprends à me connoître:
Je l'avouerai : ses droits sont sacrés pour mon cœur,
Et pour moi, sans Adele, il n'est point de bonheur...
Mais malgré ma tendresse, une épouse si chere...
Mon cœur connoît encor ce qu'il doit à mon pere:
C'est ta mort... si tes fers m'en laissoient le pouvoir...
Dût l'amour m'en punir... j'aurois fait mon devoir.

(*A Adele.*)

Rassure-toi ; du sang dont tu reçus la vie,
Chere Adele, ma main ne sera point rougie...
Ton époux, en mourant, conserve ton amour.

(*A Vezins avec fierté.*)

Pour assurer ta vie, arrache-moi le jour...
Tremble de l'épargner... j'en saurois faire usage.

VEZINS *après avoir réfléchi un moment.*

L'amour n'a point encore avili ton courage;
Montauban, je l'estime... & je vais l'éprouver.

MONTAUBAN.

Que dis-tu?... quel dessein!... prétends-tu me braver?

VEZINS *faisant signe de la main à Montauban. Il appelle un des siens dont il prend l'épée, & à qui il parle en secret.*

Un moment... écoutez...

MONTAUBAN.

Qu'est-ce donc qu'il médite ?...
Ordonnes-tu ma mort ?

ADELE.

Mon ame est interdite.

(*Le soldat à qui Vezins a parlé, va dans la tour.*)

VEZINS *à sa troupe.*

Que personne n'approche : obéissez, soldats.
(*A Montauban.*)
Et toi, fier ennemi, qui poursuit mon trépas ;
Dont l'orgueil, dans mes fers, m'insulte & me menace :
Voyons si tu sauras conserver ton audace.
Tu m'accuses d'un meurtre : approche, connois-moi.

(*Il lui détache ses fers, & lui donne une épée.*)

Sois libre, prends ce fer, sers-t'en, & venge-toi.

MONTAUBAN *regardant l'épée qu'il tient entre ses mains.*

Je reste confondu !

ADELE.

Grand Dieu !

VEZINS *l'examinant, & après une courte pause.*

Ta main balance !...
L'amour a-t-il éteint ta soif pour la vengeance ?

MONTAUBAN.

Non, tu m'as étonné !... se peut-il que son cœur,
Joigne tant de bassesse avec tant de grandeur !
Dieu ! faut-il que mon pere ait été sa victime !...
Ta conduite envers moi n'efface point ton crime.
Défends-toi.

ADELE.

Quoi, cruel !

MONTAUBAN.

Laisse-nous.

ADELE.

Oses-tu ?...

MONTAUBAN.

Je ne puis t'écouter : laisse agir ma vertu...
Mon pere... ce nom seul rallume ma colere.

(*Il menace Vezins, & s'avance pour l'attaquer.*)



SCENE DERNIERE.

Les Acteurs précédens, REGNIER.

REGNIER *sortant de la tour, au soldat qui l'amene.*

Vais-je mourir enfin ?

MONTAUBAN *qui s'élançoit sur Vezins, se retourne à la voix de Regnier, jette le fer, & court à lui.*

C'est Regnier !... O mon pere !...
Vous vivez !...

ADELE.

Je renais.

MONTAUBAN *regardant Vezins avec transport.*

Ah, Vezins !...

REGNIER *surpris & serrant son fils dans ses bras.*

O mon fils !...
Quel dessein t'a conduit parmi mes ennemis ?

VEZINS *s'avançant.*

La vengeance... à présent, il en rougit peut-être.
Le moment est venu : vous allez me connoître ;
Regnier & Montauban, écoutez-moi tous deux ;
Apprenez mes projets. Dans ces jours malheureux,

L'honneur, l'humanité ſe ſont encore entendre,
Et pleurent ſur le ſang que l'on vient de répandre.
J'honorois l'amiral; au glaive des bourreaux,
Je courois t'arracher, & ſauver un héros.
J'arrive; il n'étoit plus. Tu reſpirois; ma haine
Pouvoit t'abandonner à leur rage inhumaine;
Je dérobe tes jours au fer des furieux;
Pour te les conſerver je t'amene en ces lieux.
De mes propres ſoldats craignant la violence,
Sur mes ſecrets deſſeins j'ai gardé le ſilence;
J'ai paru réſerver ton ſupplice à mon bras.
Dans cette tour enfin j'ai retenu tes pas,
De peur que la fureur en tous lieux déchaînée,
Ne t'eut offert la mort que j'avois détournée.
On imitoit par-tout les crimes de Paris.
Le preſtige a ceſſé : les meurtres ſont finis;
De la religion la lumiere éternelle,
Détruit le fanatiſme & confond le faux zele;
Et déjà les François, honteux de leurs fureurs,
Reprennent leurs vertus & leurs premieres mœurs.
J'ai prévu ce retour : j'ai défendu ta vie.

(*A Montauban.*)

C'eſt ainſi, Montauban, que je me juſtifie.
Je ſuis vengé... rougis, rends juſtice à mon cœur.

MONTAUBAN.

Ah ! le mien, devant toi, déteſte ſon erreur.
Pardonne.

VEZINS *aux priſonniers.*

Je l'oublie... Ecartez vos alarmes.

(*A ses soldats.*)

Qu'on détache leurs fers ; qu'on leur rende leurs armes ;
Et courez à Cahors rassurer les esprits.
Par-tout où je commande, il n'est point de proscrits.
Je plains ceux qu'en ces lieux l'erreur a pu séduire...
Est-ce en les égorgeant qu'on prétend les instruire ?
A ces infortunés prodiguez vos secours ;
Imitez mon exemple, & respectez leurs jours.
Obéissez.

REGNIER.

Où suis-je ? & que viens-je d'entendre ?...
Se peut-il que Vezins ?...

VEZINS.

Je vais plus te surprendre.
Vezins, en te sauvant, n'écoute que son cœur,
Et la religion, la raison, & l'honneur.
Je ne voulois de toi nulle reconnoissance ;
Je conservois ma haine en prenant ta défense...
Tout peut changer ; Regnier, libre par moi, tu vis...
Mon amitié t'attend, ou ma haine... Choisis.

REGNIER *avec transport.*

Embrasse ton ami... j'aurois dû toujours l'être...
De ses jours qu'il te doit, Regnier te rend le maître.

(*Regnier & Vezins s'embrassent ; Adele & Montauban se jettent à leurs pieds.*)

ADELE.

O mon pere !...

MONTAUBAN.

Ah, Vezins !... Regnier !... à vos genoux...

VEZINS *regarde Regnier, lui montre leurs enfans & les releve.*

Je vous entends... Adele, embrassez votre époux.

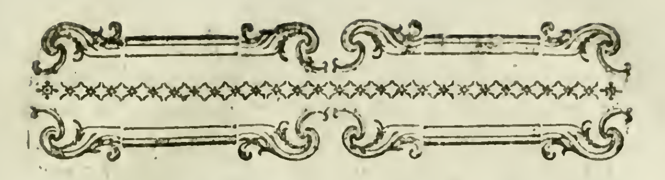
(*Adele & Montauban se saisissent de leurs mains; les deux peres les regardent avec tendresse, & s'embrassent de nouveau.*)

Fin du troisieme & dernier Acte.

ESSAIS

PHILOSOPHIQUES,

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.



ESSAIS PHILOSOPHIQUES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

DES VŒUX MONASTIQUES.

Il y a long-temps que la philoſophie porte ſon attention ſur les maiſons religieuſes & ſur les vœux qui y enchaînent à jamais une multitude de citoyens des deux ſexes. Il y a peu de ſujets ſur leſquels on ait autant écrit ; cela n'empêche pas qu'on ne pût encore écrire bien des choſes ; mais ſur pluſieurs objets on ne peut pas tout dire, & il n'eſt pas toujours permis de tout dire. Le philoſophe & le théologien ne ſont point d'accord, & toutes les fois que le dernier s'eſt trouvé le plus fort, il a impoſé ſilence au premier. Cependant celui-ci a produit un bien qu'on ne peut conteſter. Il a éclairé la politique ; & les gouvernements, ſans l'avouer, ont quelquefois profité de ſes lumieres.

La plupart des abus qui ſe ſont gliſſés dans les cloîtres, les déſordres ſecrets qu'on exagere peut-être, mais qui cependant exiſtent au dedans, puiſqu'ils tranſpirent ſouvent au dehors, ont leur principale ſource dans l'uſage de recevoir des religieux trop jeunes. On ſait qu'on les admet ordinairement

au ſortir de l'enfance, lorſqu'ils ne connoiſſent ni eux-mêmes, ni le monde qu'ils quittent, ni l'état qu'ils vont embraſſer. On leur fait prendre des engagemens dont ils ignorent l'étendue & le poids, & peut-être on leur prépare des regrets éternels, & le déſeſpoir inſéparable de l'impuiſſance de revenir ſur le paſſé.

C'eſt, ſur-tout, le ſort de la plupart des jeunes filles qui ſont ſorties de bonne heure de la maiſon paternelle, & dont l'éducation a été confiée à des religieuſes : car l'uſage eſt de faire élever la jeuneſſe pour le monde par des perſonnes qui y ont renoncé, & pour leſquelles il eſt étranger. Ces enfans n'ont connu que le cloître : les filles chargées de les inſtruire n'ont ceſſé de leur en vanter les agrémens, de le leur peindre comme l'aſyle du bonheur, la véritable & la plus sûre route du ſalut. Le tableau qu'on leur a préſenté du monde eſt préciſément l'oppoſé de celui-ci. L'effet de ces diſcours eſt de faire naître une vocation qui ne dure que juſqu'au temps où l'on s'eſt irrévocablement engagé. Les paſſions dont la ſolitude & les exercices de piété reculent le développement, s'éveillent enfin. Elles reçoivent une nouvelle force des efforts même qu'on fait pour les combattre. Pendant le jour qui doit être conſacré à la priere & aux actions de graces, on n'adreſſe au ciel que des plaintes & des gémiſſemens ; & c'eſt dans le déſeſpoir que l'on paſſe ſes nuits ſolitaires. Les filles qui languiſſent ainſi, & il y en a beaucoup, ont beſoin de conſolation. En attendant qu'on exauce le vœu de l'humanité, qui ſollicite de briſer leurs liens, on devroit du moins les empêcher de ſe multiplier.

Chez les hommes, les paſſions plus fougueuſes ſe manifeſtent avec plus de fureur : elles tirent une plus grande activité des pénitences & des mortifications par leſquelles on cherche à les étouffer. La victime brûle & ſe consume lentement, frémiſſant de s'être

chargée d'une chaîne qu'elle ne peut porter, pliant ſous ſa peſanteur, & quelquefois tentant de la ſecouer. De-là, l'apoſtaſie & mille autres déſordres auſſi ſcandaleux & auſſi criminels.

Depuis long-temps l'humanité gémit de ces abus; la religion elle-même les condamne, & réclame contre eux. Quelques gouvernemens éclairés ſe ſont empreſſés d'y mettre un frein en retardant l'âge de l'émiſſion des vœux. On ſait que ce n'eſt qu'à cinquante ans que les Ruſſes peuvent s'engager dans les cloîtres, pour n'en plus ſortir. Mais ce n'eſt pas chez eux qu'il faut chercher des exemples. Ils ont le malheur d'être ſchiſmatiques; & cette raiſon aux yeux de bien des gens & de ceux pour leſquels j'écris ici ſpécialement, pourroit ôter une partie de leur poids à ces exemples.

On eſt catholique en France: on y a reculé cependant l'âge des profeſſions religieuſes de quatorze à dix-huit ans pour les filles, & de ſeize à vingt-un pour les garçons. Ce terme eſt ſans doute encore trop rapproché de l'enfance. Mais ſi le gouvernement n'a pas fait tout ce qu'il eut pu, il faut lui ſavoir gré de ce qu'il a fait. Louis XV en portant cette loi en 1768, ne l'avoit annoncée que comme un eſſai; il avoit promis de l'abroger ou de l'établir définitivement après dix ans. Son jeune ſucceſſeur l'a confirmée en 1779; ſi l'âge fixé par ſon aïeul n'a pas été reculé, il faut en reſpecter les motifs. Sans des ménagemens qu'on a cru fondés, on eut fait ſans doute comme l'auguſte Marie-Thereſe, dont la piété n'a jamais pu être ſoupconnée, & qui conſulta cette même piété, lorſqu'elle fit rédiger l'ordonnance qu'elle publia ſur ce ſujet en 1770. Par cette ordonnance l'émiſſion des vœux eſt fixée à l'âge de vingt-quatre ans accomplis. C'eſt celui où l'homme commence à entrer dans l'exercice des droits du citoyen, où il

touche au moment de pouvoir contracter toutes sortes d'engagemens civils. L'impératrice reine ne crut pas devoir lui permettre de disposer de sa personne & de sa liberté avant le temps où les loix le supposent assez raisonnable pour lui laisser la disposition de sa fortune & de ses biens.

Cette loi reçue avec reconnoissance par tous les citoyens, excita en Autriche les mêmes clameurs qu'en France. La cour de Vienne répondit aux moines qu'elle ne faisoit que renouveller les réglemens d'un grand prince qu'ils appellent eux-mêmes le fléau de l'hérésie, le défenseur de la foi, le bienfaiteur du clergé. Charlemagne avoit le premier fixé à vingt-cinq ans l'âge des professions religieuses, & à trente celui où l'on pouvoit s'engager dans les ordres sacrés. L'effet de ces plaintes fut de faire donner plus de stabilité à la loi & plus d'étendue à ses dispositions. Marie-Therese voulut que tout citoyen qui prouveroit à l'avenir qu'on lui auroit fait prononcer ses vœux avant vingt-quatre ans accomplis, soit censé appartenir au monde, & qu'il y rentre pour jouir de toutes les prérogatives des loix civiles aussi-tôt qu'il les réclamera. Dès ce moment, le couvent sera tenu de lui rendre, sans délai, tout ce qu'il y aura porté. Elle ne s'en est pas tenue là : elle a fixé aussi la dot des religieux & des religieuses. Aucun couvent ne peut exiger pour dot, frais de vêture, pension de noviciat, au delà de 1500 florins (environ 3272 livres 14 sols, 6 deniers $\frac{6}{11}$ de deniers de France).

Ce dernier réglement qui fera bénir éternellement sa mémoire, n'est assurément pas le moins sage. L'intérêt multiplie souvent les religieux. Dans plusieurs maisons on s'attache quelquefois moins au mérite du sujet qu'à l'argent qu'il leur vaut. On s'arrange en conséquence pour séduire autant de jeunes gens des deux sexes qu'il est possible, & pour leur inspi-

rer une voc ion qui ne sauroit être durable. Ces exemples ne ont pas rares dans les couvents d'hommes ; ils so plus fréquents encore dans ceux de filles. L'éduca ion des jeunes personnes du sexe qu'on confie généra ement à ceux-ci, leur fournit, comme je l'ai observé, des facilités dont malheureusement ils n'abusent que trop. Et l'on impose silence à la pitié compatissante qui ose plaindre ces infortunées, essayer d'ouvrir les yeux sur ces abus funestes, & conseiller de les corriger ! On condamne ses efforts, on les proscrit, on les flétrit même ! on fait plus : on protége les usages odieux contre lesquels elle s'éleve : on ferme les yeux sur leurs effets, on cherche à les affoiblir.

Tout Paris se rappelle le fait singulier arrivé en 1773. Un homme également distingué par ses qualités personnelles & par son rang, M. de . . . . . . fit sortir sa fille du couvent où elle avoit reçu sa premiere éducation. Son dessein étoit de la marier à un militaire aimable, qui l'auroit rendue heureuse. La jeune demoiselle déclara qu'elle n'avoit que de l'aversion pour le monde, & qu'elle vouloit absolument prendre le voile ; le pere affligé d'une résolution qui contrarioit les siennes, ne négligea rien pour l'en faire changer. Il reconnut dans ses expressions le langage que lui avoient dicté les filles indiscretes & pieuses qui l'avoient élevée. Il se flatta que le temps affoibliroit les effets de la séduction ; & il ne permit plus qu'elle retournât dans ce couvent. Il la mit dans un autre, parce qu'elle ne voulût pas rester dans la maison paternelle. Il recommanda fortement qu'on s'appliquât à dissiper les idées qu'on lui avoit inspirées dans le premier, & défendit d'encourager une vocation qu'il ne pouvoit approuver. Deux jours après (le 20 Avril 1773) il reçut la lettre suivante, écrite en François, en Grec & en Latin :

» Dieu à qui tout appartient, souverain de l'uni-
» vers & de toute créature, juge des vivants & des
» morts.

» Ecoute, impie, les paroles de ton Dieu, qu'il a
» dites pour toi. Si tu les méprises, la mort te sur-
» prendra cette année 1773, & tu ne la verras pas
» finir. Tu as sacrifié ton ame à ta fortune, ta re-
» ligion à ton ambition, & tu ne sais pas que c'est
» moi qui dispose des biens & de l'élévation, &
» les donne selon qu'il me plaît. Ce qui remplit la
» mesure de ton iniquité & y met le comble, c'est
» la rapine que tu fais sur mon domaine. Ta fille
» est à moi : sa volonté & son être m'appartiennent.
» Je l'ai destinée pour qu'elle me soit sacrifiée, & que
» sur l'autel de ma justice irritée contre toi & les
» tiens, elle s'immole pour tes crimes & les leurs.
» En me l'arrachant, je n'ai plus rien qui m'arrête
» pour me venger & te punir ; & si tu ne la ramenes
» dans mon domaine & mon héritage, mon bras
» va se baisser, te frapper & te percer «.

Nous ne devrions plus être dans le temps où l'on écrivoit si platement au nom de Dieu des lettres comminatoires. S'il y a encore des esprits assez fanatiques pour en fabriquer de pareilles, il ne s'en trouve plus du moins d'assez imbécilles pour s'en effrayer. M. de ...... fit de cette bétise le cas qu'elle méritoit. Il vit encore à présent en 1781, & Mademoiselle de ...... qui a perdu le goût de la retraite, est mariée, & fait une execellente mere de famille.

A une loi qui manque encore pour empêcher la séduction, il faudroit en joindre une pour prévenir les vocations forcées. On n'a pas cru peut-être qu'il y eut des hommes assez barbares pour enterrer, malgré eux, leurs enfants dans les cloîtres. Les loix semblent n'avoir pas soupçonné ce genre de crime, & n'ont en conséquence rien prononcé, comme celles de Solon

lon ne ſtatuoient rien contre le parricide qu'elles n'imaginoient pas poſſible. L'injuſtice paternelle eſt cependant bien fréquente de nos jours.

Il y a long-temps, je ne ceſſerai de le dire & de le répeter, que l'on s'éleve contre ces peres dénaturés qui peuplent les cloîtres de victimes malheureuſes, condamnées à la ſolitude & au célibat, lorſque leur vocation les appelle au monde & à l'hymen. Ce ſont, ſur-tout, les familles diſtinguées qui en fourniſſent le plus grand nombre. Pour ne pas partager leurs biens & les réunir ſur une ſeule tête, elles dévouent toutes les autres au célibat, qui eſt une eſpece de mort. Les meres affligées de leur fécondité, s'empreſſent d'en étouffer les fruits. Les gouvernemens ſe taiſent devant ces abus qu'ils tolerent, lorſqu'ils devroient les anéantir. Il faut des circonſtances ſingulieres pour engager l'autorité à venir au ſecours des victimes : il faut que celles-ci aient le courage de la réclamer, & de la forcer, pour ainſi dire, à porter ſur elles des regards qu'elle détourne ordinairement. Toutes n'ont pas aſſez de fermeté, & ces cas ſont fort rares : je n'en connois qu'un ſeul arrivé à Naples en 1773.

Une jeune perſonne deſtinée par ſa famille à s'enſevelir dans un cloître, avoit retardé ce ſacrifice juſqu'à l'âge de 19 ans. Un mariage avantageux qui ſe préſentoit pour ſon frere, & qui ne pouvoit ſe célébrer qu'après qu'elle auroit prononcé ſes vœux, avoit porté ſes parents à mettre fin aux délais qu'elle avoit obtenus, & qu'elle demandoit ſans ceſſe. Elle en implora vainement un nouveau : ſes prieres, ſes larmes furent inutiles. Le parti de l'obéiſſance étoit le ſeul qui lui reſtoit : elle ſe ſoumit ; le jour où elle devoit prendre l'habit fut fixé par le deſir de rapprocher celui de la profeſſion. Il arrive : les religieuſes enchantées de ſe procurer une nouvelle compagne,

avoient paré leur église. Les parents de la victime, la famille où son frere devoit prendre une épouse, les amis des deux maisons, & les personnes de la ville de la premiere distinction qui avoient été invitées, s'y trouverent. Le prêtre qui devoit présider à la cérémonie, étoit déjà à l'autel revêtu des habits sacerdotaux. La jeune aspirante qu'on avoit retenue trois heures à sa toilette, où on la chargeoit, selon l'usage & pour la derniere fois, de toutes les parures mondaines auxquelles elle alloit renoncer, se trouva mal tout-à-coup, & bientôt sans parole, sans connoissance & sans mouvement. Il ne falloit plus songer à la cérémonie que les parents virent retarder avec chagrin, & qu'ils se proposerent bien de faire faire une autre fois, si la jeune personne revenoit de cette maladie subite, & qui paroissoit désespérée. Elle ne l'étoit point. L'appareil préparé pour elle n'eut pas été plutôt contremandé, qu'elle reprit ses sens, & se porta mieux que jamais.

Cet événement fit du bruit : on en parla à la cour. Le roi se fit instruire des circonstances ; il pénétra la véritable cause du mal de la Demoiselle : il en eut pitié ; & voulant la protéger, il lui envoya quelqu'un pour lui offrir sa protection. Il n'exigeoit d'elle que de la confiance. Elle déclara qu'elle aimoit, & qu'elle étoit aimée. Son amant étoit d'un rang égal au sien, mais un cadet sans fortune. La bienfaisance du monarque y supplea. Il défendit aux parents de tromper la nature, & leur ordonna de les unir. Cette cérémonie se fit dans la même église où l'on en avoit préparé une si différente. Les religieuses se plaignirent, & crierent au scandale. La victime qui leur échappoit se contenta de leur dire : » Je mérite des éloges » plutôt que du blâme. Je n'aurois été chez vous » qu'une fille désespérée ou hypocrite, & malheu» reuse dans l'un & l'autre cas. Je serai dans le mon» de une femme estimable «.

Une pareille protection n'eſt pas ordinaire. Quelle eſt celle qui peut ſe flatter de l'obtenir? Le ſouverain n'a rempli qu'un demi-devoir : il a rendu une ſujette heureuſe : c'étoit le moment de s'occuper du bonheur de toutes. Elles n'en jouiront point, tant qu'il laiſſera ſubſiſter ces abus odieux, dont la nature & l'humanité frémiſſent. Ils ſont depuis long-temps l'objet des réclamations de la philoſophie, on ne l'a jamais écoutée : quelquefois on l'a fait taire, & c'eſt beaucoup qu'on ne l'ait pas punie. On lui fait un crime d'élever ſa voix contre la ſéduction & la violence; on l'a accuſée d'attaquer la religion qui parle comme elle, & qui réprouve tout hommage qui n'eſt pas volontaire. Cependant la tyrannie paternelle n'eſt point réprimée; on ne punit point les attentats qu'elle exerce en ſilence; on ne les empêche pas même quand on en eſt inſtruit. Il y a peu de pays catholiques où elle ne ſe ſignale par des excès plus ou moins révoltants. On en pourroit citer mille exemples, je n'en rapporterai qu'un ſeul également arrivé à Naples à la fin de 1772. Ceux qui le donnerent, employerent un artifice moins cruel en apparence, mais qui n'en étoit ni moins odieux ni moins coupable dans ſes effets.

Une famille riche voyoit avec regret que ſes biens devoient être partagés entre deux héritiers. Elle ſouhaitoit de les réunir ſur la tête d'un ſeul, & elle réſolut le ſacrifice de l'autre, qui étoit une fille. Elle avoit été élevée dans le monaſtere des Dames de la Trinité des religieuſes (*la Trinita delle monache*). Elle étoit arrivée à l'âge où les loix qui ne permettent pas à une fille de ſe marier ſans l'aveu de ſes parents, parce qu'elle eſt cenſée ignorer ce qui lui convient, l'autoriſent à prononcer, même à leur inſu, des vœux dont elle ignore également les conſéquences. On la ſollicita de ſe conſacrer à Dieu : elle refuſa. L'abbeſſe

du couvent par un excès d'honnêteté & d'humanité bien rares, ne voulut point se prêter à lui inspirer une vocation qu'elle n'avoit pas. On eut recours à l'artifice : la superstition le fournit : on connoît son empire sur un enfant de cet âge & élevé dans un cloître. On séduisit un homme qui consentit à s'introduire dans le couvent à l'aide d'une tourriere que des présents avoient gagnée. Il prit un habit semblable à celui sous lequel on peint Saint Antoine. Ainsi déguisé il pénétra dans la chambre de la jeune personne, l'éveilla pour lui dire que Dieu même qui l'envoyoit, lui ordonnoit de prendre le voile dans cette maison, & la menaçoit de la damnation éternelle, si elle refusoit. La Demoiselle interdite, effrayée, donna sa parole, & le prétendu Saint Antoine se hâta de lui couper une partie de ses cheveux, & de lui faire prendre un habit de religieuse qu'il avoit apporté. Il disparut ensuite.

La nouvelle novice raconta le lendemain sa vision à qui voulut l'entendre. Toutes les nones édifiées, la féliciterent de la grace qu'elle avoit reçue. L'abbesse moins crédule fit quelques objections, qui furent un scandale pour la communauté. Elle la laissa parler, & se hâta de faire part de ce qui se passoit & de ses doutes au cardinal archevêque de Naples. Ce prélat qui pensoit comme l'abbesse, que nous ne sommes plus dans le temps où les saints quittoient le ciel pour venir parler aux hommes, fit des recherches. Une tourriere embarrassée par les questions qu'on lui faisoit, se décela ; elle avoua qu'elle avoit introduit le fourbe, qui ayant été arrêté, accusa à son tour les parents de la Demoiselle. Quelques uns de ces zélés qui regardent les abus les plus criants comme moins dangereux que le scandale, représenterent à l'Eminence que l'intérêt de la religion exigeoit qu'on n'ébruitât point cette affaire. Le prélat qui pensoit

avec raiſon le contraire, envoya Saint Antoine en priſon, fit conduire la jeune Demoiſelle dans un autre couvent, & inſtruiſit le gouvernement de ce qui venoit d'arriver.

Il s'agiſſoit d'un pere, il avoit oublié qu'il l'étoit: il fut ſimplement réprimandé, & on ne fit point la loi qu'on eſpéroit, & qui auroit pu diminuer à l'avenir le nombre des victimes de l'injuſtice des familles, & peut être celles du faux zele, qui ne ſont pas moins nombreuſes.

Combien d'infortunés, égarés par un premier moment de ferveur, ont prononcé des vœux qu'ils ne peuvent rompre, & qui font leur malheur éternel; ils gémiſſent dans leur priſon, frémiſſant à l'aſpect de ces murs, & déteſtant l'inſtant d'égarement qui les y a renfermés. Encore ſont-ils obligés de dévorer en ſilence ces ſentiments amers, leurs ſoupirs, leurs dégoûts & leur déſeſpoir. Ils ſont perdus, s'ils ſont pénétrés. Des cachots affreux, des ſupplices lents & plus cruels que la mort, les attendent; ils y ſont livrés par des hommes impitoyables, qui ſouvent tourmentés ſecrétement comme eux, ſemblent ſe faire une conſolation de devenir leurs bourreaux. On ſait quelle eſt la juſtice ſévere qui s'exerce au fond des cloîtres. Trop long-temps les gouvernements ont négligé de veiller ſur ce qui ſe paſſoit dans l'intérieur de ces maiſons. Ils ont frémi de ce qu'ils ont vu, lorſque des événements ſcandaleux ont attiré leur attention. Ils ont découvert des antres ſouterreins, profonds & ténébreux, cachots horribles que la barbarie la plus raffinée a pu ſeule inventer. Ils avoient pourtant été creuſés par le zele qui y enſéveliſſoit des hommes, dont les crimes n'étoient ſouvent que des foibleſſes plus dignes de pitié que de châtiments. Quelquefois la vengeance & la haine y précipitoient des victimes, auxquelles on n'avoit pas même l'apparence d'une faute

à reprocher. L'hiſtoire du capucin Génois en fournit un exemple terrible. Tous les papiers publics en rendirent compte en 1770. Le récit ſuivant en eſt exact, & puiſé dans de bonnes ſources. Ce fait, en éclairant le gouvernement ſur les injuſtices & les atrocités monacales, le mit à portée d'y remédier.

Louis de Campino deſſervoit dans les Etats de la république, une paroiſſe dont il étoit le bienfaiteur & l'exemple. Les bonnes ames ſont ſouvent celles que l'illuſion trompe avec le plus de facilité. Le curé fit attention au régime des capucins; leur barbe vénérable, leurs habits incommodes & pauvres que la vermine ne reſpecte pas toujours; cet air modeſte & penché qui annonce quelquefois l'innocence; ces pieds nuds expoſés à l'intempérie de l'air, tout cet appareil d'humilité éblouit le bon paſteur. Il ne croyoit pas que des haillons puſſent couvrir l'orgueil: il ignoroit l'hiſtoire de Diogene. Il ſe fit capucin pour ſon malheur & pour celui de ſa paroiſſe qui le regretta.

Il vit de près ce qu'il avoit admiré de loin. Ses yeux s'ouvrirent; il ſe trouva fort éloigné de la perfection évangelique, qui ne conſiſte pas dans un traveſtiſſement bizarre, dans quelques pratiques particulieres, mais dans la ſimplicité des mœurs & l'exercice des vertus. Il oſa demander ſi c'étoit là la vie apoſtolique qu'il avoit cru embraſſer? Cette queſtion déplût à ſes confreres & à ſes ſupérieurs; ils finirent par perſécuter leur nouveau diſciple, & par l'enfermer au pain & à l'eau, pour avoir porté des plaintes au Général. La victime trouva le moyen de s'échapper. Un noble Génois reçut le pere Louis chez lui. On le réclama comme un inſenſé qu'on avoit renfermé parce qu'il avoit perdu la raiſon, & qui dans les accès de ſon délire, ne rêvoit que des cachots, des fouets & des diſciplines. Le fugitif fut conduit chez le Doge, qui l'examina, le trouva pâle, exténué, mais

plein de bon ſens. Les cicatrices dont ſon corps étoit couvert, dépoſoient contre ſes bourreaux. Le Doge écrivit à Rome. Le pere Louis fut relevé de ſes vœux, & renvoyé dans ſa cure, bien revenu de la fauſſe idée qu'il s'étoit faite de la perfection monaſtique, & bien réſolu de ne plus croire aux apparences.

On ne finiroit pas ſi l'on vouloit citer tous les exemples d'infortunés immolés au fond des cloîtres à la haine ſecrete d'un ſupérieur ou au fanatiſme imbécille d'une communauté mal inſtruite des principes fondamentaux du chriſtianiſme qui ne prêche que l'amour des hommes, la charité, la paix & la clémence.

C'eſt à vous que je m'adreſſe, vous, qui par état êtes chargés d'introduire dans les couvents les jeunes perſonnes des deux ſexes, & de leur peindre les devoirs qu'elles vont s'impoſer. Ne leur déguiſez rien: montrez au zélé combien ils ſont pénibles; faites lui ſentir que Dieu n'exige pas de ſes créatures qu'elles s'enterrent toutes vivantes; qu'on peut le ſervir dans le monde auſſi-bien, & ſouvent mieux que dans la retraite. Souvenez-vous que le célibat eſt contre la nature; qu'elle a deſtinée la Vierge à être mere, & que le figuier ne fut maudit que parce qu'il étoit ſtérille. Si la vocation ſe ſoutient après des épreuves répétées, recevez-les. Reculez les engagements de toutes celles que vous jugerez entraînées par la ſéduction. Eprouvez-les: exigez qu'on leur faſſe connoître le monde avant qu'elles le quittent; exhortez-les à y reſter pour peu que vous vous apperceviez qu'elles pourroient le regretter. Ne vous chargez jamais de déterminer la vocation des filles qui auroient préféré la vie du monde à celle des couvents, mais qui ſe trouvent obligées de céder aux volontés de parents injuſtes, qui leur preſcrivent cet état, & les ſacrifient, malgré leurs oppoſitions, à leurs vues politiques. Prenez ſous votre protection ces victimes

innocentes & trop généralement abandonnées. Ne leur permettez pas de prononcer des vœux que leurs cœurs désavouent. Vous remplirez un devoir de l'humanité, vous mériterez bien de la religion même, qui, je le répete, ne veut que des hommages volontaires, & rejette tous les autres.



DE LA TOLÉRANCE.

Il y a long-temps qu'on écrit ſur la tolérance religieuſe. Faut-il la rejetter, ou l'adopter ? Cette queſtion ſeroit aiſément décidée par le bon ſens, ſi les hommes vouloient ſe borner à le conſulter. Mais les jugemens les plus ſimples ſont préciſément ceux qui ſe font toujours les derniers.

Grégoire de Tours raconte que Chilpéric, irrité de la réſiſtance d'un juif qu'on vouloit convertir, ordonna qu'on le mit en priſon. Puiſqu'il ne veut pas croire de bonne grace, dit-il, il faut l'obliger à croire par force. Ce fait rapporté par un évêque montre qu'elle étoit l'opinion dominante de ſon temps. De nos jours, elle eſt à peu près la même. Je n'aſpire pas à l'honneur de la changer ; je me borne à faire des vœux, & à préſenter ici des réflexions.

S'il y a des droits naturels & perſonnels que je ne puis pas plus ſéparer de mon exiſtence que je ne puis m'anéantir, les autres hommes doivent en avoir de pareils, ſans quoi ils ſeroient d'une autre eſpece que moi. Si l'on ne peut me refuſer le libre uſage de ma raiſon, celui de mon jugement particulier, ni m'empêcher de ſuivre les impulſions du ſentiment intérieur qui m'avertit de mes devoirs, parce que mon bien-être, la tranquillité de mon ame y ſont intéreſſés, pourquoi refuſerois-je ces avantages aux autres ? Ne leur importent-ils pas autant qu'à moi ? Mon affaire eſt de travailler à mon bonheur particulier ; de quel droit irois-je leur défendre de s'occuper du leur. Quel eſt le magiſtrat, le prélat, le prince, qui ne regarderoient pas comme le dernier des malheurs d'être

obligés de repousser les mouvements intérieurs de leur conscience ? Ce malheur seroit-il moindre pour d'autres que pour eux ?

Dans tous les rangs de la société, on a un droit égal aux privileges de la nature humaine. C'est une vérité contre laquelle un homme sage ne sauroit élever aucun doute. Elle tient aux principes de la sagesse universelle, & est elle-même un de ces principes. Comment peut-on les concilier avec l'usage atroce de punir des supplices les plus cruels des hommes auxquels on ne sauroit reprocher autre chose, sinon qu'ils ne veulent point devenir coupables, en agissant contre les lumieres de leur raison. S'il se trouvoit quelqu'un qui osât justifier cet usage abominable, je lui dirois avec l'orateur Romain, qu'il est un insensé, parce qu'il justifie la destruction de la liberté humaine & des loix qui font le bonheur des individus en particulier & des peuples en général..

C'est pourtant ce que fait l'intolérance. Ses excès & ses suites tendent nécessairement à rompre les liens les plus sacrés de la société, à détruire les obligations morales qui sont si essentielles au bien général. Quand une fois les hommes ont été forcés de mépriser la voix de leur conscience, & de faire ce qu'ils croient injuste, ils oublient bientôt tous les principes de vertu. La religion a reçu une blessure mortelle, & la porte est ouverte à la corruption & à tous les vices. L'amour du bien public se tait, ou n'est plus écouté. Quiconque ment à lui-même & se trahit, en agira-t-il mieux avec les autres ? Lorsque les princes voudront obliger leurs sujets à abjurer leur croyance, c'est-à-dire à devenir malhonnêtes, sous peine d'être exposés à des châtimens dont rien ne sauroit les garantir, ceux-ci supposeront naturellement que l'intégrité n'est point estimée de leurs

ſupérieurs, & qu'en leur obéiſſant, ils ſont débarraſſés de toutes ſortes d'obligations morales.

Si ces réflexions ne ſont pas neuves, il y a des vérités qu'on ne ſauroit trop répéter aux hommes. C'eſt à force de les leur crier aux oreilles, qu'on parvient à les en pénétrer. Ce ſont, en général, des enfants qui n'apprendroient pas à parler, ſi leurs nourrices ne cauſoient ſans ceſſe avec eux, lors même qu'il ne les entendent pas.

La raiſon & l'humanité réclament également la tolérance; dans bien des endroits on ne paroît pas les écouter. Cette philoſophie douce & ſenſible dont les lumieres brillent à préſent avec tant d'éclat, & qui fait élever une voix univerſelle qui ſollicite le bien, ne ſemble gagner que lentement ceux qui pourroient l'exécuter. Le clergé, dont le zele eſt reſpectable ſans doute, & que des attaques indécentes & répétées ont du rendre plus défiant, s'effrayant à l'aſpect d'un troupeau ſur lequel il n'auroit aucun pouvoir, s'obſtine à faire craindre des troubles qui n'auront pas lieu, s'il eſt tranquille, & ſuſpend peut-être l'adoption d'une loi dont les bons effets ſont atteſtés par l'exemple de ceux de nos voiſins chez qui tous les cultes ſont accueillis & protégés.

En attendant, les familles proteſtantes répandues dans le royaume, gémiſſent ſous l'oppreſſion. On proſcrit les miniſtres qui oſent leur porter des conſolations & des ſecours. Les aſſemblées religieuſes qui ne ſe font au déſert, que parce qu'elles ſont défendues dans les villes, ſont regardées comme des conventicules dangereux & ſuſpects. On n'y fait cependant que prier pour le Roi, pour la proſpérité de l'état, pour ce gouvernement perſécuteur qu'on ne maudit point, mais que l'on conjure le ciel d'éclairer; & le miniſtre qui, dans le ſilence de la nuit, au milieu des déſerts, entonne ces prieres

& ces cantiques, eſt expoſé à une mort honteuſe, s'il eſt découvert.

Dans pluſieurs endroits, il eſt vrai, l'humanité qui plaint les victimes, emploie quelquefois des moyens pour les écarter, avant qu'on aille les ſaiſir, & les dérobe ainſi au ſort que l'intolérance leur deſtine. Mais lorſqu'elles ont eu le malheur d'être arrêtées, le juge aſſis ſur le tribunal étouffe la pitié qu'il ne peut plus écouter, & les abandonne à la loi qui les envoie au ſupplice. Ces infortunés ſont coupables, ſans doute, en déſobéiſſant aux ordres du prince. Mais ces ordres ne ſont-ils pas trop rigoureux? Le vœu général eſt qu'ils ſoient révoqués, ou du moins adoucis. L'eccléſiaſtique qui les enfreint eſt plus imprudent que criminel. Il croit obéir à Dieu en portant à ſes freres opprimés, ſans temples, ſans autels, les conſolations de leur religion. L'humanité l'excuſe, l'homme impartial & ſenſible ne peut s'empêcher de l'eſtimer, & lorſqu'on le conduit à l'échaffaud, le fanatiſme lui-même ſe tait, & fait place à la compaſſion.

Sans m'arrêter ici à faire un tableau qui pourroit être intéreſſant, mais qui ſeroit en même temps affligeant & ſombre, je rapporterai un fait qui s'eſt paſſé, il y a quelques années, dans une de nos provinces méridionales, où l'on compte beaucoup de proteſtans.

Depuis dix ans, ce troupeau n'avoit vu aucun paſteur qui eut oſé ſe haſarder à venir le viſiter en ſecret. Le deſir qu'il avoit de faire enfin quelques actes de religion parvint à un eccléſiaſtique Suiſſe; ſon zele le détermina à entreprendre le voyage; & il ne négligea pas les précautions qu'il crut néceſſaires pour éviter les riſques. La congrégation ſe tint; les proteſtans firent la cene; ils deſirerent une nouvelle aſſemblée pour des baptêmes & des ma-

riages. Le miniſtre eut l'imprudence de s'y prêter. Il s'étoit commis quelques indiſcrétions après la premiere ; elles inſtruiſirent le gouvernement qu'il devoit s'en tenir une ſeconde. On prit des meſures pour ſurprendre le miniſtre, qui fut arrêté, conduit en priſon, & condamné, ſuivant l'uſage, à être pendu.

Son arrêt, l'idée de périr du ſupplice infame réſervé aux ſcélérats, le ſouvenir d'une femme & d'un enfant qu'il laiſſoit dans ſa patrie, celui de la conſidération dont il y jouiſſoit, l'émurent vivement ; il lui échappa quelques larmes. Un théologien zélé dont la fonction étoit d'accompagner les criminels, de les conſoler dans leurs derniers inſtans, de les réconcilier avec le ciel, crut voir une foibleſſe où il n'y avoit que de la ſenſibilité. Il ſe flatta qu'il parviendroit à convertir le miniſtre, & il entreprit cet ouvrage. Aux raiſonnemens les plus ſolides, il joignit l'eſpérance de ſuſpendre l'exécution de l'arrêt, & celle d'une grace que l'on auroit ſans doute obtenue. Le miniſtre réflechit un moment, & lui répondit ainſi :

» Je ne ſuis point un fanatique. Ma foi & ma
» raiſon, de concert, me permettent de vous faire
» cet aveu : notre croyance eſt à peu près la même ;
» nous ne différons que ſur quelques points que je
» ne ſerois pas éloigné d'accorder. Nous adorons
» le même Dieu ; il voit avec bonté les manieres
» différentes dont nous l'honorons. La foi, la cha-
» rité, les bonnes œuvres, une probité incorruptible
» ſont dans votre culte, comme dans le mien,
» les gages aſſurés du ſalut. Je n'aurois donc aucune
» répugnance à l'embraſſer. Mais le puis-je dans
» ce moment ? je ſuis ſous le glaive de la juſtice.
» On diroit avec raiſon que j'ai ſacrifié ma religion
» à la conſervation de ma vie. J'avoue que la mort

» qui m'attend est affreuse à envisager pour tout
» homme né, élevé honnêtement, & qui ne se
» reproche pas de l'avoir méritée. Le moyen que
» vous m'offrez pour l'éviter, ne me paroît point
» blesser ma conscience. Mais ces vingt mille pro-
» testans qui sont répandus dans cette province,
» attachés à leur culte, persuadés qu'il vaut mieux
» que le vôtre qu'ils n'embrasseront jamais, persécu-
» tés, fideles & soumis, ont les yeux fixés sur moi.
» Je leur ai porté des consolations; je leur dois
» l'exemple de la résignation & de la fermeté: je
» vais le leur donner «.

Il subit en effet le supplice.

Je ne ferai aucune réflexion sur ce fait, j'en laisse le soin à mes lecteurs. Il leur offre assurément un beau texte.

En général, les hommes les plus intolérans dans les endroits où ils dominent, sont ceux qui exigent le plus de tolérance dans les lieux où ils ne sont pas les plus forts. On a vu ce qu'ont fait les jésuites dans bien des états; ils ont été les premiers & les plus ardens à proscrire les cultes hérétiques. Dans les pays hérétiques où ils avoient des maisons, ils se sont bien gardés de prêcher contre la liberté de conscience, dont ils goûtoient les fruits. Ils n'y disoient pas qu'un souverain devoit forcer tous ceux qui vivoient sous sa loi à embrasser sa croyance. Ils ne parloient de cette maniere que dans les contrées où les princes pensoient comme eux.

On a exagéré les dangers de la tolérance; il n'en est point que de bonnes loix ne puissent prévenir. Il seroit à souhaiter que ceux qui croient le contraire, fissent pour se détromper, un petit voyage & quelque séjour dans les pays où les hommes de toutes les sectes & de toutes les communions vivent ensemble sous le même gouvernement, &

protégés par cette tolérance qui y est une loi fondamentale. On ne les y voit point disputer les uns avec les autres. Leurs ministres même ne parlent de controverse que dans la chaire. Souvent deux communions opposées n'ont qu'un temple commun, dans lequel elles vont vaquer successivement, à des heures fixées, à leurs exercices religieux. On ne s'insulte point : j'ai vu en Hollande les jansénistes former un troupeau séparé, avoir leur église à part, en face de celle des jésuites, qui y avoient autrefois un hospice, & qui dociles dans ce pays, ne se permettoient aucune humeur contre les disciples de Port-Royal, qui, à leur tour, ne leur disoient rien. On ne cherche point non plus à se convertir mutuellement ; si on reçoit volontiers les prosélites qui se présentent, on ne fait aucun effort pour les séduire, ou les attirer. Les loix ont réglé les conditions auxquelles les époux s'engagent : s'ils sont de cultes différens, les enfants ne causent point de querelles. Les garçons sont élevés dans celui de leur pere ; & les filles n'apprennent point d'autre catéchisme que celui de leur mere. Il n'y a point de difficultés sur cet objet dans les ménages. Le mari ne songe pas plus que sa femme à enfreindre les loix, en forçant tous ses enfans à embrasser sa croyance.

La Russie a bien changé de face depuis qu'elle a perdu l'ancien esprit d'intolérance qui la caractérisoit. Pierre le Grand l'affoiblit en abaissant le clergé. Ses successeurs ont continué son ouvrage ; Catherine II aspire à la gloire de l'achever. On en voit déjà les bons effets dans l'augmentation sensible de la population & de la richesse de l'empire ; ils seront encore plus marqués dans quelques années. La constance & la fermeté perfectionneront ce que la sagesse a commencé. Le fait suivant sera voir où

l'on en eſt ; je ne me refuſerai pas le plaiſir de le rapporter.

Un particulier nommé *Alexiow Petrowitz*, Alexis, fils de Pierre, avoit beaucoup voyagé. Il avoit vu regner dans pluſieurs contrées le fanatiſme & l'intolérance qui en eſt la ſuite, les communions ſéparées en guerre les unes avec les autres, & la plus forte opprimer toujours la plus foible. Abſent depuis quarante ans de ſa patrie, qu'il avoit quittée à l'âge où les paſſions exercent leur empire, où elles occupent l'homme tout entier, & le détournent des réflexions ſérieuſes, il la connoiſſoit peu ; il la croyoit auſſi intolérante que les autres pays qu'il avoit parcourus. A ſon retour à Revel il fut attaqué d'une maladie dangereuſe, qui ne lui permit pas de faire des obſervations. Réduit à la derniere extrémité, & perſuadé qu'il pouvoit donner encore une bonne leçon à ceux qui lui ſurvivroient, il envoya chercher le Pope qui avoit la confiance de ſa famille ; il manda en même tems un miſſionnaire catholique qui étoit dans la même ville ; il fit prier auſſi de venir recevoir ſes adieux un miniſtre luthérien & & un miniſtre Génévois qu'il avoit connus dans ſes voyages, & que leurs fonctions avoient appellés à Revel. Tous accoururent ; le Pope arriva le dernier. Etonné en entrant chez le malade de voir des prêtres de quatre religions différentes, il fit un mouvement pour ſe retirer. » Reſtez, Monſieur lui dit » le moribond, ne vous déconcertez pas, vous » n'êtes point de trop. Je touche à mes derniers » inſtans : il ne me reſte qu'un ſouffle de vie. Je » vous ai tous fait appeller pour vous conjurer au » nom du même Dieu que vous ſervez, & qui va » diſpoſer de moi, de vivre à l'avenir en paix ; » de vous ſupporter les uns les autres, de ne plus » vous contriſter mutuellement, de donner l'exem-

» ple

» ple de la modération, & de ſacrifier au bien de
» l'humanité le plaiſir affreux & barbare de prêcher
» l'animoſité & la haine «.

Cette petite harangue toucha le Pope. Le clergé Ruſſe s'accoutume à la tolérance, & prend l'eſprit de l'auguſte princeſſe qui le gouverne. Le Pope s'approcha du malade, & s'entretint familiérement avec les autres miniſtres. Alexiow vécut encore pluſieurs jours, pendant leſquels il eut réguliérement la même compagnie. Il mourut enfin en prononçant ces dernieres paroles :

» Ma patrie eſt plus ſage que je ne le croyois.
» J'y ai vu des eccléſiaſtiques de religions différentes
» qui ſe ſont accordés, & qui ont vécu enſemble
» pendant quelques jours ſans ſe maudire récipro-
» quement. C'eſt un ſpectacle que j'ai long-temps
» vainement cherché ; il s'eſt enfin offert à mes
» yeux expirans ; ils vont ſe fermer ſans regrets «.

Les bons eſprits, les bons citoyens feront des vœux pour le voir par-tout, & le moment n'en eſt peut-être pas éloigné ; chaque année qui s'écoule ſemble rapprocher ce jour heureux. En attendant, je répéterai ce que diſoit le bon docteur Tucker au clergé de l'égliſe Anglicane : » Raiſonnez, perſua-
» dez, priez, importunez tout autant que vous pour-
» rez. Prêchez, preſſez à propos & hors de propos,
» grondez encore, ſi vous le voulez, dites même
» des injures, s'il ne vous eſt pas poſſible de les
» étouffer ; mais n'uſez point de violence. Songez
» que Jeſus-Chriſt ne prit le fouet que pour chaſſer
» les marchands du temple, & non pas pour les y
» faire entrer «.

LE SERMON ET SON EFFET.

Quand le zele du magnifique & pieux Abbas résolut de bannir de son empire les infortunés Guebres, & que celui de toute sa cour enflammé par le sien, applaudissoit à l'exil de ce peuple doux & laborieux, le sage Sadi gardoit seul le silence. Interrogé par son souverain, qui voulut avoir aussi son avis, il répondit par cet apologue :

Dans une isle de la mer des Indes, vivoit autrefois un peuple enfant gâté de la nature, dont la main libérale lui avoit prodigué tous les biens qui peuvent constituer le bonheur de l'humanité. Les hommes étoient robustes & bien faits, les femmes belles & modestes. Un esprit enjoué, une imagination vive, une gaieté brillante, & un bon sens qui n'étoit pas méprisable, caractérisoient également les deux sexes. Leur pays étoit un véritable paradis terrestre. On n'y voyoit aucun animal dangereux ou féroce. Le bœuf laborieux, l'infatigable chameau, l'éléphant docile, le noble coursier, la paisible brebis, le chien fidele, le troupeau semillant des faons, des gazelles, des daims, obéissoient tous à la voix de l'animal, roi de la création, & dans lequel seul la raison s'exprime par l'organe de la parole. La musique douce & touchante des oiseaux charmoit l'oreille, pendant que le poisson sans crainte réjouissoit la vue, en jouant dans les ondes claires des ruisseaux qui serpentoient de toutes parts.

L'orgueil, cette source de maux, se glissa parmi ces êtres heureux. Ils commencerent à se regarder comme les seuls habitans de la terre qui méritassent le soin du ciel. Les présens dont les combloit la

nature, leur parurent une dette qu'elle acquittoit, & dans cette ivresse de vanité, jettant un œil de mépris sur tout ce qui les entourroit, ils imaginerent que les animaux regardés par leurs ancêtres comme des compagnons & des amis, étoient nés pour être leurs esclaves, & devoient être traités comme tels.

L'éperon fut inventé pour animer le cheval; l'aiguillon pour exciter le bœuf, & les fouets & les chaînes furent suspendus autour d'eux pour leur châtiment. Si la lassitude forçoit le rapide coursier à rallentir son pas, l'acier cruel déchiroit aussi-tôt ses flancs; une pointe aiguë s'enfonçoit dans celui du bœuf qui, attaché à la charrue, s'arrêtoit un instant pour reprendre haleine; & souvent le chien vigilant étoit battu sur le seuil de la porte à la sûreté de laquelle il veilloit.

Ce peuple vain ne borna pas à ces injustices l'abus du pouvoir qu'il avoit usurpé. Bientôt il ne trouva pas d'amusement plus doux & plus noble que celui de tourmenter toutes ces créatures qu'il devoit protéger. Il força les timides habitans des bois, que ses peres avoient rendus sociables, à reprendre leur vie sauvage, pour avoir le plaisir de les chasser. Les oiseaux tomberent dans les pieges qu'il leur tendoit; & leurs vains & foibles efforts, pour se dégager de leurs liens, parurent avoir plus de charme pour lui que la mélodie de leurs voix. Ces tyrans cesserent d'admirer l'agilité du poisson: ses mouvemens dans les filets du pêcheur, & son agonie sur le sable, étoient un spectacle plus agréable pour leurs yeux ou pour leur vanité; car ils se glorifioient de l'art d'appesantir leur empire sur les animaux dans tous les élémens.

Les cris de ces innocentes victimes provoquerent enfin la justice suprême. Un messager céleste,

dépêché à un ſage, lui ordonna d'exhorter ſes concitoyens trompés à changer de conduite, & de leur déclarer que, s'ils ne vouloient pas traiter les animaux avec la tendreſſe que tous les êtres ſe doivent les uns aux autres, ils ſeroient privés dans ſix jours de leur ſociété & de leurs ſervices.

Le ſage ſe hâta de leur délivrer ce meſſage déciſif. L'étonnement dans lequel il les plongea, ne leur permit pas d'abord de manifeſter leur indignation. Cabul, qui dans leurs aſſemblées, avoit pris le plus grand aſcendant, ſe leva enfin, & leur dit: Renoncerions-nous à la dignité de notre nature, dans la crainte de quelques inconvéniens, auxquels notre induſtrie peut aiſément ſuppléer ? Que plutôt tous ces animaux, qu'on oſe nous comparer, diſparoiſſent de leurs élémens reſpectifs.

La multitude fut aiſément ſéduite. Pluſieurs déſirerent le ſort dont on les menaçoit. Il y en eut qui en deſirerent l'accompliſſement par curioſité. Tous applaudirent. Auſſi-tôt le ciel s'enveloppa de ténebres épaiſſes; mais la conſternation fut inexprimable, quand, au retour de la lumiere, ils ſe regarderent les uns les autres, & ſe virent demi-nuds, & dépouillés de leurs ſuperbes vêtemens.

Comme ils n'avoient pas imaginé que cette infortune fut compriſe dans les menaces du ciel, ils en furent très-affectés. Les dames, ſur-tout, ne ſoutenoient pas la perte des ornemens qui relevoient leur beauté, & dont elles avoient fait proviſion. Elles n'avoient cru conſentir qu'à une privation future, & ne s'étoient pas doutées qu'elle dût avoir un effet rétroactif : c'étoit pour leurs filles & non pour elles-mêmes qu'elles avoient renoncé à ces vanités.

Cependant tout ce qui avoit appartenu aux animaux s'étoit évanoui avec eux. On perdit en même

tems que leur ſecours, la ſoie, la laine, les fourrures, les plumes, les perles, l'ivoire, l'écaille, enfin tout ce qu'on avoit reçu juſques-là de ces innocentes créatures, tant par don que par héritage. Le déſeſpoir fut d'abord général : les cris de douleur qu'il inſpiroit, paſſant à travers un vuide immenſe, retentirent à leurs oreilles avec un fracas épouvantable, qui les inſtruiſit d'un nouvel effet de leur châtiment. Le mouvement inſenſible, mais continu, de cette multitude d'êtres qui rempliſſent les quatre élémens, & dont quelques-uns ſont imperceptibles à nos yeux, ne rompoient plus, ne modifioient plus la voix humaine : toute harmonie avoit diſparu.

Quand le premier étonnement & la confuſion furent un peu appaiſés, obligés de ſe ſoumettre à leur deſtinée, ils chercherent des conſolations auprès de Cabul. Sa fierté opiniâtre leur en fournit de conformes à ſes conſeils.

Regardez, leur dit-il, ces gerbes dorées qui ſe courbent ſous le poids précieux des épis; c'eſt la récompenſe de l'induſtrie de l'homme. Seul il ſait préparer le grain, & en faire une nourriture agréable, avec laquelle il ne craint pas le beſoin. Voyez ces grappes qui nous promettent un jus délicieux, ces arbres chargés d'olives, ces fruits exquis, ces racines ſalutaires, & ne regrettez point l'inſipidité du lait, des œufs & du miel.

Il eſt vrai que nous ſommes privés de nos riches vêtemens; mais qui nous empêche de mêler notre coton avec l'or, & d'ajouter à ſa blancheur un éclat au deſſus de celui de la plus belle ſoie? Ces mines de diamans, ces pierres précieuſes ſuppléeront amplement à ce que nous avons perdu, & ſieront mieux ſur la tête des maîtres du globe. Quant au travail que nous ſerons obligés d'entreprendre,

il ſera un exercice ſalutaire & même une occupation agréable, lorſque nous nous rappellerons que par-là nous avons conſervé notre dignité.

Animés par ces encouragemens, ils eſſayerent leurs forces, qu'ils n'avoient point encore éprouvées, & ſe diſpoſerent aux travaux néceſſaires pour arracher à la terre ſes préſens. Quoiqu'ils manquaſſent de ſecours & d'inſtrumens, ils exécuterent avec une apparente ſatisfaction, les ouvrages différens preſcrits par la néceſſité, ou déſignés par le luxe. Mais quand la ſaiſon de labourer fut venue, ils perdirent tout leur courage. Les animaux ſur leſquels tomboit la partie la plus pénible de cette tâche, furent regrettés ſincérement, & l'agriculture ne parut plus une occupation agréable.

Les ſillons tracés par l'homme n'avoient pas la moitié de la profondeur de ceux que les bœufs imprimoient auparavant dans la terre. Ils n'étoient plus engraiſſés par ces milliards d'inſectes & de reptiles qui y naiſſoient, y vivoient, & y mouroient pour les fertiliſer. La moiſſon ne payoit qu'à demi les efforts qu'elle avoit coûtés, & fourniſſoit à peine à la proviſion de l'année. Les arbres éprouvoient la même ſtérilité ; les fruits & les racines avoient perdu leur ſaveur. Cette multitude de créatures inviſibles, que la ſageſſe divine avoit créées, ceſſant de ſe nourrir ſobrement ſur les plantes, ne les préparoit plus à recevoir la benigne influence du ſoleil. La prévoyance de la nature qui proportionne ſes productions au nombre de ſes enfans, avoit auſſi ſupprimé une abondance inutile à une ſeule eſpece d'êtres, dont l'ingratitude avoit mérité d'ailleurs un châtiment.

La diſette des ſubſiſtances découragea non-ſeulement les arts : elle excita encore l'envie, l'injuſtice & la défiance. Celui qui avoit entaſſé plus de proviſions que ſes voiſins, étoit dans la crainte per-

pétuelle de ſe les voir enlever. Sa maiſon n'étant plus ſous la garde du chien fidele, il étoit obligé d'ajouter des veilles pénibles aux fatigues du jour. On ne pouvoit acheter le ſecours d'aucun mercenaire, dans un pays où l'argent inutile ne repréſentoit pas des alimens dont chacun craignoit de manquer.

C'eſt ainſi que parla Sadi. Sa fable amuſa beaucoup le magnifique Abbas, ainſi que ſa cour; & pendant qu'on lui en faiſoit compliment, l'édit projetté fut ſigné, les Guebres exilés, & la Perſe appauvrie.



DES SPECTACLES.

Les théologiens & les moraliſtes ſe réuniſſent depuis long-tems pour décrier les ſpectacles, & cela n'a pas fait fermer un ſeul théatre dans aucun endroit du monde. Si la religion les proſcrit, pourquoi ſont-ils autoriſés & encouragés par le gouvernement? Ce n'eſt pas le ſeul objet ſur lequel le culte eſt en contradiction avec la police. L'un a néceſſairement tort; il ne ſera pas difficile de découvrir celui qui l'a, ſi l'on marche avec l'obſervation.

D'abord, on eſt un peu étonné de voir la religion condamner les ſpectacles, après les avoir approuvés; on pourroit ajouter qu'elle les a établis. Perſonne n'ignore que c'eſt à elle ſeule que l'on doit les premieres repréſentations dramatiques. On les donna d'abord dans les égliſes, & enſuite dans les cimetieres. Ces ſortes de délaſſemens avoient lieu dans les grandes ſolemnités. Ils faiſoient, pour ainſi dire, partie du culte. Les prêtres les dirigeoient, & ſouvent ils y prenoient des rôles.

Tous les ſujets étoient puiſés dans l'hiſtoire ſacrée, & ils n'en étoient aſſurément pas plus édifians. On a encore les deſcriptions du ſpectacle que les Peres Anglois donnerent au concile de Conſtance. Le maſſacre des innocens leur en avoit fourni le texte. Ils y avoient introduit un bouffon de la cour d'Hérode, qui ſe préſentoit devant ſon maître, & le conjuroit à genoux de l'armer chevalier, afin d'être autoriſé à aller tuer les meres dont on venoit d'égorger les enfans. C'étoit ce qu'il appelloit ſa bonne aventure. Hérode rioit de cette bouffonnerie à ſe tenir les côtés. Les juifs de ſa cour partageoient, ſelon

l'uſage, la gaieté de leur ſouverain, qui armoit enfin ſon bouffon. Le nouveau chevalier allant chercher les aventures, rencontroit les femmes de Bethléem, qui l'attaquoient avec leurs rouets, leurs quenouilles, le dépouilloient de ſes armes, & le renvoyoient à Hérode.

Les graves Peres de Conſtance qui s'amuſerent fort de cette plate facétie, & qui la firent répéter, ne devoient pas condamner les ſpectacles. Ils ne furent point proſcrits en effet, tant que les drames furent des productions monſtrueuſes d'indécence & d'abſurdité. Ce n'eſt que lorſqu'ils ont pris une forme plus réguliere qu'on les a blamés; & la proſcription exiſte encore dans toute ſa rigueur, à préſent que le théatre eſt épuré, qu'il eſt devenu une école de vertu, de raiſon & de mœurs.

On peut s'étonner autant de la ſévérité des théologiens actuels, que de la condeſcendance de leurs prédéceſſeurs. Nous n'avons pas tort ſans doute de trouver étrange qu'ils toléraſſent le grand drame de la création du monde, repréſenté à Cheſter en 1327, & qu'ils y applaudiſſent.

On y voyoit Dieu s'avancer ſeul ſur la ſcene, créer le monde, former l'homme, & l'animer en lui ſoufflant dans la bouche, le nez, les oreilles &c, l'endormir enſuite dans le paradis terreſtre, lui arracher une côte, & en former ſa compagne, qu'il animoit avec autant de décence, & qu'il plaçoit à côté de lui. Adam & Eve, conformément à l'écriture, étoient parfaitement nuds, & s'entretenoient avec indifférence de leur nudité.

Ce ſpectacle extraordinaire étoit devant les yeux d'une aſſemblée nombreuſe, compoſée de perſonnes des deux ſexes, qui le regardoient avec beaucoup d'édification ſans doute.

Le vieux Serpent paroiſſoit enſuite en ſe plaignant

de se voir déchu de son ancien état. Il s'approchoit d'Eve, entroit en conversation avec elle, en vantoit les charmes, & sur-tout les beautés qu'aucun voile ne couvroit alors, & auxquelles elle ne faisoit pas attention. Il lui faisoit manger du fruit défendu; elle le trouvoit bon, & en portoit à son mari. Aussi-tôt ils éprouvoient le premier sentiment de pudeur; ils se proposoient de faire, suivant la note du manuscrit, *subligatula à foliis quibus tegamus pudenda.* Ils travailloient sur le théatre à leurs ceintures. Dieu lui-même venoit leur apporter des vêtemens de peau; & dès cet instant, aucun acteur ne se montroit plus nud sur la scene.

Il paroîtra toujours fort étrange que les hommes, qui, non-seulement applaudissoient à de pareilles représentations, mais qui les donnoient, soient précisément les mêmes qui se défendent d'assister à celles que l'on donne aujourd'hui, & qui les condamnent avec une sévérité que ces anciens spectacles de leur invention auroient seuls méritée.

On ne sera pas étonné si leurs cris & leurs plaintes ont si peu d'effet; & si après les avoir entendus à l'église dans la chaire de l'évangile, on ne court pas avec moins d'empressement à la comédie.

Leur zele austere devroit être uniforme & conséquent. Pourquoi donnent-ils encore eux mêmes des spectacles dans leurs colleges? si les représentations dramatiques sont dangereuses, ils devroient craindre d'en inspirer le goût à leurs éleves. On pourroit, en examinant leurs pieces, prouver non-seulement qu'elles ne sont point une école de goût, tout le monde en convient; mais qu'elles sont souvent l'excès de l'impudence, du délire & de la satyre la plus indécente. Les jésuites, pendant qu'ils existoient, en ont offert plus d'un exemple; en voici un que je rapporterai : il paroîtra incroyable dans ce siecle.

C'eſt en 1773, à la fin de l'année des études, qu'ils firent repréſenter par leurs éleves du college de Luzk en Pologne, une piece de leur façon en vers Polonois, intitulée, *Le Pere ingrat*, & une pantomime dont le titre étoit *Le Mineur.*

J'obſerverai en paſſant, que dans ce temps toutes les puiſſances de l'Europe, ſoulevées contre cet ordre religieux, uniſſoient leurs voix pour demander ſa deſtruction; que le pape Clément XIV la préparoit en ſilence, & avec des ſoins myſtérieux, qui firent douter quelquefois de ſa véritable intention; que les jéſuites étoient, pour ainſi dire, ſous le couteau, chaſſés de Portugal, de France & d'Eſpagne, prêts à l'être de toute la chrétienté. C'eſt dans le moment du cri général élevé contre eux, qu'ils ſe permirent ce trait d'imprudence, d'orgueil, de confiance & de mauvais goût.

Voici le ſujet du *Pere ingrat:*

Le pere ingrat a trois enfans. Le premier enrichi par adreſſe & par violence, vivant avec magnificence dans l'ignorance, le luxe & l'oiſiveté, écraſe les malheureux qui lui ſont ſoumis. Le ſecond qui n'a jamais voulu rien apprendre, ni rien faire, croupit dans une crapule honteuſe, & couvert de haillons ridicules & mal propres, va mendier ſon pain. Le troiſieme eſt un génie ſupérieur, qui a acquis les connoiſſances les plus ſublimes dans tous les genres, qui a toujours défendu & ſoutenu ſon pere, dont il a augmenté la puiſſance & la grandeur. Ses deux freres qui ne le valent pas, comme on voit, cabalent contre lui, & indiſpoſent ceux qui le protégeoient. Ces derniers portent leurs plaintes au vieillard, qui a la foibleſſe de les écouter, & qui de concert avec eux, déshérite non-ſeulement le fils qui lui a fait tant d'honneur, mais encore lui ôte ſon nom, & le dépouille de ce qu'il a acquis par ſes

veilles & ses travaux, en se rendant utile au public. Ce fils malheureux, mais obéissant, est soutenu par le courage, consolé par la piété, & conduit hors de sa propre maison par la résignation qu'il épouse pour finir la piece par un mariage. Toutes les vertus personnifiées assistent à ses nôces avec leurs attributs ; & il n'étoit pas difficile de saisir l'allégorie.

La pantomime étoit digne de la tragi-comédie ; c'étoit le même sujet, retourné peut-être plus indécemment.

On voyoit paroître un vieux magicien logé dans un palais superbe, appuyé à un rocher, qui faisoit toute la solidité de sa demeure. La haine, l'injustice & l'envie accourent, & lui montrent ce rocher, tandis que l'avarice lui fait entendre qu'il recele dans son sein des amas immenses d'or & de diamans. Le magicien s'avance aussi-tôt avec sa baguette, & frappe la pierre, d'où il sort une source d'eau pure. A un signe qu'il fait, on voit accourir une troupe de mineurs qui sapent le roc, l'entrouvrent, & en font sauter des éclats. Les secousses occasionnées par ces efforts, ébranlent le palais, qui menace de s'écrouler, & où l'on voit tout-à-coup plusieurs crevasses. Le magicien effrayé, prêt à périr sous les ruines de sa superbe habitation, veut arrêter les mineurs ; mais ils ne l'écoutent plus ; ils continuent de saper le roc avec ardeur. Des architectes, des ouvriers accourent pour étayer le palais ébranlé. Ils emploient des poutres qui peuvent le soutenir pendant quelque tems, mais qui ne résisteront point au fardeau. Le rocher saute enfin ; mais on est fort étonné de ne voir ni or ni diamans. On ne trouve dans son sein qu'une vieille pancarte qu'un mineur déroule, & sur laquelle il fait lire au magicien épouvanté, ces mots écrits en grosses lettres d'or : *Insanire est domûs suæ*

fundamenta eruere, & cladem suam ipsemet precipitare.

Ce spectacle scandaleux, pour ne rien dire de plus, rappelle nos anciens mysteres. On n'a peut-être jamais imaginé d'allégorie plus audacieuse, dans des circonstances aussi critiques. Celle-ci étoit cependant l'ouvrage d'une de ces classes d'hommes qui proscrivent le théatre avec le plus de sévérité, & qui damnent du meilleur de leur cœur les auteurs, les acteurs & les spectateurs.

Ce sont eux qui de nos jours en ont donné fréquemment de plus conformes encore à ceux qui faisoient l'édification de nos peres, & dont nous nous scandalisons à juste titre. Ils étoient dans l'usage immémorial de donner dans une de leurs églises en Allemagne, une représentation de l'assomption de la Vierge, le jour que l'on en célebre la fête. Le prêtre séculier qui les remplaça après leur extinction, ne crut pas devoir en 1774, priver les habitans d'un spectacle auquel ils avoient été accoutumés par les jésuites qu'ils regrettoient. Il représenta donc comme à l'ordinaire la sainte Vierge qui montoit au ciel, & le St. Esprit qui l'invitoit à faire le voyage. C'étoit une grande figure dont la tête, les bras & les mains étoient de cire, attachée à une corde qui aboutissoit à une ouverture pratiquée dans la voute de l'église, d'où descendoit un gros St. Esprit de bois pareillement suspendu. Il arriva que par la maladresse des jeunes prêtres qui dirigeoient les cordes, le St. Esprit s'embarrassa dans les jambes de la mere de Dieu. Les vieillards baisserent les yeux; les jeunes gens les leverent au contraire. Les machines étoient arrivées à la moitié du chemin qu'elles avoient à faire pour se perdre dans la voute. On travailla tant qu'on put à les séparer; & les efforts que l'on fit pour empêcher une chose qui paroissoit peu décente,

occaſionna une indécence plus grande ; on découvrit deux groſſes cuiſſes de paille qui avoient été dérobées à la vue par les replis multipliés d'une robe très-longue. Les vieillards diſcrets ne purent s'empêcher de rire ; les jeunes gens dont l'imagination étoit plus vive, & dont l'attente avoit été trompée, témoignerent de l'humeur ; la confuſion fut générale ; & le curé courut riſque d'être maltraité pour avoir eu le malheur de ne pas conduire ce ſpectacle auſſi bien que les jéſuites. Il eut le bon eſprit de ne plus s'y expoſer, en ſupprimant à l'avenir cette ſottiſe, que la piété ne proſcrivoit pas moins que le goût.

Si l'on eſt étonné de ces contradictions, combien ne doit-on pas l'être de voir des hommes de mérite ſe laiſſer abuſer à leur tour, & condamner un art intéreſſant & noble, qui eſt l'école des mœurs.

Nous avons vu de nos jours Greſſet renoncer à travailler pour le théatre, après y avoir eu un ſuccès qui ſembloit nous préparer à quelque autre ouvrage égal au *Méchant*. On a vu, dans le ſiecle dernier, le célebre Racine, avoir le malheur (j'oſe & je puis me ſervir de cette expreſſion ;) d'écouter le même ſcrupule à un âge où tout lui aſſuroit de nouveaux triomphes, où il pouvoit augmenter la collection de ſes œuvres & les richeſſes du théatre. C'eſt immédiatement après *Iphigénie* & *Phedre*, qu'il quitta la carriere qui avoit fait ſa gloire. Ce ne fut que treize ans après qu'il donna *Athalie*. Ce dernier effort de ſon génie annonce ceux qu'il étoit capable de faire encore ; & la poſtérité regrettera ſans ceſſe qu'il ſe ſoit arrêté. Les bons eſprits, ceux qui aiment la gloire de la France, pleureront ce que des hommes auſteres ont appellé la converſion du poëte le plus éloquent que nous ayons eu. L'élévation du génie ne défend pas des foibleſſes ; & celle-ci n'eſt pas un des re-

proches les moins graves qu'on puiſſe faire au zele outré d'une dévotion mal entendue.

M. de Pompignan, l'auteur de *Didon*, que cet excès de zele a ſans doute empêché de nous donner d'autres tragédies, a écrit ſur le théatre en l'enviſageant du côté moral. Il lui fait le procès, ſans le condamner pourtant tout-à-fait. Sa modération mérite que quelques-uns de ſes reproches ſoient examinés. On peut lui répondre : on ne s'en donneroit pas la peine, s'il n'avoit raiſonné qu'en théologien, ou s'il n'avoit fait qu'une capucinade comme Greſſet.

Le principal reproche qu'il fait au théatre actuel eſt d'être peu décent. Il ſe plaint de l'uſage où l'on eſt de repréſenter fréquemment après un belle tragédie, une piece comique d'une gaieté ſouvent licentieuſe. Quelques-uns des exemples qu'il cite peuvent, au premier coup-d'œil, paroître appuyer ſes plaintes; mais au ſecond on eſt tenté de le trouver injuſte, ou du moins trop ſévere. Il eſt fâché, par exemple, de voir l'*Ecole des maris*, donnée quelque fois immédiatement après *Polieucte*. Il demande ſi cette école en eſt une d'amour conjugal. On lui répondra que ç'en eſt une de raiſon, où les peres & les tuteurs peuvent apprendre qu'une éducation auſtere eſt ſouvent funeſte dans ſes conſéquences; qu'elle révolte celui qui en eſt l'objet, & finit ordinairement par l'engager dans de fauſſes démarches. Lorſque la défiance eſt portée à l'excès, il eſt quelquefois & peut-être toujours dans la nature de chercher à la juſtifier.

» On vient de repréſenter *Athalie*, ajoute M. de » Pompignan ; j'ai vu la maiſon du Seigneur, le » livre de la loi, les cérémonies du ſacre des rois » de Juda. J'ai la tête remplie de miracles, de » prophéties, des grandeurs & de la puiſſance de » Dieu. Tout cela m'a pénétré d'une terreur reli-

» gieuse, & d'un respect profond pour le roi des
» rois. Les violons jouent : George Dandin paroît ;
» & dans le même lieu ou étoit le temple de Jé-
» rusalem, je vois le rendez-vous nocturne d'un jeune
» homme avec une femme mariée, & le pauvre
» M. Dandin demandant ensuite pardon à sa digne
» moitié, des soupçons qu'il a eu l'insolence de for-
» mer contre elle «.

On avouera que le rôle de la femme n'est pas d'un bon exemple ; mais il amene des réfléxions & une morale utiles. Angélique a été sacrifiée par ses parens ; c'est dans le tems où elle a le cœur plein d'un autre objet, qu'elle a été forcée d'épouser Dandin qu'elle n'aime point. Cette piece montre les effets trop ordinaires des liaisons formées par l'intérêt. Dandin qui en est la victime, est en même tems un exemple frappant de ceux de l'ambition qui porte à s'allier à plus haut que soi. On rit de Dandin, parce qu'il est puni ; & la femme qui le trahit, en faisant rire aussi les spectateurs, n'en obtient que le mépris.

Il y a peu d'objections de M. de Pompignan auxquelles on ne puisse opposer de pareilles réponses. Après avoir cru par ce moyen prouver la nécessité de la réforme du théatre, il expose ses vues pour cet objet. Il voudroit d'abord qu'on ne reçût que des acteurs & des actrices dont les mœurs fussent irréprochables, & qu'on punît sévérement ceux qui tomberoient dans des désordes publics.

Mais avant d'en venir là, il faudroit commencer par leur rendre la considération que les loix leur ont ôtée ; il faudroit les rétablir dans tous les droits des citoyens ; que l'église retirât l'excommunication qu'elle a prononcée contre eux, & dont on voit tous les jours des effets au moins étranges. En voici un, par exemple, qui n'est que trop commun.

Un

Un acteur & une actrice vivent ensemble; une longue habitude les attache l'un à l'autre; ils veulent enfin sanctifier leur union, la rendre indissoluble, & lui donner devant le public l'honnêteté qu'elle n'a pas. Ils vont en conséquence à leur paroisse. Ils demandent qu'on les marie : le curé les refuse, parce qu'ils sont comédiens, & qu'ils ne peuvent recevoir le sacrement qu'en abjurant une profession qui les fait vivre. S'il est assez raisonnable pour ne pas exiger cette renonciation, pour sentir qu'une pareille condition les réduiroit à l'aumône, si on les forçoit à la remplir; qu'après tout il s'agit de rendre respectable une union qu'ils ne veulent pas rompre; qu'après s'être passés de la sanction de la religion, lorsqu'ils l'ont formée, ils continueront à s'en passer encore, si on la leur refuse; ses supérieurs lui en feront un crime; ils le puniront d'avoir pensé qu'il valoit mieux que deux comédiens vécussent mariés que dans le libertinage. C'est ce qui est arrivé fréquemment, & ce qui prouve que le zele, respectable sans doute, déraisonne quelquefois.

Honorez les hommes & leur état, & vous verrez qu'ils se rendront honorables. Mais jusqu'à ce qu'on ait fait ce pas, le plan de M. de Pompignan ne sauroit être praticable.

Celui qu'il propose pour la réforme du théatre même, ne l'est peut-être pas davantage; il me paroît sur-tout sujet à bien des inconvéniens.

» Des réglemens, ajoute-t-il, faits par des théo-
» logiens & par des magistrats, unis ensemble pour
» les concerter, réglemens revêtus de l'autorité du
» prince, & dont on empêcheroit que le crédit &
» la faveur n'altérassent jamais l'exécution, rempli-
» roient, si je ne me trompe, cet objet important.
» Je les réduirois à deux points: à l'égard des pieces,
» supprimer totalement celles dont le fond est vicieux

» ou impie ; car nous en avons de ces dernieres ; » soit dans le tragique, soit dans le comique ; corriger celles qui ne pêchent que dans les détails, » en ôter les expressions libres & grossieres ; n'y rien » laisser, en un mot, qui sente le libertinage du » cœur, & encore moins celui de l'esprit «.

Il seroit à craindre, j'ose le dire, que ce corps de censeurs ne portât une faulx trop tranchante sur le théatre ; il iroit peut-être à réduire Moliere à bien peu de chose ; & sûrement il ne laisseroit pas subsister le chef-d'œuvre du *Tartuffe*. Des hommes trop délicats supprimeroient ou mutileroient les productions du génie. On les verroit de siecle en siecle, porter une main destructrice sur les mêmes ouvrages, renchérir sur la sévérité de leurs prédécesseurs, & finir par tout anéantir

Quant aux corrections, lors même qu'on voudroit se borner à en faire, à qui seroient-elles confiées ? quel homme oseroit suppléer quelque chose à Moliere, à Corneille, & refaire un vers de Racine ? car ce dernier, au jugement de M. de Pompignan, exigeroit aussi des corrections, dans les pieces sur-tout où l'amour a, selon lui, trop de part, & où cette passion peut devenir dangereuse.



DU THÉATRE RUSSE.

Ceux qui ſavent ce qu'étoient autrefois l'éducation & le théatre en Ruſſie, ont une idée juſte de la barbarie ancienne qui a précédé les ſiecles de lumieres dans tous les pays. Un Boyard, un Knées accompli, étoit un homme de qualité, qui penſant, comme on dit que penſent les Chinois, croyoit fermement que les Ruſſes naiſſoient avec deux yeux, & que les individus des autres nations n'en avoient qu'un couvert d'une cataracte plus ou moins épaiſſe. Pour le théatre, on ſait qu'un ſpectacle parfait étoit celui où la nature divine & la nature humaine luttoient avec les puiſſances infernales, & finiſſoient par ſe propoſer des énigmes qu'elles expliquoient enſemble.

Tout cela a bien changé, & devoit changer en effet, puiſqu'il s'agiſſoit de créer une nation propre à remplacer un jour les ſujets de Pierre-le-Grand, qui, des Ruſſes d'alors, n'avoit pu faire que des Allemands, des Danois, des François, des Italiens, c'eſt-à-dire, une bigarurre de ces différens peuples. On a emprunté ce qu'il y avoit de bon par-tout, & ce qu'on a emprunté, on a eſſayé de l'appliquer à l'uſage de la nation. Les trois dernieres impératrices ont voulu remonter plus loin; elles ſe ſont occupées de l'éducation de l'enfance. De-là, ces établiſſemens qu'on appelle cloîtres, parce qu'on y vit en commun, & ſéparé pendant un certain tems de tous les autres ordres de citoyens; mais qui n'en ſont point, puiſqu'on y éleve des citoyens utiles des deux ſexes, auxquels on ne ravit pas la liberté. C'eſt dans ces établiſſemens qu'on

forme des ſujets à la patrie, des peres & des meres qui lui offriront un jour de nouvelles familles. Ce n'eſt qu'à l'age de cinquante ou de ſoixante ans, que les ſujets ſont autoriſés à diſpoſer de leur liberté. Devenus alors hors d'état de rendre des ſervices à la ſociété, ils peuvent ſe borner à prier pour elle, & on leur permet de ſe renfermer dans des couvens.

Avec de la religion, des mœurs, du patriotiſme & des talens, il faut avoir auſſi du monde & des manieres. La cour eſt l'école des perſonnes faites pour ces deux derniers objets. On a cru que les ſpectacles pouvoient en être une pour l'enfance & la jeuneſſe; &, d'après cette opinion, le théatre eſt entré pour quelque choſe dans l'éducation qu'on donne en Ruſſie. On ſent bien que c'eſt le théatre François qui fournit les pieces qu'on fait apprendre aux jeunes gens qui les repréſentent. La Ruſſie ne peut pas encore en avoir un. Les encouragemens le feront peut-être naître un jour.

En attendant que ce théatre ſe ſoit formé, on ne ſera pas fâché de trouver ici l'hiſtoire de ce qu'il a été juſqu'à préſent. J'avertirai en paſſant, les François qui ſeront tentés de rire de ces détails, de ſe reſſouvenir des myſteres, des farces & des ſotties de nos ayeux. Les Ruſſes, il y a très-peu d'années, applaudiſſoient encore à de ſemblables inepties; mais ils ne ſe ſont éclairés que tard; ſi, au commencement de ce ſiecle, ils étoient encore bien loin des autres nations, peu de tems ſemble leur avoir ſuffi pour ſe mettre au pair, & ſi l'on pouvoit juger de ce qu'ils feront par ce qu'ils ont fait, & que leur gouvernement ne mette point d'obſtacle à leurs progrès, ils les dévanceront peut-être.

Une obſervation qui ſe préſente naturellement en traitant ce ſujet, c'eſt que l'hiſtoire de tous les théa-

tres les montre par-tout les mêmes dans leur origine. C'eſt la religion qui, depuis Theſpis, a élevé les premiers trétaux. Les Grecs, en chantant Bacchus, & en lui ſacrifiant un bouc, ne s'attendoient pas ſans doute à la tragédie, qui devint enfin ſi impoſante & ſi ſublime entre les mains d'Eſchyle, d'Euripide & de Sophocle.

Après l'invaſion des Barbares dans l'Occident, & l'établiſſement de la religion chrétienne, les peuples reſpirant des longs combats dont ils avoient été les victimes, & qui les avoient rendus, pour ainſi dire, étrangers aux agrémens de la ſociété, ne ſe raſſembloient que pour faire la guerre, ou pour chanter les louanges de Dieu. Les cérémonies de leur culte furent leurs ſeules fêtes avec leurs tournois qui étoient l'image de la guerre. Ils étoient à la fois braves & dévots. Ils n'avoient plus d'idées des anciens ſpectacles d'Athenes & de Rome; ils ne les auroient certainement pas goûtés; il leur en falloit d'un genre nouveau, & ce genre fut celui de tous les peuples ignorans & groſſiers. Leurs prêtres les inventerent.

Les égliſes, parce qu'elles ſont des édifices vaſtes, furent d'abord les lieux d'aſſemblée. De leur enceinte bientôt trop reſſerrée pour la foule des amateurs, on tranſporta les trétaux au dehors, mais toujours à leur portée.

Les miniſtres de la religion, qui, comme on l'a obſervé ailleurs, furent les premiers auteurs dramatiques, furent auſſi les premiers acteurs. Ils puiſerent leurs ſujets dans les livres ſacrés, & firent parler, & repréſenterent ſucceſſivement Dieu, les anges, les diables & les patriarches. Après avoir perſonnifié de purs eſprits, il étoit tout ſimple qu'ils perſonnifiaſſent auſſi les qualités morales. En ſubtiliſant à leur maniere, ils mirent en ſcene les ſept

péchés mortels, qu'ils peignirent ſouvent avec une vérité qui paroîtroit au moins étrange de nos jours. On vit également des myſteres en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie. On voit encore en Eſpagne des *autos ſacramentales*. Par-tout on a commencé par des ſottiſes avant d'arriver à des drames réguliers.

La marche de l'eſprit humain dans la carriere dramatique, a été la même dans tous les pays. Nous la retrouvons dans l'hiſtoire du théatre Ruſſe. Elle peut intéreſſer un moment, parce qu'elle ne remonte pas à un tems auſſi reculé que celle des autres théatres. C'eſt à la fin du dernier ſiecle, & aſſez avant dans celui-ci, qu'on admiroit à Moſcou & à Péterſbourg les ſpectacles dont je vais donner une idée. Ces détails ne ſauroient être indifférens au philoſophe qui aime à rapprocher les mœurs & les uſages des nations. On ne juge bien des progrès des hommes dans un art quelconque, qu'en conſidérant ce qu'il étoit à ſon berceau ; & il eſt precieux de trouver ce berceau ſi près de nous & de notre tems, chez un peuple voiſin.

Du tems de Pierre-le-Grand, le théatre Ruſſe n'exiſtoit point encore, puiſque tout ce qu'on pouvoit appeller de ce nom, ne conſiſtoit qu'en quelques *actes*, quelques *oratoires*, qui n'avoient lieu que dans l'Ukraine, ou plutôt à Kiew & à Moſcou, où les moines employoient leurs novices & leurs penſionnaires à la repréſentation de ces farces prétendues pieuſes.

La Bible fourniſſoit preſque tous les ſujets qui exerçoient l'imagination des moines, & la mémoire & les talens de leurs jeunes gens. L'hiſtoire entiere d'Abraham, depuis la vocation juſqu'à la troiſieme génération, entre leurs mains, ne formoit qu'une ſeule piece. Le patriarche, diſtingué par une

longue barbe, voyageoit avec Sara, vêtue en grosse paysanne, & deja surannée, ce qui n'empêchoit pas celle-ci de plaire au roi d'Egypte, qui paroissoit avec elle dans le même lit, d'où un ange venoit le tirer malgré sa résistance. On s'étoit bien gardé, comme on voit, d'omettre la circonstance la plus piquante de cette histoire; & on préféroit l'action même au récit. On sembloit sentir déjà, qu'il étoit plus intéressant de la voir que de l'entendre raconter.

Parmi les drames de ce genre, qu'il est assurément difficile de qualifier, les *Nôces de Tobie* méritent d'être remarquées. On sait qu'il épousa une Vierge mariée plusieurs fois, sans cesser de l'être. Tous ces mariages successifs étoient représentés. Les époux impatiens d'entrer dans leurs droits, se précipitoient dans le lit nuptial, où ils trouvoient la mort au lieu des plaisirs qu'ils se promettoient. Un vieux frere lai, qui jouoit le rôle du diable, venoit les étrangler, apportant pour cela la corde du puits de la maison; & afin qu'on ne se méprît pas à l'instrument du supplice, le sceau se trouvoit au bout.

Tobie, plus heureux, parce qu'il fut plus sage & plus continent, étoit endoctriné par l'ange qui lui servoit de guide, avant d'entrer dans la chambre nuptiale. On le voyoit s'asseoir à la tête du lit, résister aux tendres sollicitations de sa femme, que le diable, caché dans la ruelle, invisible au mari, mais visible aux spectateurs, la forçoit de lui adresser. Pour mettre fin à ces combats pénibles & certainement délicats, l'époux se jettoit à genoux, se prosternoit à terre, & prioit le ciel avec tant d'ardeur, que le diable fuyoit, chassé par un ange, qui, armé d'un gros bâton, le faisoit sortir de sa retraite.

Ces spectacles ridicules continuerent long-tems, malgré les efforts que l'on fit quelquefois pour en avoir de meilleurs. La source d'où on les tiroit en justifioit la licence aux yeux des spectateurs. Ils n'en savoient pas encore assez pour sentir qu'on y défiguroit des mysteres qu'il falloit respecter.

En 1743, les moines de Novogorod en donnerent un aussi absurde, mais moins indécent. Ils firent représenter cette année par leurs novices, un *Oratorio* à l'occasion de la fête de l'impératrice Anne. C'étoit une chose assez plaisante que de voir de gros garçons tondus, représenter l'Amour, les Muses & les Graces; car il falloit bien mettre de tout cela dans une piece galante, à l'honneur d'une grande souveraine.

Pendant sa jeunesse, Pierre I se rendoit souvent dans le couvent d'Ikonopaskoi, où l'on représentoit le *Médecin malgré lui*, traduit en esclavon d'église, (celui dont se sert le rit de l'église Russe.) On y donnoit aussi des histoires sacrées. Le prince qui devoit un jour créer sa nation, prenoit beaucoup de plaisir au grand drame de la *sortie d'Egypte.* Il applaudissoit avec transport à l'espece de défi entre Moyse & les Magiciens de Pharaon. Les prodiges se faisoient sur la scene; & les décorateurs les exécutoient avec assez d'intelligence. Les sept plaies dont l'Egypte fut frappée offroient sans doute un coup-d'œil rare. Pour représenter celle des poux & de la vermine, les moines avoient rassemblé une troupe nombreuse de leurs serfs, qui paroissoient sur le théatre couverts de haillons, se grattant les uns les autres, & faisant toutes les grimaces qui pouvoient donner de la vérité à leur jeu; & il en avoit effectivement.

C'est après avoir passé sa jeunesse à goûter ces spectacles bizarres & singuliers, qui annonçoient une

éducation barbare, que le grand homme se dévoila. Il falloit avoir pris part aux plaisirs de sa nation pour en rougir ensuite. Mais ce n'est pas de ce qu'il a fait qu'il doit être question ici.

La princesse Sophie & quelques gentilshommes de la premiere distinction formerent enfin un théatre de société. Il fut bien peu de chose ; mais cela alla déjà mieux que chez les moines, qui ne laisserent pas de continuer à donner des farces pieuses.

Dimitri, Métropolitain de Rostow, aimoit les vers Russes, & en faisoit d'assez bons ; il imagina de faire aussi des pieces, & pour cela, il mit ses homélies en actions rimées, qu'il fit représenter dans le *Krestova* ou oratoire du palais archi-épiscopal. On a de lui le *Pécheur*, piece allégorique ; *Esther* & *Assuerus*, drame qui fut répété encore pendant le carême, sous le regne de l'impératrice Elisabeth, sur le théatre de la cour; & la *Nativité de Jesus-Christ*. Tout étoit dans cette derniere piece, à l'exception de la Vierge, qui, comme elle venoit d'accoucher, étoit censée ne pouvoir jouer un rôle sur pied. Cependant l'ingénieux archevêque ne croyant pas pouvoir se passer d'un personnage aussi important, trouva un moyen de ne pas troubler le repos de Marie, & de ne point priver le public de sa présence ; il la fit paroître en peinture sur le théatre, où elle joua un rôle muet. Les Russes ont encore du même prélat la *Résurrection de Jesus-Christ*, avec des intermedes allégoriques.

Il n'y avoit eu jusques-là de théatre en regle que chez les moines. La cour n'en avoit point encore ; la ville en eut un avant elle. Des éleves de chirurgie de l'hôpital de Moscou s'étant pourvus de paravens, en firent des décorations, qu'ils placerent dans une salle vaste, où ils éleverent leurs tréteaux. Ils y représenterent quelques traits de la vie

de Tamerlan, qu'ils avoient cousus les uns au bout des autres, & qui formoient un grotesque monstrueux dont on ne sauroit donner une idée bien juste.

Ces éleves avoient les premiers donné une piece profane ; c'étoit une nouveauté qui ne laissa pas de faire fortune ; mais elle ne fit point oublier les sujets sacrés qui, depuis long-tems, étoient en possession d'attirer la foule, parce qu'ils étoient plus généralement connus. Cette troupe se mit enfin sous la direction du médecin Blumendorff, & établit ses spectacles dans le fauxbourg Allemand de Moscou.

Un de ceux qui firent le plus de bruit, fut l'*Annonciation* en langue Russe. L'ange Gabriel descendoit tout bonnement du plafond de la salle, par le moyen d'une grosse corde, & venoit annoncer à Marie qu'elle enfanteroit. » Voyez donc » celui-là, répondoit-elle, avec son radotage d'ac» couchement. Pour qui me prends-tu ? approche, » approche, & tu verras «. Elle joignoit à ces paroles le geste un peu vif d'empoigner quelque meuble pour le jetter à la tête du messager céleste. On tiroit aussi-tôt la corde, & l'Ange remontoit en marmottant entre ses dents. *Je croyois bien faire, moi.* C'étoit un grand benet de garçon chirurgien qui jouoit le rôle de l'ange ; tous les autres étoient remplis de la même maniere.

Le clergé qui avoit donné de justes raisons de croire qu'il ne se plaindroit point, puisqu'il n'avoit pas été plus décent, se fâcha contre les garçons chirurgiens, qui tâcherent d'avoir moins d'esprit, & qui se voyant abandonnés, ne tarderent pas à se séparer. Mais on n'y perdit rien ; ils furent dignement remplacés.

Les palefreniers des écuries impériales de Saint-Péterſbourg se réunirent, & formerent une nouvelle troupe pour le carnaval suivant. Ils donnerent leurs

ſpectacles dans un grenier a foin qui étoit vuide. Une autre troupe de la même force fixa les ſiens dans une maiſon qui n'étoit pas encore achevée. Chaque ſpectateur payoit, en entrant, depuis un juſqu'à quatre copeikes (1), & entendoit des ſottiſes théatrales, autant qu'il vouloit, pendant deux heures entieres.

Dès le tems de Pierre-le-Grand, il s'étoit préſenté quelquefois des troupes étrangeres très-mauvaiſes, qui cependant avoient eu du ſuccès. Les unes étoient Françoiſes, les autres Allemandes. Les premieres eſtropioient rarement les beaux vers de Corneille & de Racine. Ce n'étoient pas ces écrivains qui réuſſiſſoient le mieux auprès des Ruſſes. On ne donnoit de Moliere que ſes farces; & on préféroit à tout, les ouvrages des auteurs qui s'étoient eſſayés à ſe traîner ſur ſes traces, & qui étoient parvenus à faire rire la multitude.

Ce ne fut qu'en 1730, ſous le regne de l'impératrice Anne, qu'on commença à goûter des pieces d'un autre genre. Les Ruſſes avoient déjà voyagé. La langue Françoiſe commençoit à être plus répandue; elle étoit devenue une partie eſſentielle de l'éducation. Aucun homme bien né ne peut à préſent l'ignorer. Le commerce avoit attiré une foule prodigieuſe d'étrangers. Grand nombre de François établis à Péterſbourg, y avoient porté leurs mœurs, & rendu leur langue encore plus commune. On convient par-tout de la ſupériorité de leur théatre ſur celui des autres nations. Toutes les cours du nord, ou du moins les principales, avoient une comédie Françoiſe. L'impératrice Anne en voulut

---

(1) Le copeike vaut à peu près un ſol de notre monnoie.

auſſi avoir une. Ce nouveau genre de ſpectacles dégoûta pour jamais des ſottiſes des moines, des chirurgiens & des palefreniers. Le peuple ſeul continua de les applaudir, & la cour quelquefois ne dédaigna cependant pas d'y aſſiſter encore.

La Ruſſie n'avoit point de ſpectacle national. Elle tenoit ſes mœurs & ſes connoiſſances des étrangers. Elle leur devoit auſſi ſes plaiſirs. Le ſuccès des pieces Françoiſes détermina les Allemands à lui en offrir à leur tour. Leur langue n'eſt pas moins en uſage dans ce pays. L'Allemagne en eſt d'ailleurs moins éloignée; les intérêts politiques & ceux du commerce ont établi une plus grande liaiſon entre les deux contrées plus rapprochées l'une de l'autre. La France ſeule n'a pu fournir aux Ruſſes les lumieres après leſquelles ils ont couru ſi tard. Ils ont appellé de tous les pays des hommes faits pour les inſtruire. Les Allemands en ont procuré un aſſez grand nombre, & y ont auſſi porté leur langue, qui y eſt devenue néceſſaire; au lieu que la françoiſe eſt une affaire de goût, de mode & de politeſſe.

Il eſt réſulté de l'alliage de tant de nations différentes établies en Ruſſie, que les mœurs naturelles de ſes habitans ont pris une teinte plus ou moins forte de celles de tous les peuples de l'Europe. Quiconque entreprendra d'y peindre les mœurs nationales, c'eſt-à-dire, celles des claſſes des citoyens qu'on expoſe ſur la ſcene (1), doit les ſaiſir avec

(1) Il n'eſt pas queſtion ici des habitans des campagnes, ni même des villes éloignées, où le commerce n'amene point d'étrangers, & où ceux que la curioſité y conduit quelquefois, ne font que paſſer. Les mœurs y ſont telles qu'elles étoient avant Pierre-le-Grand; ce ſont-là

cette bigarrure, qui fait que le Russe est à la fois François, Italien & Anglois. Le théatre du pays qui est encore informe & dans l'enfance, se ressent naturellement de ce mêlange ; il tient un peu de tous. Les ouvrages dramatiques de toutes les nations de l'Europe ont été traduits ou imités ; & ceux qu'on a voulu faire à leur exemple, approchent plus, quant au genre, de ceux des Anglois que de tous les autres.

On n'ignore pas combien le théatre tient aux mœurs & au gouvernement. On vient de voir quel est l'état de celles-là. On connoît l'influence de celui-ci sur les élans du génie que tantôt elle excite, & que tantôt elle arrête. On sait, sur-tout, quelle est celle du despotisme. La volonté du souverain est en Russie la loi suprême. Le nouveau code dont on a tant parlé, & qui vient d'être rédigé, fait sans doute le plus grand honneur à l'auguste princesse qui en a conçu le plan. Il semble, en effet, avoir pour but de limiter l'autorité. Mais ses dispositions qui seront vraisemblablement observées par leur auteur, ne le seront par ses successeurs qu'autant qu'ils le voudront bien. Il leur faudroit un frein ; on ne devoit pas s'attendre qu'on leur en mît un. Aucun souverain sur la terre n'a jamais songé à se lier réellement les mains. S'il paroît restreindre son autorité, ne vous pressez pas de juger. Attendez ; & vous verrez que la borne n'est qu'imaginaire, & que le pouvoir n'a rien perdu. Catherine a permis les remon-

---

les mœurs originales ; on les retrouve encore en partie & par-tout dans le bas peuple & dans les ordres des citoyens dont l'éducation a été négligée. On sent bien que ce ne sont pas celles-là que les écrivains dramatiques entreprendront de peindre.

trances; mais les recevra-t-on ? Le Russe qui ignore la signification de ce mot, qui lui est absolument nouveau, relativement aux sujets & au prince, ne sera que des supplications, parce qu'il ne connoît que cette forme. L'empereur sera toujours le maître de les accorder, ou de les rejetter.

Les sciences appellées de si loin dans cet empire, où elles sont payées fort cher, n'y sont pas encore fixées. Elles sont cultivées par un très-petit nombre. L'académie impériale de Pétersbourg est célebre par des noms étrangers. C'est dans la capitale, c'est à la cour, autour de la souveraine, que les connoissances se trouvent; & l'effet de l'aspect du sceptre est de leur imposer silence sur les objets de gouvernement. Le peuple dans l'éloignement, ne participe point à ces lumieres. Le flambeau se trouve à une trop grande distance pour que ses rayons aillent jusqu'à lui. Barbare encore, il doit une soumission aveugle; les châtimens la lui arrachent. Si depuis quelque tems on fait moins d'usage qu'ailleurs de la peine de mort, les autres supplices très-séveres sont multipliés, & infligés quelquefois pour des cas peu graves.

Ce peuple paroît avoir besoin d'éprouver de fortes secousses pour être ému. Avec ce caractere, nos tragédies seroient trop simples pour lui. Les plaintes d'Iphigenie, à l'approche du sacrifice auquel elle se soumet, ne lui arracheroient pas une larme. Il faut presser fortement son ame, faire souffrir la nature, la torturer, si je puis m'exprimer ainsi, pour la tirer de son inertie (1). De-là vient la pré-

(1) *Il faut*, dit Montesquieu, *écorcher un Moscovite pour lui donner du sentiment* : en voici un exemple. Un assassin avoit été condamné à mourir sous le *knout*. Il en avoit déjà

férence qu'il donne aux pieces Angloiſes & à celles qui ont été faites à leur imitation. Les pieces originales Ruſſes ſont de ce genre. Dans les tragédies le monarque eſt toujours un tyran, un deſpote devant lequel tout tremble. On y voit rarement des républicains; on ne leur permettroit pas de s'exprimer avec la liberté qui les caractériſe, & d'avilir les rois. La cenſure politique, non moins terrible que la religieuſe, attend que le génie ſe montre pour l'étouffer, ou du moins pour lui couper les aîles.

---

reçu cent coups. L'exécuteur laſſé ſe repoſoit. Le patient, couvert du ſang qui couloit de ſes plaies, pouſſoit des cris affreux. Le pope qui l'aſſiſtoit dans ces momens horribles, lui dit en le conſolant & en l'exhortant à la réſignation. » Comment as-tu pu tuer un homme pour dix » copeikes? Ah, mon pere répondit le patient, ſi j'en » avois ſeulement tué encore neuf pour ce prix, j'aurois » pourtant gagné une rouble «.



DE LA DANSE.

La danſe contre laquelle les moraliſtes & les théologiens ne s'élevent pas moins que contre les ſpectacles, eſt un exercice utile, qui entre à préſent dans l'éducation de toutes les perſonnes bien nées. Elle contribue à développer les graces du corps; elle ſert à rectifier quelquefois des défauts naturels ou acquis; & ſous ce point de vue, elle ne peut, ni ne doit être négligée.

Cet art eſt de la plus haute antiquité; il fut même conſacré de bonne heure par la religion de tous les peuples. On danſoit dans les cérémonies les plus importantes du culte; on célébroit de cette maniere les fêtes des Dieux; on les remercioit ainſi des bienfaits qu'ils avoient accordés aux hommes; & en chantant leurs louanges, on danſoit pour leur témoigner ſon reſpect & ſa reconnoiſſance. On appelloit danſes ſacrées celles que les Egyptiens, les Grecs & les Romains avoient inſtituées en l'honneur de leurs Dieux. Elles s'exécutoient dans les temples, aux ſacrifices d'Iſis, de Cérès, &c. Les bacchanales ſe danſoient dans les places publiques, & les danſes ruſtiques dans les campagnes.

Ce ne furent pas les payens ſeuls qui eurent des danſes religieuſes; on en vit auſſi chez les Juifs. Après le paſſage de la Mer rouge, ils danſerent en actions de graces. Lorſqu'ils célébroient un événement heureux, où le bras du Tout-puiſſant s'étoit déployé manifeſtement en leur faveur, les Lévites exécutoient des danſes particulieres compoſées pour cette occaſion. Elles furent également en uſage dans les premiers temps

temps de l'églife ; & les fideles danferent fouvent aux fêtes folemnelles.

Après ce coup-d'œil jetté fur l'origine de la danfe, on ne peut qu'être furpris de ce que des rigoriftes fe font élevés enfuite contre cet exercice, qu'ils ont profcrit & condamné, non comme un mal en lui-même, car ils n'ont pas été jufqu'à le regarder comme un mal, mais comme une occafion prochaine de le commettre.

Les écrits de la plupart des théologiens ne contiennent que déclamations féveres contre les bals. A les entendre, ce font prefque des lieux de proftitution. Il eft vraifemblable que ceux qui fe les peignent ainfi, ne les connoiffent gueres. Ils ont pu, d'après des récits informes & fouvent infidelles, fe faire une idée peu jufte de la liberté qui y regne. Ils ont confondu cette liberté avec la licence ; & il n'en a pas fallu davantage pour les alarmer, & pour les leur faire condamner. Quelques accidens qui ont pu arriver à la fuite de quelques-unes de ces affemblées, mais jamais dans ces affemblées mêmes, leur auront fait croire qu'il étoit néceffaire de les profcrire ; & par degrés l'exercice même auquel on s'y livre, leur aura paru dangereux.

Il peut y avoir des abus dans les affemblées publiques : on en conviendra ; mais où n'y en a-t'il point ? Le temple même du Seigneur en eft-il toujours exempt ? On fait qu'en Efpagne & en Italie, les églifes ne font pas refpectées par des hommes ardents & remplis de paffions violentes. Elles y fervent fouvent d'afyle à l'amour, & quelquefois à l'amour heureux. En 1774, la veille de Noël, on en vit deux exemples au moins étranges à Naples, dans deux églifes différentes.

Dans l'une, deux jeunes gens épris du même objet, également favorifés fans le favoir, & fans fe

connoître, trouverent leur maîtresse à la messe de minuit, & sans respect pour le lieu, ni pour la cérémonie, s'empresserent de se placer à côté d'elle. La demoiselle embarrassée, qui n'avoit jamais vu les deux rivaux que séparément, ne répondit point à leurs empressemens, & les traita l'un & l'autre avec une égale froideur. Leurs plaintes réciproques leur apprirent leur rivalité. Chacun ne manqua pas de chercher à éloigner le facheux. Ils s'échaufferent; la jalousie agit, & ils mirent l'épée à la main. Quand on a envie de se battre, on ne le fait pas dans un lieu sacré, en présence de 7 à 800 témoins. On les sépara, & on les envoya passer le reste de la nuit en prison.

La scene qui dans le même tems se passoit dans l'autre église, étoit moins sanglante; mais plus scandaleuse encore. Un jeune homme & une jeune fille fort épris & fort imprudens, cachés dans une chapelle obscure & déserte, se donnoient auprès d'un confessional des preuves peu équivoques de leur tendresse mutuelle. Une dévote vint par hasard à ce confessional avec son directeur. On peut juger de leur étonnement au spectacle qui s'offrit à leurs yeux. La demoiselle & son amant déconcertés ne perdirent point la tête; ils s'envelopperent de leurs manteaux, & disparurent avant que les spectateurs qui étoient venus les troubler, fussent revenus de leur surprise.

Les faits de ce genre ne sont pas rares; on en pourroit trouver mille exemples loin de l'Italie & de l'Espagne. Mais parce qu'il en arrive fréquemment, doit-on fermer les temples? Il s'y fait autant de mal & quelquefois plus que dans tous les lieux publics de dissipation. On ne fait peut-être pas assez d'attention à cette vérité, que le moine est bien souvent plus tourmenté par des tentations dans sa cellule, l'anachorete au fond de ses déserts, que le

prince, le grand ſeigneur, l'homme riche, au milieu de ces plaiſirs que leur fréquence même rend moins redoutables. On pourroit oppoſer encore à ces théologiens auſteres qui ne pardonnent rien, un argument trivial ſans doute, mais qui n'en eſt pas moins concluant : Vous qui condamnez les bals & tous les genres de divertiſſemens, vous ne défendez pas les feſtins ; vous n'exigez point qu'on les aboliſſe. Vous convenez que leur uſage eſt attaché à la condition de certaines perſonnes qui tiennent un rang, & qui reçoivent du monde. Cependant vous n'ignorez pas que les feſtins entraînent encore mille fois plus d'inconvéniens que les heures que l'on donne à voir repréſenter de belles pieces de théatre, à jouer des jeux de commerce, à ſe trouver à des fêtes élégantes. Il n'y a ſans doute rien de plus nuiſible, de plus dangereux, de plus bas, que de boire & de manger au delà des beſoins de la nature ; & sûrement on peut défier de montrer rien de ſemblable dans l'uſage journalier de tous ces autres plaiſirs que votre injuſtice & votre ſévérité proſcrivent, parce que vous ne les connoiſſez pas, & peut-être parce qu'un uſage ridicule, mais reſpecté, vous les interdit.

Des hommes auſteres, ſans ceſſe occupés à combattre contre les mouvemens ſecrets de leurs paſſions, doivent craindre vraiſemblablement un art qui, développant les graces d'un ſexe enchanteur, peut exciter ces mêmes paſſions, & leur donner plus de force. Mais ont-ils raiſon lorſqu'ils paroiſſent croire qu'il a par-tout & toujours l'objet qu'avoit la danſe nuptiale dans l'ancienne Rome, & qui étoit en effet ſi licencieuſe, que le ſénat ſe crut obligé non-ſeulement de la proſcrire, mais encore de chaſſer tous les maîtres qui l'enſeignoient.

Mon deſſein n'eſt pas de faire ici une diſſertation ſur la danſe. Je me borne à repréſenter humblement

aux moralistes qu'ils la traitent avec trop de rigueur ; que toutes les danseuses ne sont point des Hérodiades, & qu'elles ne songent pas à demander des têtes de St. Jean à leurs amans.

Leurs déclamations n'empêcheront point la jeunesse de danser, sans faire aucun mal ; quelquefois elles les rendront ridicules. Je leur exposerai un fait assez étrange, arrivé en Hollande, il y a quelques années, & je n'y joindrai point de réflexions.

Un vieil ecclésiastique de Groningue, un ancien de l'église maria sa fille. L'usage est de danser aux nôces ; & il ne voulut pas y contrevenir à celles de sa fille. Une troupe de jeunes personnes très-aimables imagina de faire danser aussi le vieillard que cette cérémonie sembloit rajeunir. Elles le persécuterent tellement, qu'il fut obligé de céder ; & il dansa en effet un menuet.

Le bon homme avoit malheureusement pour ennemis quatre ministres de la ville, jaloux de la considération dont il jouissoit. Piqués de n'avoir pas été invités à la nôce, ils chercherent à s'en venger. Ils fouillerent dans le code ecclésiastique de la province, & déterrerent une vieille loi de 1580, qui ordonnoit la déposition de tout ancien de l'église qui auroit dansé, l'excommunioit, & le déclaroit incapable de reprendre jamais les fonctions de son ministere. Cette loi leur parut propre à servir leur vengeance. Sur le champ ils assemblerent un consistoire ; ils déclamerent avec beaucoup de chaleur contre le péché énorme dont un prêtre venoit de se souiller en dansant. Ils insisterent sur le scandale donné par-là au peuple fidelle, & sur le tort fait à Dieu & à la religion. Après cet exposé, ils lurent la loi, & en demanderent l'exécution ; ils avoient eu soin de s'assurer auparavant de la pluralité des suffrages. La déposition & l'excommunication furent prononcées. Ils furent chargés eux-mêmes de l'aller signifier au vieillard ; &

jamais commiſſion ne leur avoit fait tant de plaiſir.

Le miniſtre danſeur, inſtruit de tout ce qui ſe tramoit contre lui, avoit de ſon côté viſité le vieux code, de concert avec ſon fils, qui exerçoit avec diſtinction la profeſſion d'avocat. Il attendit tranquillement ſes ennemis qui triomphoient déjà, & qui vinrent lui annoncer ſon jugement avec cette pitié plus outrageante que le mépris. Le vénérable eccléſiaſtique s'humilia devant eux, & confeſſa qu'il avoit danſé; mais il eſſaya de ſe juſtifier en alléguant que c'étoit aux nòces de ſa fille, dans ſa propre maiſon, avec une ſociété d'amis, & il ſollicita l'indulgence de ſes juges. Ceux-ci ne manquerent pas de répondre que la loi devoit avoir ſon cours, & qu'il étoit impoſſible de l'adoucir. Ils l'exhorterent à reconnoître l'énormité de ſon crime, à s'en repentir, & ils le recommanderent charitablement à la miſéricorde divine.

Le bon homme demanda à voir la loi qui le condamnoit. On fit quelques difficultés, mais enfin l'un tira le livre de deſſous ſon manteau, fit la lecture de la loi, & la termina par une révérence pour ſe retirer avec ſes compagnons. Un moment, Meſſieurs, leur dit alors le vieillard, puiſque ce vieux code n'eſt point encore tombé en déſuétude, j'ai à vous prévenir que vous êtes vous-mêmes dans le cas de la dépoſition & de l'excommunication, ainſi que la plupart de mes juges. A ces mots, il leur préſenta à ſon tour un exemplaire du même code, & leur fit remarquer qu'ils ne l'avoient lu que d'une maniere bien ſuperficielle, puiſqu'ils n'y avoient pas vu une autre loi qui prononçoit contre tout prêtre qui porteroit une perruque à la Françoiſe, ſous quelque prétexte que ce fût, la même peine à laquelle la précédente condamnoit un eccléſiaſtique qui auroit danſé. Il leur déclara que dès le moment il alloit les dénoncer, & réclamer l'exécution de cette loi. Les miniſtres confondus, & pré-

voyant alors un éclat qui pourroit tourner à leur honte, essayerent de le fléchir. Il leur fit la réponse qu'il en avoit reçue, ajoutant seulement qu'il ne seroit pas fâché de les voir suspendus comme lui, & que s'il étoit obligé de faire amende honorable pour être rétabli, ils auroient le même sort.

Cette affaire plaisante fit beaucoup de bruit ; & son effet fut de faire abroger deux loix aussi ridicules & toutes celles qui leur ressemblent.

La sévérité du clergé Anglois, si on le laissoit faire, ne seroit pas moindre contre les bals & les danses. Elle a donné lieu, en voulant se manifester, à une anecdote non moins singuliere, que je citerai aussi.

Les divertissemens du carnaval en 1773 furent très-brillans à Londres. On avoit fait de bonne heure les plus grands préparatifs. Plusieurs personnes riches s'étoient réunies pour donner des bals masqués. Elles avoient fait des souscriptions pour cet objet ; car tout se fait par souscription dans cette grande ville : on souscrit pour soulager des infortunés, pour faire du bien, & pour prendre du plaisir. Les entrepreneurs, dans le tems qu'ils faisoient leurs préparatifs, éprouverent des obstacles singuliers, si l'on peut leur donner ce nom, puisqu'ils ne les arrêterent point.

L'archevêque de Cantorbery & l'évêque de Londres s'alarmerent de ces bals dès qu'ils en furent informés, & lorsqu'ils n'étoient encore que des projets. Ce n'étoient cependant pas des nouveautés dans une saison comme celle du carnaval. Il leur plut cette année-là de les regarder comme des divertissemens criminels où tous ceux qui y avoient part, offensoient Dieu, & pêchoient mortellement. Leur zele qui les avoit vus avec indifférence les années précédentes, se réveilla en 1773, & ils crurent leur religion intéressée à les empêcher. Ils écrivirent en conséquence aux chefs de l'entreprise, pour les exhorter à renoncer à ces plai-

ſirs dangereux & coupables. Ils leur dirent, entr'autres, que les maſcarades qui devoient en faire partie, ne pouvoient qu'offenſer la divinité, dont on ſe plaiſoit à défigurer & à cacher l'ouvrage par ces déguiſemens. Cette réflexion plus digne d'un théologien en froc & en ſandale que d'un docteur décoré de la mitre, ne prit pas auprès de ceux auxquels on l'adreſſoit. L'Anglois fier de ſa liberté, ne veut pas qu'on le gêne, même dans ſes amuſemens. Les entrepreneurs des bals répondirent ainſi aux prélats :

» Mylords,

» Votre zele pour notre ſalut mérite toute notre » reconnoiſſance ; mais nous le trouvons un peu tar- » dif : il nous ſemble qu'il auroit dû parler l'année » derniere, ou ſe taire aujourd'hui.

» Nous vous répondons, Mylords, qu'il n'y a rien » de plus innocent que ces amuſemens dont vous nous » faites un crime. Il ne tient qu'à vous de vous en » convaincre. Vous ne les condamnez que parce que » vous ne les connoiſſez pas. Faites-nous l'honneur de » venir les partager : nous avons des billets dont vous » pouvez diſpoſer.

» Si les bals que nous nous propoſons de donner » étoient tels que vous vous les figurez, la police ne » les ſouffriroit pas. Pourquoi voulez-vous empêcher » ce que le gouvernement permet & autoriſe ? Vous » ne direz pas qu'il n'eſt point inſtruit de l'opinion que » vous en avez ; vous la manifeſtez trop ſouvent dans » les temples. Permettez-nous de vous faire obſerver » que c'eſt là ſeulement que vous devriez la montrer.

» Votre démarche nous fait préſumer que ſi vous » aviez pû eſpérer quelque appui de la part de l'au- » torité, vous l'auriez reclamée, & vous ne nous au- » riez point écrit. Vous ne priez que parce que vous » ne pouvez pas ordonner.

» Souffrez, Mylords, que votre zele anime le nô-

» tre, & qu'en reconnoiſſance de vos avis charitables,
» nous vous en donnions un à notre tour. Le ſpectacle
» des prélats qui habitent cette capitale, pour calom-
» nier les divertiſſemens des honnêtes gens, au lieu
» de reſter dans leurs dioceſes, & de veiller ſur leur
» clergé, bleſſe les yeux des gens du monde. Ren-
» voyez à leurs fonctions ces riches bénéficiers qui vi-
» vent ici dans l'indolence, laiſſant à des vicaires le
» ſoin des ames qui leur ſont confiées, & conſom-
» mant dans le luxe le ſalaire que la charité prodigue
» & la religion de nos ancêtres ont deſtiné au paie-
» ment de ce ſoin.

» Voilà des conſeils, Mylords, que nous oſons
» vous prier d'agréer. C'eſt auſſi notre zele qui nous
» les dicte. Nous n'oſons cependant pas nous flatter
» qu'ils ſeront mieux ſuivis que les vôtres. Nous dan-
» ſerons, & vous ne réſiderez pas. Nous ne vous en
» ferons point de reproches; nous attendons de vous
» la même indulgence.

» Nous ſommes avec le plus profond reſpect, My-
» lords, &c.



DES ROMANS EN GÉNÉRAL,

ET

DES DON QUICHOTTES EN PARTICULIER.

L'hiſtoire nous montre les hommes tels qu'ils ſont. Les romans nous les montrent ſouvent tels qu'ils devroient être. S'ils exagérent quelquefois les vertus, ils exagerent auſſi les vices. J'aime à penſer que ſi les Grandiſſons ſont rares, les Lovélaces le ſont également. Cette opinion peut n'être que celle d'un bonhomme; mais elle me plait, & j'y ſuis attaché. Je crois à la vertu plus qu'à la ſcélérateſſe, & celle-là me conſole de celle-ci.

Ce genre d'ouvrages eſt conſacré tout entier à l'amuſement. Les moraliſtes les proſcrivent, & peut-être n'ont-ils pas tout-à-fait tort. On ne peut ſe diſſimuler du moins que ces lectures ne ſoient celles de la jeuneſſe qui les dévore, & dont enſuite les mœurs, le caractere, l'eſprit, ne ſont plus que l'expreſſion de ces lectures.

De jeunes filles en qui le germe des paſſions ſe développe, & dont l'imagination eſt ardente, s'imprégnent, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, des ſentimens qu'elles trouvent dans les romans. Elles s'imaginent que le monde reſſemble préciſément aux deſcriptions qu'elles y liſent: que l'ame n'a pas d'autre deſtination que de paſſer par toutes les ſituations que l'amour peut procurer. Dès-lors les idées des devoirs d'un état qui eſt leur véritable lot, leur vocation particuliere, leur deviennent inconnues ou leur paroiſſent inſipides & faſtidieuſes. Occupées uni-

quement du desir de plaire, jamais elles ne songent à être de bonnes épouses & de bonnes meres. De telles femmes mettent au monde des filles qui leur ressemblent, & le mal, car c'en est un, se perpétue, & s'agrave de génération en génération.

Il y a long-tems que l'on a fait ces réflexions, & qu'on les répéte inutilement. Il est difficile de détruire un goût qui semble né avec l'homme, & qui tient à la premiere & peut-être à la principale source des plaisirs. Elle est dans l'illusion à laquelle l'enfance se livre avec fureur, & qui est au moins une consolation dans la vieillesse. Ces deux termes de la vie se ressemblent en quelque sorte par les jouissances de l'imagination. Le jeune homme s'élance dans l'avenir, & cherche à jouir d'avance. Le vieillard qu'effraye la perspective qu'il a devant lui, se retourne, regarde en arriere, & ne pouvant revenir sur ses pas, forcé de rester où il est, suit du moins des yeux la carriere qu'il a parcourue, & cherche à jouir encore du passé. Le souvenir de son printems réchauffe quelquefois les glaces de son hiver; & pendant que, sur le soir d'un jour brûlant, fatigué, hors d'haleine, il se rappelle le spectacle frais & riant de l'aurore, il oublie son épuisement, sa foiblesse, & trouve du bonheur dans l'illusion. Elle fait celui de tous les âges. Le desir & le souvenir sont deux jouissances. Le premier est supérieur à la jouissance même, & le second est sans doute encore quelque chose pour celui qui ne peut rien avoir de plus. La vie, je le répéte, est un grand cercle dont les extrêmités se touchent; celui qui le commence & celui qui le finit, sont bien près l'un de l'autre; & la vieillesse n'est qu'une seconde enfance, moins aimable seulement, moins gaie, moins brillante que la premiere.

On a beau les défendre, à ces deux âges, on

lira des romans. On ne devroit interdire que ceux qui ſont dangereux, ou purement inutiles. Comme ouvrages d'imagination, ils ont leur mérite, on peut l'augmenter en leur donnant un but. Le tableau de la vie humaine ſera toujours intéreſſant, s'il eſt vrai. Il exige dans celui qui le trace une connoiſſance approfondie du cœur humain, l'art de ſaiſir & de ſuivre la marche des paſſions qu'il fait agir, & d'employer les reſſorts qui en augmentent ou en diminuent la force. Ne proſcrivons aucun amuſement. Dans cette courte vie, ils ne ſont pas déjà trop multipliés : ne dédaignons pas celui-ci. Un ſavant évêque nous en a donné l'exemple ; nous ne ſaurions nous égarer ſur les traces d'un prélat. Le célébre Huet dût peut-être autant de réputation au petit écrit ſur les romans qui fut mis d'abord à la tête de *Zayde*, & qui fut depuis réimprimé ſéparément, qu'à ſes gros traités de doctrine.

Les mêmes romans qui ont mérité l'attention d'un ſavant, peuvent auſſi fixer avec fruit celle du philoſophe, qui voudra ſaiſir & marquer les progrès du goût & de l'imagination, les efforts ſucceſifs de l'eſprit humain à travers les ténebres de l'ignorance & de la barbarie, pour arriver de compoſitions informes & brutes à de plus parfaites. Ils lui offriront auſſi des découvertes plus intéreſſantes. Son œil attentif cherchera dans les romans de chaque ſiecle, le ton général des mœurs de ce ſiecle ; car c'eſt dans ces productions qu'elles ſe trouvent peintes avec plus de vérité. Elles ſont, en général, ſi je puis m'exprimer ainſi, le tableau de la vie courante. Nos vieux romanciers qui ne connoiſſoient gueres que le préſent, dont l'eſprit étoit peu orné, & qui avoient plus d'imagination que de connoiſſance, ne peignoient que ce qu'ils voyoient. Ils pouvoient exagérer la valeur de leurs héros, la beauté de leurs

héroïnes, la magnificence de leurs tems; mais il est aisé de dépouiller leurs portraits des embellissemens de leur imagination, & de retrouver le modele que leur avoit fourni la nature. Considérés sous ce point de vue, les ouvrages de ce genre, si méprisés par les gens graves, ne sont point indignes des regards du philosophe; & la bibliotheque des romans qui n'est qu'un recueil amusant dans bien des mains, peut en devenir un utile dans les siennes.

Mon intention n'est pas de faire ici une dissertation sur les romans. Le savant évêque d'Avranches a traité *ex professò* de leur origine. Les anciens en ont eu comme nous. Cependant lorsque nous avons voulu en avoir à notre tour, nous ne connoissions plus les modeles qu'ils nous avoient laissés, & nous avons été obligés d'en prendre ailleurs.

C'est à l'Orient que l'Europe moderne paroît devoir ses premieres fictions romanesques. Ce n'est pas qu'elle ait été les y chercher dans le tems des Croisades, comme on l'a prétendu. Ces fictions sont beaucoup plus anciennes parmi nous. Elles nous ont été apportées par les Arabes, établis en Espagne, & long-tems auparavant encore par les hordes qui, parties du Nord-Est de l'Asie, s'avancerent vers le Couchant, & vinrent habiter ou soumettre différentes contrées de l'Europe.

Le premier coup-d'œil jetté sur les romans en remontant, nous présente la chevalerie & la galanterie, se partageant cette branche de la littérature. Les héros faisoient de grands coups d'armes, aimoient bien, & se battoient encore mieux. Les femmes plus retirées qu'aujourd'hui, plus resserrées, plus surveillées, n'avoient pas moins de penchant à la tendresse, & l'intrigue & l'adresse accompagnerent bientôt l'amour.

La galanterie maure donna un nouveau ton à la

galanterie romanesque ; on chercha moins à séduire une femme & à tromper son mari ; on songea davantage à plaire. Cette marche générale a subi une infinité de vicissitudes. La France qui ne donnoit pas alors le ton au reste de l'Europe, n'eut longtems que des fabliaux, après lesquels elle emprunta des Espagnols ses chevaliers & ses maures galans. L'héroïsme reparut après les troubles de la Fronde. L'amour s'y joignit, & le devoit naturellement dans une cour telle que celle de Louis XIV. A l'héroïsme & à la galanterie succéda le libertinage. Les héros n'aimerent plus que le plaisir ; la séduction fut réduite en art, & les romans n'offrirent plus que le tableau des efforts de celui-ci contre la foiblesse. De nos jours on a senti le mérite d'intéresser le cœur, & l'abbé Prévost qui a fait tant de mauvaises copies, nous a attachés par le merveilleux & par le sentiment.

Les variations qu'a subi ce genre sont presque infinies. Les Espagnols y ont fait d'abord une grande fortune. Leurs romans de chevalerie ont passé dans toute l'Europe, & y ont été admirés jusqu'au tems où Cervantes s'en est moqué. Il y avoit de l'adresse à employer un roman de chevalerie à décrier tous les autres. Ce but étoit plaisant ; l'exécution y répondit, & son succès ne dût point étonner. Mais on eut peut-être tort, & on l'a sans doute encore de regarder le *Don-Quichotte* comme une production originale. Ce n'étoit qu'une copie, charmante à la vérité, dont les anciens avoient déjà donné des modeles. En parcourant leurs romans, on en trouve plusieurs écrits dans le même esprit.

Lucien, sans remonter plus haut, s'étoit moqué des voyageurs qui ne revenoient dans leur pays, après en être sortis, que pour s'égayer aux dépens de la crédulité de leurs compatriotes casaniers. Son

Histoire merveilleuse, faite à l'imitation de leurs relations, en étoit la satyre. Il employa les mêmes armes contre les fables Milesiennes. De son tems on étoit persuadé des effets de la magie : on attribuoit aux professeurs de cet art le pouvoir de métamorphoser les hommes en animaux. Quelques écrivains mêmes, & entre autres Lucius de Patrass, rêvoient & écrivoient sur ces matieres, avec une bonne foi comparable à celle des bonnes gens qui les lisoient. Le livre de l'*Ane de Lucius* que publia Lucien, ne pouvoit paroître plus à propos. Apulée combattit avec un égal succès & de la même maniere ces opinions ridicules dont il avoit failli d'être la victime ; car il fut accusé d'avoir employé la magie pour se rendre maître du cœur & de la fortune d'une belle & riche veuve, qui n'avoit cédé qu'aux graces de sa personne & aux agrémens de son esprit. Il ne falloit pas moins que l'histoire de son âne, pour imprimer sur cette superstition le ridicule qu'elle méritoit.

Si Cervantes imita les anciens, il a été fréquemment imité lui-même. Sa premiere copie, car il ne faut pas parler de ses continuations, est la *Vie de l'admirable D. Inigo de Guipuscoa, chevalier de la Vierge*. Elle fut écrite dans un tems où les Jésuites tout-puissans inspiroient une jalousie qui voulût les punir par le ridicule, & qui y parvint en effet. Le principal & le seul mérite de cette production, étoit de flatter la haine de leurs ennemis, qui lui donnerent d'abord une sorte de vogue. Elle fut bientôt oubliée, & même long-tems avant la dissolution du corps qu'elle attaquoit. Le Chevalier de la Vierge avoit eu l'esprit gâté par les romans ascétiques, comme celui de la triste figure par ceux de chevalerie.

Je ne parlerai point du *D. Quichotte François*,

la plus mauvaiſe de toutes les copies de l'Eſpagnol. J'obſerverai ſeulement en paſſant qu'il eut été poſſible d'en faire un roman encore plus piquant que l'original, en peignant l'effet des romans ſur des eſprits jeunes, naïfs & ſenſibles. Ce canevas eut pu produire des détails attachans & philoſophiques; au lieu d'armer le héros, & de lui faire chercher des aventures dans les bois & dans les campagnes, il falloit le conduire à la ville, à la cour, & le répandre dans le monde. Cette production n'a point eu le ſuccès d'*Inigo*, parce qu'elle ne pouvoit être ſoutenue par un parti intéreſſé à donner de la vogue à une ſingerie plate d'un ridicule imaginaire, d'autant moins piquant qu'il ne tombe ſur rien; au lieu que la ſatyre de Cervantes avoit pour objet des livres alors fort connus.

Le célebre Wieland en Allemagne, avec plus de talens que Marivaux, a fait une mépriſe comme lui. Il a cru pouvoir employer avec avantage les armes de Cervantes contre les contes de Fées. Il n'a pas ſenti que ces ſortes d'ouvrages bien différens des romans de chevalerie que tout le monde liſoit, ne ſont gueres que les livres des enfans, des bonnes & des nourrices; & qu'ils ne méritoient pas la dépenſe d'eſprit qu'il a faite.

Les Anglois, comme les François & les Allemands, n'ont pas dédaigné de ſinger Cervantes, & n'ont pas été plus heureux. Miſtriſs Lenox, en 1752, publia un *D. Quichotte femelle*. Son héroïne eſt fille d'un homme d'état, née après ſa diſgrace, & élevée dans la retraite. Elle trouve après la mort de ſa mere une bibliotheque de romans qu'elle dévore avec tranſport, & qui ſont ſur ſa tête & ſur ſon imagination un effet ſemblable à celui dont le héros de la Manche fut la victime. Elle ſe perſuade que l'amour eſt la principale affaire de la

vie ; les plus petits accidens lui ſemblent un commencement d'aventures ; elle voit un amant déguiſé dans chaque inconnu qui s'offre à ſes yeux. La maniere grave dont elle traite toutes les minuties, les imaginations auxquelles elle ſe livre, les imprudences qui en ſont la ſuite, donnent lieu à des ſcenes quelquefois plaiſantes, mais qui ne ſont pas aſſez variées, & dont le but moral auſſi n'eſt pas aſſez décidé.

Cet ouvrage promptement oublié, parce qu'il eut pu être mieux fait, eſt effacé par l'*Eleve du plaiſir*, qui eſt une ſatyre amere des lettres du feu Lord, comte de Cheſterfield, dans leſquelles il donnoit à ſon fils des leçons qui ont paru bien extraordinaires. On prétend que, déſeſpérant d'en faire un homme honnête, un citoyen utile, il chercha à en faire du moins un libertin aimable. C'eſt ainſi que ſon éditeur a eſſayé de le juſtifier. » Ce Lord, dit le docteur Matti, avoit fait ſon occupation conſtante & la plus chere d'une éducation qui l'intéreſſoit. Il avoit donné tous ſes ſoins à ſon éleve ; leur ſuccès ne répondit point à ſon attente. Affligé de ne pouvoir réaliſer le modele de perfection qu'il s'étoit tracé, & auquel il vouloit porter ſon ſujet, il chercha dans ſon génie quelque expédient pour lui inſpirer au moins le deſir de plaire ; & comme le mal étoit grave, effrayant, incurable enfin, il eut recours à des remedes déſeſpérés. Il imita ces empyriques qui, fréquemment, emploient le poiſon pour ſoumettre des maladies indomptables, & quelquefois moins dangereuſes que celles qu'ils donnent à leurs victimes en voulant les guérir «.

Le héros du roman élevé dans les principes du Lord eſt le pendant de Lovelace. Il en a quelquefois l'énergie & les graces. Cette double copie de deux chefs-d'œuvre de *D. Quichotte* & de *Clariſſe* ſe

se soutiendra, parce que les lettres de Chesterfield seront toujours lues, & qu'il convient que le contre-poison soit à côté du venin qu'elles contiennent.

Les Anglois ont aussi des *D. Quichotte ecclésiastiques*. On y attaque la manie des methodistes, leur fanatisme, leur fureur de convertir. Mais ce genre de ridicule tient aux sectes & aux mœurs du pays; il n'est pas connu hors de l'isle, & ne doit pas en sortir.

Toutes les imitations de *D. Quichotte* n'ont été heureuses nulle part hors de sa patrie. Il faut y rentrer pour en trouver une qui a fait du bruit, & qu'on y place immédiatement après Cervantes. C'est *la Istoria del famoso predicador fray Gerondio de Campofas*. Elle doit sa fortune au ridicule grave qu'elle attaquoit, & sur-tout à la rumeur qu'elle occasionna. L'éloquence de la chaire très négligée en Espagne, & abandonnée à des orateurs qui rappelloient nos Mignots, avoit besoin d'une réforme. En vain quelques hommes de mérite s'élevoient contre le mauvais goût; l'ironie devenoit nécessaire, lorsque les remontrances & les conseils étoient inutiles. Joseph François Iola, Jésuite, imagina de l'employer. En 1758, il publia le premier volume de son histoire. Mais prévoyant le mécontentement & l'humeur de ceux qu'il attaquoit, & sentant qu'il lui seroit plus facile de les braver, s'il gardoit l'anonyme, il cacha son nom sous celui de François Lobon de Salazar, curé de l'église de Saint-Pierre de Villagarcia.

Tout ce qui pensoit sérieusement en Espagne applaudit à cette production, ou du moins à son but; elle trouva même grace devant l'inquisition, qui encouragea l'auteur inconnu à continuer son ouvrage, & à ne pas le laisser imparfait. L'inquisiteur chargé de la censure s'exprima ainsi: » C'est ici un de

ces moyens heureux dont une néceſſité indiſpenſable force de ſe ſervir pour détruire un mal contre lequel des moyens plus doux ont été ſans effet. Nous ne déſapprouvons pas même la doſe un peu forte de ſel cauſtique qui a été employée; car on ne guérit pas un cancer avec de l'eau de roſe ».

Cela n'empêcha pas les prédicateurs attaqués de ſe plaindre. Ne pouvant recourir à l'inquiſition, qui en avoit approuvé & autoriſé la publication, ils s'adreſſèrent au roi. Ils ne manquerent pas de faire uſage de cette arme, ſi ſouvent employée, & toujours avec trop de ſuccès: Ils repréſenterent que cette critique ſcandaleuſe détruiſoit le reſpect dû au nom eccléſiaſtique, & proſtituoit les moines aux yeux du public, ce qui étoit le préſage infaillible de la ruine totale de la religion. Quelque ridicules que fuſſent ces griefs & ces motifs, il ſe trouva des évêques qui les appuyerent. Le conſeil de Caſtille eut ordre d'examiner de nouveau l'ouvrage, il fut ſupprimé, & l'impreſſion du ſecond volume défendue. Les exemplaires du premier furent ſaiſis, & ils étoient devenus très-rares même à Madrid. L'Auteur, lorſque les Jéſuites furent chaſſés d'Eſpagne, en confia le manuſcrit à un ami que l'on croit être M. Baretti, qui en a publié une traduction angloiſe, & qui a ſollicité vainement une ſouſcription pour l'impreſſion de l'original. Il y a beaucoup d'apparence qu'elle n'aura jamais lieu, à moins que la déferſe ne ſoit levée en Eſpagne. Par-tout ailleurs on ne s'en embarraſſera gueres. On ſe contentera de la traduction qui l'a fait connoître. L'ouvrage d'ailleurs n'a pas ſoutenu ſa réputation; & la raiſon en eſt bien ſimple. C'eſt dans le pays où exiſte le ridicule que le le livre qui l'attaque devoit produire de l'effet.

Aux ouvrages qui rappellent *D. Quichotte*, on pourroit en joindre beaucoup d'autres. *Candide* lui,

même est un enfant de cette nombreuse famille, mais il a bien plus de graces, de brillant & de gaieté. Il est sur-tout supérieur par cette philosophie qui le distingue, qui, sans lui ôter son air de famille, lui en donne un de nouveauté, d'originalité, qui fait oublier tous ses freres, jusqu'à leur ainé, pour ne s'occuper que de lui.



DE L'AMADIS
DE BERNARD TASSE.

On parle beaucoup depuis quelque tems du fameux roman d'Amadis ; il étoit plus célebre que connu jusqu'au moment où il a été ressuscité par une plume élégante. On s'est empressé de recueillir à cette occasion tout ce qui appartient à l'historique de cette production plus lue en Espagne qu'en France, où cependant elle semble avoir pris son origine. Mais on n'a rien dit du bruit qu'elle a fait aussi en Italie. C'est pour suppléer à ce silence que l'on se permet ici quelques détails : ils ne seront pas longs.

La nation ingénieuse qui a cherché en France les Roland, les Renaud, &c. qu'elle a chantés si souvent, n'a pas dédaigné Amadis, dont les amours & les aventures sont le sujet du quatrieme de ces ouvrages singuliers, bizarres, mais attachans, qui tiennent du roman & de l'épopée, & qu'elle désigne par le nom de poëmes-romans (1).

Le nom de l'Auteur de l'Amadis Italien est en-

(1) *Le Morgante*, *l'Orlando amoroso*, *l'Orlando furioso*, *l'Amadigi*. Ce n'est que de nos jours qu'on leur a associé le *Ricciardetto*, qui est le cinquieme poëme-roman. Il y en a plusieurs autres de ce genre, mais les Italiens ne distinguent que ceux-ci. On n'a pas besoin d'ajouter ici qu'en les nommant, on suit l'ordre de leur publication, & non celui du mérite. On sait que le premier rang appartient sans contestation à l'Arioste.

core une raiſon de ne pas l'oublier. C'eſt Bernard Taſſe, pere de Torquato, ſi célebre par la *Jéruſalem délivrée.* Attaché au prince de Salerne, qu'il ſuivit dans ſes voyages en France & en Eſpagne, il eut l'occaſion de paſſer quelque tems à la cour de Charles-Quint, où ſes talens poétiques le firent très-bien accueillir. Les Eſpagnols qui raffoloient alors de l'Amadis, l'inviterent à prendre ce roman pour le ſujet d'un nouveau poëme; ils échaufferent aſſez ſon imagination pour le décider.

Son deſſein fut d'abord d'en faire un poëme épique régulier, dont l'action ſeroit une. Il devoit chanter le déſeſpoir d'Amadis, cauſé par la jalouſie d'Oriane, faire entrer épiſodiquement les principales aventures du roman, & terminer le tout par la bataille entre Liſvard & Cildadan. Il ſe propoſoit auſſi d'employer les vers que les Italiens appellent *Sciolti*, plutôt que les octaves. Speroni un de ſes amis l'en détourna, en lui faiſant obſerver le peu de ſuccès qu'avoient eu ces vers *Sciolti* dans l'*Italia libérata* de Triſſin.

Bernard Taſſe fut bientôt forcé de revenir ſur ce plan, dont la régularité épique l'avoit ſéduit. Il avoit déja compoſé dix livres de ſon poëme, lorſqu'il eſſaya de les lire à la cour du prince de Salerne. Il remarqua que la ſalle où il faiſoit ſes lectures, remplie d'auditeurs, lorſqu'il les avoit commencées, s'étoit vuidée inſenſiblement, & qu'il n'en reſtoit preſque plus à la fin. Il en conclut que cette unité d'action qui lui avoit ſemblé ſi belle & ſi impoſante, paroiſſoit froide, languiſſante & monotone à des hommes accoutumés à la marche rapide, hardie & variée, priſe d'abord par Fulci, enſuite par Boyard, & enfin par l'Arioſte qui l'avoit tellement accréditée, qu'il étoit difficile d'en prendre une autre, & d'attacher le lecteur.

Cette obſervation & l'ordre formel du prince déciderent Bernard Taſſe à abandonner ſon premier plan ; il en conçut un ſecond qui ne pouvoit aſſurément être plus vaſte : en ſe rapprochant de l'Arioſte, il voulut le ſurpaſſer au moins par l'étendue du poëme, car le ſien ne contient pas moins de cent chants. Le roman lui en a fourni le fond ; mais il en a renverſé l'ordre, il en a retranché beaucoup de traits, & en a ſuppléé d'autres de ſon imagination qui offrent ſouvent un merveilleux brillant & un intérêt attachant. En imaginant de nouvelles aventures, il a créé de nouveaux perſonnages qui ne ſont point ſans mérite, mais qui n'empêchent pas de regretter qu'il ait un peu défiguré le caractere de Galaor, qui eſt ſi gai, ſi aimable dans l'abrégé de M. le comte de Treſſan.

Ce grand poëme, lorſqu'il fut fini, offroit une ſingularité qu'il faut remarquer en paſſant. Le poëte s'annonçant comme s'il liſoit lui-même ſon ouvrage, & ſuppoſant qu'il commençoit ſes lectures le matin, & qu'il les finiſſoit le ſoir, avoit imaginé d'ouvrir chaque chant par une deſcription de l'aurore, & de le terminer par une deſcription du ſoir. Ce fut encore ſon ami Speroni qui lui fit ſupprimer la plus grande partie de ces deſcriptions. Cette anecdote nous a été conſervée par une foule d'écrivains contemporains qui trouvoient cette idée merveilleuſe, & qui faiſoient un grand crime à Speroni d'avoir engagé Bernard Taſſe à varier davantage le commencement & la fin de ſes chants. Malgré les plaintes de ces écrivains, celles même du fameux Torquato qui les a répétées, les gens de goût penſeront comme Speroni. Cent deſcriptions du matin & cent deſcriptions du ſoir, annonceroient ſans doute une grande fécondité dans le poëte qui ſauroit les varier ; mais elles devroient, malgré tous ſes efforts, fatiguer à la longue.

Je ne prétends pas entrer ici dans des détails sur ce poëme, ni marquer les inventions que Bernard Tasse a ajoutées au roman (1). La plupart annoncent une belle imagination, & les vers un écrivain élégant & facile. Je n'ai voulu qu'indiquer ce poëme pour suppléer au silence de M. le comte de Tressan, & à celui de la bibliotheque des romans qui pourra trouver aisément l'occasion de le réparer : le pere du Tasse, je le répéte, quoiqu'inférieur en gloire à son fils, ne mérite pas d'être oublié.

J'observerai en finissant que Bernard ne prévoyoit pas jusqu'à quel point Torquato le surpasseroit. Le jeune Tasse, lorsqu'il perdit son pere, n'avoit encore composé que son *Rinaldo.* Etienne Guazzo raconte qu'Annibal Magno-Cavallo parlant un jour au vieillard de la réputation de Torquato qui étoit déjà presqu'au niveau de la sienne, en reçut cette réponse : *Mio figlio di dottrina mi avanzerà, ma di dolcezza non mi giungerà mai.*

---

(1) Les principales sont les aventures de Floridant, Prince Espagnol, que pour faire sa cour à Charles-Quint, il fit entrer dans un poëme dont le héros & les principaux personnages sont François. Il détacha ensuite cet épisode, dont il fit un poëme séparé, que la mort ne lui permit pas d'achever. Torquato qui publia le *Floridante* de son pere, passe pour y avoir mis la derniere main.

Fin du premier Volume.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table du premier Volume.

